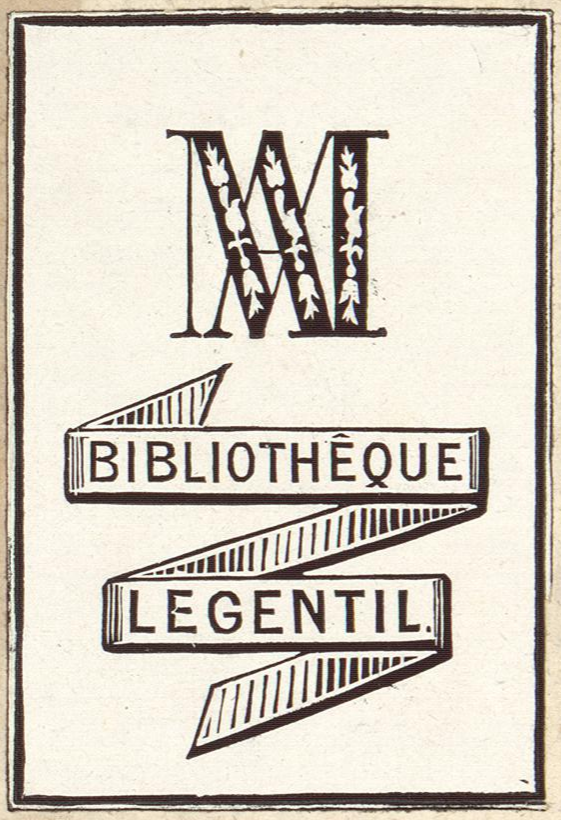
EDUCATI


BIBLIOTHÈQUE
LEGENTIL.

A/950845

MS 2548

stock 9260

COURS d'Instructions, donné par, l'AMITIÉ.

Verginius studia Juvenum eloquentia,
Musonius præceptis Sapientiæ fovebat.
Tacit. An. XV. 71.

1790.

SORBONNE BU

PRÉFACE

PRÉFACE.

La grande Révolution, qui s'est opérée, n'était pas attendue, pas même estimée possible, lorsque je fis ces Lettres, dont la datte est cependant très près de cette époque brillante pour la Nation. Que d'événemens mémorables depuis nos Assemblées pour l'élection de nos Députés! — les efforts violens de l'Aristocratie au désespoir; le projet abominable de détruire la Capitale; le sang-froid héroïque de nos Législateurs au milieu du péril imminent; l'intrépidité, la fermeté constante des Parisiens, de ce bon peuple flétri du nom de badaud, mais enfin indigné par l'abus révoltant de sa bonhomie & par les crimes multipliés de lèze-humanité; la prise de la Bastille, le renversement, la démolition de cette citadelle formidable, monument de la plus sombre tyrannie & de la patience la plus avilissante de la part du Peuple.....

Quelle plume digne de ces grands événemens entreprendra l'histoire pour être transmise aux

Nations & aux Princes ! leçon terrible pour les uns ; ils trembleront en voyant le sort tardif mais sûr de l'abus de l'autorité ; leçon d'hé-roïsme pour les Peuples : ils apprendront à respecter leur qualité d'homme & de citoyen, & à chérir avec transport les bons Princes & les bonnes loix.

Lorsque l'Assemblée nationale, dont les opérations ont fixé les yeux de toute l'Euro-pe, aura enfanté les loix, gravé des réglemens lumineux pour les Finances, & tracé toutes les dispositions de la marche de la Police, sans doute elle jettera les yeux sur nos Etudes, dont l'état mal-connu est peut être la cause de tous nos désordres. Ah ! quelle classe de nos Institu-tions auroient plus besoin de réformer ! de toutes parts les bons sens les reclame. Les abus se soutiennent encore dans nos Colléges de Pro-vince, s'ils ont disparus de ceux de la Capi-tale & des grandes villes. Oüi, chez nous l'é-ducation est encore * bornée à enseigner aux enfans ce qu'ils ne peuvent comprendre : & il semble que un génie malfaisant en a formé le plan pour éterniser l'enfance de l'espèce humaine. On y suit avec une imbécille opi-niâtreté la vieille routine ; parce que nos gens

* Mem. de l'Acad. des Scien. 1774. Elog. de M. de la Condamine, pag. 85.

de Collége n'en savent pas davantage, ou crai-
=gnent trop la peine qu'il faudrait prendre pour
donner d'autres leçons que celles qu'ils ont appri-
=ses; pour se faire d'autres cahiers, ou pour adop-
=ter ceux des bons Collégues.

« Il suffit qu'une nouveauté soit utile, est-il*
dit au même endroit de l'excellent livre cité ci-
« dessus, pour éprouver de grandes contradicti-
=ons; elle a pour ennemis tous ceux à qui elle
" nuit, & il est difficile de faire le bien du grand
" nombre des hommes sans faire le mal de
" quelques uns: or ce petit nombre est plus éclai-
=ré, plus uni, plus ardent pour ses intérêts: &
" c'est là surtout ce qui rend le bien presque tou-
=jours impossible. D'ailleurs les erreurs & les
" abus se tiennent par une chaîne d'autant
" plus forte qu'elle est souvent imperceptible.
" Ceux qui ont intérêt à perpétuer ces erreurs
" ou ces abus font cause commune & forment
" entre eux une ligue nombreuse & puissante
" contre laquelle tous les efforts de la raison
" n'ont que trop souvent échoué. »

Mais le tems des erreurs & du Charlatanisme
est passé: la lutte des mal-adroits routiniers &
des bons esprits est enfin terminée à l'avantage
de ceux-ci. Nos Législateurs ont senti la néces-
=sité de porter une vue attentive sur l'édu-

* pag. III.

=cation de la Jeunesse, si négligée, si mal-conduite dans nos Provinces. M. de Talleyrand, cet excellent citoyen, l'ami du peuple & de la raison, pénétré de zèle pour la bonne cause, a été chargé de cette portion législative si importante; & dans la foule des Ecrits sur cette matière, désormais si bien discutée, qu'on s'est empressé de présenter à l'Assemblée, pourquoi, moy bon Citoyen, n'en=verrais je pas aussi le tribut de mon hommage, puisque je le juge de quelqu'utilité? — Je n'en changeray pas le plan & la forme, puisque mon ouvrage est fait, qu'il est trop tard pour lui donner une nouvelle tournure à laquelle il pourrait perdre; & qu'en tout cas il est aisé de tirer de leur cadre les principes qu'il renferme & d'en donner l'analyse.

Ces principes que j'ay adoptés & l'application qu'on peut en faire, ont été méditées plus de trente ans dans le silence de la solitude: deux fois je les ay mis à l'épreuve: l'une a réussi au delà de mon attente; l'autre n'a pas eu les mêmes succès, faute des dispositions dans l'Eleve; & dira-t-on peut être, son grand succès n'est dû qu'aux dispositions les plus favorables dans l'autre. — Il se pourrait; j'en convicns librement; mais aussi j'entretiens

que mon plan n'a pas nui ; qu'il n'a pas égaré, dévoyé, entravé les dispositions ; & c'est beaucoup sans doute. J'ai trouvé la méthode, la manière, le pédantisme des Maîtres, les choses qu'ils enseignaient étaient plus faites pour dégoûter, dérouter, ennuyer la Jeunesse que pour la former : & malheureusement cette assertion n'a pas besoin de preuves. On se souvient de Jean de Saintéres, & de M. Babinet qu'un homme sensé trouve ridicules pour d'autres raisons que Madame la Comtesse d'Escarbagnas. Que de bons esprits ont été fourvoyés dès l'abord dans la route des sciences par ces guides stupides !

Mes principes ne sont point précisément les miens, si non parce que je m'en suis intimement imbu : ce sont ceux de tous les grands hommes dont j'ay lû, médité les écrits : & je serais presque mortifié qu'on y trouvât rien qui fut absolument à moy. J'ay marché pour moy même dans les exercices que j'ay pris dans leurs leçons ; car j'ay eû le courage de refaire toutes mes études ; — j'ay si longtems joui de moy même dans une solitude absolüe, & j'avais une telle soif d'apprendre ! — & puis je les ay mis à exécution à l'égard de ceux qui

m'ont été confiés. — J'ay encore une épreuve à faire.

Je n'ay plus l'espérance de trouver ces Eolières de bonne volonté que je désignais dans cet ouvrage. L'Aristocratie a fait trop de partisans parmi mes connaissances. J'arrive au terme que j'avais prévu en 1788. — Mais une Mère, qui se proposait alors avec tant de plaisir de me confier ses filles, m'a dit sèchement qu'elles étaient assez instruites; on me voit de mauvais œil là & ailleurs: j'ay prêté le serment civique, & je l'ay prêté avec quelqu'éclat! — tant pis pour elles: je comptais pourtant m'amuser à cette tâche intéressante: elles y auraient gagné leur instruction: je trouverai mes amusemens ailleurs: elles resteront ignorantes & Aristocrates; l'un est, à mon avis, l'étiquette de l'autre. — Peut être au reste, malgré les préjugés y reviendra-t-on: peut être aussi quand j'aurai pris racine, rencontrerai-je dans d'autres familles ce qui n'est plus dans celle que j'avais en vûe; & comme il m'en coûtera rien, voudra-t-on peut être en tâter; & je serais bien mal-adroit, si, instruction & plaisir résultans de l'essay, on n'était pas tenté de poursuivre.

En tout cas mes principes ne demeureront pas tout à fait oisifs. J'ay devant moy un Elève charmant & bien cher à mon cœur. Ce n'est encore qu'un enfant. — Que ne puis-je le luy donner, pour notre avantage mutuel, six de mes années! — Mais tout enfant qu'il soit, je converseray avec luy, je me mettray à sa portée, & je poursuivray jusqu'au dernier soupir. Heureux, si je vis assez pour former cet Eleve bien chéri, que je croi bien disposé: & si je puis luy associer quelques compagnons à peu près de son age, pour que l'émulation donne plus d'énergie aux dispositions que je rêve peut être voir en luy, il y gagnera sans doute. Toujours à bon compte nous nous amuserons tellement tous deux; car je veux que l'étude & l'acquisition des connoissances utiles soient un jeu pour luy comme pour moy. J'y mettray du zele, & le petit bon-homme, j'espére y mettra de l'ardeur.

On ne trouvera rien ici des Décrets vigoureux & sublimes de l'Assemblée Nationale; on n'y verra aucuns des traits de l'histoire de notre Révolution. Lors que j'écrivais, la Constitution le monument auguste qu'Elle a consacré à l'Immortalité, au respect de l'heure humain, à

sa reconnaissance était encore dans l'embryon. Je sens très bien qu'il serait peu civique de n'en rien dire; mais il sera fort aisé de rassembler les Décrets: — ils le sont; — de les étudier, de les méditer, de les inscrire dans la mémoire & dans le cœur de nos Elèves. Ce sera la partie principale de l'Instruction morale. — Et ils sont consignés en autres termes dans mon ouvrage: c'est l'humanité, le respect de soy même qui me l'ont dicté: & si l'expression en est moins énergique, les formes moins fortement prononcées, le fond est le même. L'amour des sciences & l'étude des choses mènent à la simplicité, à l'heureuse & sublime simplicité qui jette la base des premiers principes, & qui les développe: c'est l'amour des sciences qui la fait germer & renaître dans tous les cœurs qu'il enflamme; qui chasse toutes les illusions que les hommes idolâtrent follement, & qui, dissipant les ténèbres de l'ignorance, établit l'empire de la vérité.

Quoiqu'il en puisse être, voilà mon ouvrage que, dans mes solitudes, je méditais pour le bien de quelques Elèves & pour le mien propre: car il est si doux de former des hommes! — S'il

ces bien pensés, bien digérés, de bons esprits l'adop-
=teront, & liront ce qu'ils avaient comme moy,
cru utile au bien de leurs semblables; & c'est en
donnant des leçons d'après ces principes que
la génération qui nous suit prendra une allu-
=re ferme & constante; que les enfans disparai-
=tront pour ne nous faire voir que des Citoyens
instruits & utiles; que l'enfance ne se prolongera
plus jusqu'au terme de la vie, comme il arrivait
fort souvent autrefois; que des choses rempli-
=ront l'esprit & les loisirs de nos Concitoyens, au lieu
de sottes futilités qui les amusaient, les occu-
=paient; & qui, aux yeux des femmes raisonna-
=bles que l'on compte encore parmi nous, en fai-
=saient de vilaines poupées, propres à ennuyer, à
figurer dans un cercle d'oisifs, & faites pour la
honte du genre humain.

Je n'ay pas la présomption de faire une Dé-
=dicace de mon livre: je réserve au fond de
mon cœur mon desir & mon secret. — L'Assem-
=blée Nationale en reçoit sans doute bien d'au-
=tres qui valent mieux. — S'il est utile, il trou-
=vera sa place; il ne demeurera pas dans les
ténèbres de l'obscurité; il sera saisi, adopté;
— S'il n'a pas l'empreinte que j'ay crû luy

donner, je n'ajouteray point à cette mépriſe, celle d'avoir préſenté comme un hommage; ce qui n'etait bon à rien; — & en quelque main qu'il tombe, j'eſpére qu'on me jugera plûtôt ſur mes intentions qui ne peuvent que m'honorer, que ſur les vains efforts que j'auray faits, pour coopérer au grand ouvrage de la révolution dans les eſprits & dans les mœurs.

---

25. 9bre 1791. à Blois.

Lettre j.

20.9bre 1788.

Oui, Monsieur, j'en ay fait la promesse, & ne prétens pas que ce soit un Mystére. Il y a plus de vingt ans que j'ay formé ce projet: j'en ay parlé à quelques amis qui peuvent en rendre témoignage, si j'en avais besoin. Sans doute je l'ay dit publiquement à la prémiére séance de l'Assemblée de Département où j'ay eû l'honneur d'être admis le 20.8bre dernier: cette conjoncture me semblait excellente pour en faire l'ouverture, quand ce n'aurait été que pour m'y concilier un peu de considération: & c'est de là que vous l'avez appris.

Mais si, d'après l'idée que M. le Président a bien voulu donner de moy à plusieurs Membres de cette Assemblée, en leur disant je ne sais de quel ton & si c'est à bonne intention, que je suis un Littérateur, ils ont pensé que, dans l'Institution que je leur ay proposée je n'ay en vûë que la Littérature, ils se sont trompés bien grossiérement & vous ont imbu de leur

2 erreur : je fais trop de cas de la bonne opinion que vous ayez de moy, pour ne pas vous des=abuser.

J'ay dit en propres termes : — "L'établisse=ment que je provoque n'est point en faveur des "la Littérature légère qui, pour bien des raisons, "ne peut être florissante qu'à la Capitale. Si "j'avais conçu cette idée trompeuse, le res=pect que j'ay pour deux grands hommes, M. "M. de Montesquieu & de Mairan, m'en aurait "desabusé." — Ce qui est exactement le contrai=re. J'ay annoncé dans un accès d'enthousias=me patriotique, que, lorsque je serais libre, dans le jour de ma vieillesse, je viendrais secouer au sein de ma patrie le flambeau des connaissances utiles. — J'ay demandé qu'on pensât à fournir à nos Jeunes-gens des se=cours pour l'étude des langues, de la géo=graphie, de l'histoire politique & naturelle, de la physique, de la géométrie .... Rien ne ressemble moins à ce qu'on appelle simple=ment Littérature ; & si, après une détermina=tion aussi précise & aussi clairement énoncée, on a pris une idée toute différente, ce n'est par ma faute. Tant de gens se trompent volontai=rement & les yeux ouverts !

Lorsque M. de Montesquieu fut reçu * à l'Aca=démie de Bordeaux qui ne faisait que de naître, son premier soin fut d'en changer la

* 3. avril 1716.

constitution. La Musique & les ouvrages de pur agrément en avaient rassemblé les Membres : il crut qu'on s'exercerait avec bien plus d'avantage sur des objets de physique : que la Nature partout digne d'être observée, trouverait partout des yeux propres à l'observer & capables de l'étudier ; que les ouvrages de goût ne souffrent point de médiocrités ; & que la Capitale par la réunion des secours & des lumières, fournit seule tous les moyens de les produire ; enfin qu'une expérience bien faite est préférable à un discours faible, ou à un mauvais poème. — Son génie était fait pour avoir une influence irrésistible sur des êtres pensans, & Bordeaux eut une Académie des sciences. En 1723. M. de Mairan fit la même chose à Béziers sa patrie, regardant aussi toutes les Académies littéraires des Provinces comme une ombre de luxe littéraire qui nuit à l'opulence réelle, sans même en avoir l'apparence. Telle est l'expression du Secrétaire de l'Académie des sciences, M. D'Alembert. Pour sentir la vérité de ces Inductions, il ne faut que comparer les Mémoires des Académies de Paris avec ceux de l'Académie de Dijon par exemple, où cependant il y a de bonnes choses sans doute. & où les ouvrages de littérature sont si faibles. J'avoue que l'étude des premiers m'a rendu fort difficile.

J'ay rapporté ces deux exemples dans mon dis-

=cours de Remerciment*: & certes ce n'est point d'après cet énoncé qu'on peut m'accuser de ne m'occ=
=cuper que de Littérature. Depuis plus de vingt ans je n'ay presque pas d'autre livre entre les mains que les Mémoires de l'Académie des scien=
=ces, Recueil excellent dont l'éloge est au dessus de mes forces, & les Transactions Philosophiques abrégées par Reddam: je suis bien fâché de n'avoir pû me procurer l'original: j'ay fait pour moy un extrait de ces deux ouvrages: & à mon ton l'on ne peut guére s'imposer que je ne m'occ=
=cupe que de Littératures. Mais vous connaissez la plûpart de nos Membres: & vous savez bien encore comme le sot vulgaire s'abuse aisément. Il ignore presque la valeur des mots, & reçoit comme vraye, parceque elle est à sa portée & sans

*Il me souviendra toujours, lorsque permission de parler me fut accordée par M. le Président, qu'un des Notres, Gentil-homme de profession, Seigneur de Paroisse, très noble & très savant dans son opinion, semblait n'attendre que ce signal pour sortir de la salle; sans doute il craignait que je ne fisse l'é=
=loge de chaque Membre de l'Assemblée, & par mo=
=destie ne voulait pas être loué en face. J'eus envie de l'arrêter en luy disant que mon intention était bien autre; mais je sentis, par réflexion, qu'un No=
=ble de son étoffe, un génie de sa trempe ne devait pas honorer de son attention un chetif païsan comme moy. — Savez vous qu'il a répété dans son Château toutes les expériences sur la Digestion de l'Abbé Spallanzani!

obscurité par le tour qu'on y met, une proposition qu'on lui souffle en deux mots, quoyque contraire à des dispositions renfermées dans un discours dont il n'est en état ni de suivre le plan, ni de saisir l'ensemble quelque clair qu'il soit.

Mais enfin soit, après tout, je suis un Littérateur: ce n'est point une injure: j'ay travaillé longtems pour le devenir. Comment, sans l'être, ranger ses idées, les subordonner, les présenter d'une manière agréable? M. de Fontenelle le fut aussi, lui dont l'éloge est dans toutes les langues, qui fit des analyses si sages, si lumineuses, & qui nous donna la Géométrie de l'Infini. Qu'était donc le bon Fénelon dont le livre immortel, mis trop-tôt entre nos mains, devrait être le Manuel des hommes d'Etat, chef d'œuvre de littérature & de politique fait à la cour de Louis XIV. & qui est la plus cruelle satyre de son gouvernement fastueux & despotique? M. Haller, ce fameux Physiologiste qu'ils ne connaissent pas, le fut surtout dans ses dernières années; & M. de Voltaire, auquel ils ont tant de confiances, le fut toute sa vie.

— Il semble que nos gens divisent le genre humain pensant en deux grandes classes; l'une de Littérateurs & l'autre d'hommes d'Etat, & que ces deux classes s'excluent réciproquement. Ils dédaignent l'une dont ils n'ont qu'une fausse idée, & se mettent avec orgueil dans l'autre.*

Il faudrait que je fusse bien imbécile, ou que je

* Ex fructibus eorum cognoscetis eos.

connoisse bien peu votre ville, dont presque tou-
=tes les sociétés ne s'alimentent que de Commé-
=rage, pour m'être mis dans l'esprit de ne leur
apprendre que la contexture d'un discours, les
figures de Rétoriques, le nombre & la forme
puérile des périodes, ridicule invention des Dé-
=dans, ou le rithme de la versification: & encore
en vers comme en prose, faut-il avoir quelque
chose à dire; ce n'est que la forme extérieure
d'un fond quelconque: & n'est-il pas vray que
je puis me reposer de la tâche de fournir ce
fond & cette forme, sur votre Collége où l'on en-
=doctrine si merveilleusement votre Jeunesse?
— C'est bien pis encore si je suis de l'avis de M.
D'Alembert* „qui ne croyait pas qu'il y eut en
„Littérature des loix générales fondées sur la
„raison. Ecrire simplement & surtout avec clar-
„=té, n'employer que des mots dont le sens soit
„précis ou du moins déterminé par l'usage qu'
„on en fait; éviter ce qui offense l'oreille, ce
„qui choque les convenances; le simple bon
„=sens a dicté ces regles; & il n'en voulait
„point d'autres. L'art d'écrire, disait-il, n'est
„que l'art de penser: & celui de l'éloquence n'
„est que le don de réunir une logique exacte
„& une ame passionnée." Je n'ay jamais
oublié la leçon d'Horace:†

Verba quæ provisam rem non invita sequentur.

* Mem. de l'Acad. des Sciences 1783. p. 99.
† De arte poet.

& moins encore celle du divin Pythagore qui condamnait ses disciples à un silence rigoureux, pendant six ou même huit ans, pour qu'ils eussent le tems de bien digérer ses principes, avant de s'énoncer, au lieu que vos Citadins osent parler, lorsqu'ils ont à peine la faculté de bégayer.

Penser avant de parler & d'écrire est une autre règle de la même source. Mais qu'est-ce que penser? réfléchir sur ses idées, combiner ses connaissances acquises: autrement que combiner? les folles imaginations d'une cervelle en délire, les concepts indigestes de la démence? - En général dans votre ville, sur quoi pourrait-on exercer son éloquence ou sa verve? hors jouer, manger, chasser, cajoler les femmes, battre le pavé, qu'y sait-on? Il n'est pas nécessaire de nous faire des poèmes sur tous ces arts précieux; il y en a, & de restes, bien mieux filés que ne pourront jamais le faire nos Compatriotes.

Tournons nos vues vers les sciences exactes, vers les sciences d'observation, & la paix, l'innocence, la modestie se répandront sur toutes les branches de la société. Vous tarissez dès lors la source inépuisable des soupçons, des animosités, des médisances, des calomnies, des subornations, de la infidélité. Courir après un papillon.... voilà déjà nos Citadins ébahis... savent-ils qu'on fait des collections de papillons,

de coquillages, de pierres: & que le Cabinet du Roy en est orné? ... Courir après un papillon ne produit aucun mal; courir après une rime ou rester oisif peuvent en produire beaucoup. — Il naîtra une intimité louable par le besoin réci-proque qu'on aura les uns des autres: l'attention & la vivacité seront soutenuës par la beauté, par la multitude des objets, & par le desir d'en voir toutes les faces; on fuira les cercles oisifs & Babillards: on ne recherchera que ce qui peut aider à observer, à suivre la Nature: vous verrez renaître le goût de l'utile & de l'honnête; les mœurs reprendront leur antique intégrité. Les secrets qu'on découvre apprennent à respecter ceux qu'on ne découvre pas encore; que de lignes, de pages du grand livre n'ont pas encore été étudiées! & l'on peut s'animer par l'espoir d'en découvrir qui enrichiront soy & la société, sans nuire à personne. Enfin le plus grand de tous les biens, c'est que vous expulserez pour toujours la dangereuse oisiveté.

Mais je vous développerai tout mon projet. Cette lettre n'est déjà que trop longue, pour vous que je crains d'ennuyer, pour moy qui ay bien autre chose à faire. Bon soir: à huitaine

. . .

Lettre ij:

2. 9bre 1788.

Il vous souvient, Monsieur, de ce Charla=
=tan du bon & inimitable la Fontaine, qui promit
à un Monarques de mettre, en dix ans, un Ane
sur les bancs de l'école, & de le rendre digne de
porter Sa Cotte:
Si non il consentait d'être en place publique,
Pendu à la hart au coû, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Réthorique
Et les oreilles du Baudet. —
Lorsque l'enthousiasme a été amorti, j'ay
pensé que je ressemblais un peu à ce Charlatan;
non pas, s'il vous plait, du côté des Disciples:
Je n'eus jamais cette idée: j'ay trop bonne opi=
=nion de nos Compatriotes pour les mettre sur
la même ligne que Sire Aliboron: ils ont en
général de l'esprit, peut être de l'aptitude, &
peut être encore ne leur a-t-il manqué que l'
occasion & les moyens. Si je suis le Charlatan,
ce n'est que par le terme que j'ay mis à ma
promesse. —
Quand je seray libre, ai-je dit, je viendrai
passer mes vieux jours avec vous, & mon pré=
=mier soin sera d'y secouer le flambeau des
connaissances utiles, Or je ne seray libre que
dans trois ans au plûtôt. Je contemple sans=
cesse avec une nouvelle joye cette belle pers=

Lettre ij.

=pective: je me berce de la douce espérance de l'atteindre. Dans trois ans je me trouverai au point où l'on peut se retirer où bon semble, avec une petite pension sur son bénéfice*: & j'espère qu'alors je ne serai pas comme le célèbre & utile Amiot, à qui l'appétit venait en mange=:ant: ce qui n'est pas à sa gloire: je n'aurai pas la sotte envie d'accumuler, lorsqu'il sera tems de jouir du repos & de mes petites épar=:gnes. Mais que d'accidens peuvent se jetter à la traverse!

Si le ciel me conserve ma Mère, il faudra re=:mettre la partie, & de bien bon cœur pour ces motifs: je n'aurais pas assez pour tenir à trois ménage à la ville: car ma fortune sera bien courte alors, & je veux ne dépendre de personne. Je renonce dès là même aux Chateaux où j'ay pris à ce terme des engagemens, aux amis riches qui veulent m'entraîner. Oh! ils font acheter l'hospice & l'amitié qu'ils accordent par des com=:plaisances qui ne vont ni à mon age ni à mon caractère. J'ay vû tout cela de trop près, & j'es=

*La vente imprévue des biens Ecclésiastiques ordon=:née par l'Assemblée Nationale & les dispositions qu'elle annonce, ne dérangeront rien sans doute de mon projet. On ne pourra plus retenir sur le bénéfice; les 1200ll promis resteront au titulaire actif; mais la retraite des vieux Curés sera au moins aussi favo=:rable que le traitement offert aux Religieux; & alors ma condition sera bien meilleure. Il paraît qu'il n'y a encore rien d'arrêté, que je sache. — J'écris ceci le 8. Janr 1790. —

=pére être assez sage alors pour préférer toute autre entrave. Celle que j'ay choisie est honora=ble; elle est de mon goût. Je veux avoir chez moy un petit ordinaire réglé par la tempérau=ce, peu splendide, selon mon usage; suffisant pour ma sœur & pour moy. Tout dîner chez les autres, chez les riches dérange ma santé, & je veux la choyer soigneusement: une indiges=tion est toujours formidable, & le plaisir pour lequel on se la donne est si faible, qu'il faut être ou bien gourmand, ou bien imbécile pour en courir les risques! jamais de souper.

Oüi, je vous en fais serment, autrement ma promesse serait nulle, & vous ne me tiendriez presque jamais: je renonce à toutes les préten=dues amitiés que le vulgaire, qui n'en voit que l'éclat, regarde comme délicieuses. Je préfére à tout l'égalité, l'égalité de tout point. J'ay profi=té des considérations sur les Gens de lettres de D'Alembert, & du bon mot de cette Princesse de=vant laquelle on faisait sur cet article le procès à ce savant Académicien: „S'il m'avait consultée, „disait-elle, je lui en aurais appris bien davan=„tage.“ — J'ay autrefois inséré dans un ouvrage fort important un long passage de Lucien qui, en peignant des couleurs les plus hideuses l'état des hommes de lettres chez les Grands de son pays,

Lettre ij.

apeint celuy des Notres dont
Le vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes:
& ce long passage a fait sur moy de tout leurs
une forte impression que l'expérience n'a que
confirmée.

Ecrivains, Beaux-esprits, & vous qui croyez l'être,
voulez vous vivre heureux? soyez toujours sans maître,
disait M. de Voltaire qui s'y connaissait.

Je suis bien convaincu* "qu'on doit respecter le
"Philosophe qui sait éviter ces liaisons à la fois
"si séduisantes & si dangereuses:" & je veux bien
convenir aussi que "si tous ceux qui ont des lu-
"mières avaient le courage & la prudence de s'y
"refuser, ce serait un malheur & pour les sciences
"& pour les Grands eux mêmes, & surtout pour
"ceux sur le sort desquels les Grands ont de l'influ-
"ence..." — Plutarque a fait un traité† pour le leur
persuader; mais comme je ne suis ni un savant
du premier ordre qui, par cette espèce d'abandon,
peut être utile & aux Grands & à leurs vassaux; ni
une de ces grandes ames qui se dévouent généreu-
sement & douloureusement au bien de tous,
je laisse l'honneur & les sacrifices à ceux qui en
sont dignes. Il y a longtems que je ne me trouve
à mon aise que parmi mes égaux: & surtout
depuis que je vis dans une solitude absolue: il
me semble que j'y vaux infiniment mieux; & je

---

* Eloge de M. de Cassini: Mem. de l'Acad. des Sci-
ences 1784. p. 62.

† c'est le XXIV des Œuv. mor. Qu'il faut qu'un Phi-
losophe converse principalement avec les Princes &
grands Seigneurs.

dois chercher à valoir mon prix, au moins à mon petit tribunal.

Ainsi je laisse de bon cœur & je vois sans jalousie Aristippe à la cour de Denys de Syracuse, le trop faible Sénèque auprès de son méchant Eleve; Descartes avec la reine de Suède; Maupertuis, la Grange, Dargens & bien d'autres auprès d'un grand Roy: Euler auprès de sa Princesse d'Allemagne; l'Abbé Nollet avec nos Princes, & cent Précepteurs accueillis, après avoir achevé l'éducation confiée, auprès de leurs pupilles devenus les maîtres de la maison. Laissons les ronger glorieusement leur frein doré & porter leurs superbes entraves. Soit que les Grands soient trop exigeans, soit qu'ils ne ressemblent pas tous à ceux que j'ay connus, ou dont j'ay entendu parler; soit que mon humeur soit peu pliante, peu liante, si on l'aime mieux, je n'ay envie ni de changer ni de faire de nouvelles épreuves. J'en suis plus que jamais détourné par ce trait de l'immortel Fontenelle dans l'éloge de M. Dodart*: " Il n'est pas besoin, dit-il, de connoître " beaucoup les Maisons des Grands pour savoir " que d'y être bien avec tout le monde, c'est un " chef-d'œuvre de conduite & de sagesse; & souvent d'autant plus difficile que l'on a d'ailleurs " de plus grandes qualités ". Je ne suis pas capable de tenir, & suis loin d'avoir les autres, & je

* Mem. an. 1710.

14.

diray avec Dotti: *

Io per tanto dai Patrizi
La distanza trovo buona,
E con lor passo gli uffizi
Meglio in scritti ch'in persona.

On me dira que j'ay grand tort, & que je déraisonne pleinement. — Sans discussion ultérieure, j'y consens. Toujours est-il vray qu'à moy qui n'ay point un valet à me gager, il m'y manque toujours quelque chose; qu'il faut que je soit redevable à tous; car je n'ay pas dequoy payer tant de monde.

Mais revenons & passons sur les prémiers chefs. Si je me retire, auraj-je assez de santé & de forces pour exécuter mes vüe: car je suis déja cacochyme & valétudinaire: j'auray 58. ans! — l'envie m'en passera peut être, quoyqu'il me reste la puissance & les forces, & même toutes les facilités. — Auraj-je dequoy attirer un auditoire fourni de la jeunesse folâtre? l'air rebarbatif, la longue absence de la ville, où je ne suis presque plus connu, n'éloigneront-ils pas la confiance des enfans & des parens? — des parens: non: il ne me faut que cinq à six jeunes garçons, cinq à six jeunes filles de bourgeois, mes amis & qui me connaissent bien: ils me l'ont promis & le desirent ardemment. J'en aurais peut être davantage; mais c'est assez

* Sat. 1ª

pour moy de ces deux petites troupes. Au bout de deux ans j'espére qu'on les distinguera, comme on faisait à la cour de Louis XIV. ceux qui étaient de la société de Ninon de Lenclos: ils donneront le ton & cœur à d'autres. — Mais aurai-je une maison où se trouveront toutes les commodités; une grande salle, un petit jardin? — Dans quatre ans! c'est bien moins que ce que demandait le Charlatan. — Ma sœur vivra-t-elle encore? c'est une condition essentielle. Elle & moy n'aurons nous aucune infirmités? — Le chapitre des accidens prévus & imprévus est interminable sans doutes: mais si mon projet ne s'exécute pas par moy, je vais au moins vous le déduire; c'en sera peut être assez pour en animer d'autres auxquels il ne manque que le dessein. Adieu: la suite à la prochaine occasion.

Lettre iij

4. X^bre 1788.

Pour vous exposer, Monsieur, pleinement mon projet, je pense qu'il est besoin de reprendre les choses de plus haut, ab ovo: & vous verrez que ce n'est pas d'aujourd'hui que je le médite.

Lorsque la société des Jésuites fut expulsée, mon Evêque me fit l'honneur de jetter les yeux sur moy pour les remplacer dans le collége: un de

ses grands Vicaires, que je puis dire avoir été mon ami, le pressait chaudement de me tirer de ma campagne, & de me confier l'éducation de la Jeunesse, & de leur montrer mes plans d'instruction qu'ils agréerent, après quelques débats; car je commençais par l'écriture, par l'arithmétique, puis le Français que je voulais qu'on parlât & qu'on écrivit correctement, puisque c'est la langue usuelle. — Et le latin, me disait le Prélat. — Nous y viendrons, Monseigneur. Nous apprendrons l'histoire sainte, celle de notre pays, puis la géographie, la géométrie... — Et le latin! — Enfin nous apprendrons le latin & même le grec... — Mais il vous faudra bien du tems! — sans doutes, Monseigneur, mais non pas des années: au Collége le tems se passe en congés, en fêtes, en fariboles; & nous l'employerons utilement: presque plus de congés; plus de tems perdu: en commençant à 14. ans, les enfans à 19. & moins, en sauront beaucoup plus, en ces cinq années, qu'ils n'en apprenaient en sept: ils sauront des choses usuelles & nécessaires pour le reste de leur vie, & assez de latin pour le séminaire.

Je me taillais là une rude besogne, & j'en voyais sans effroy toute l'étendüe. Un ami, qui devait me seconder & qui en était capable, était pleinement dans mes principes: un troisi-

=ême Adjoint était moins difficile à trouver pour
la tâche que je lui destinais, que pour l'attache
continuë qu'il fallait y mettre: aussi avais-je
pensé à mon plus jeune frére qui est encore au=
=jourdhuy dans l'Inde: & sans doute sa vie au=
=rait pris une autre tournure, peut être moins
agréable & moins périlleuse. Il faut croire que
tout ce qui nous advient est pour le mieux.

Tandis que je dressais mes batteries sur cette
ligne, mon Compatriote, qui ne se borne pas à
une seule chose utile quand il peut en réunir
plusieurs, je pensais à un plan d'éducation pour
les filles; & comme les garçons ne se mêleraient
pas sitôt de latin & de grec, & même jamais que
secondairement; mon dessein était de faire joüer
celles cy avec leurs fréres & d'allumer partout
une louable émulation. J'avais déja des program=
=mes & des plans d'exercices tout dressés pour la
moitié & pour la fin de l'année: au lieu de ces
insipides comédies qui font perdre tant de marge,
& ces plats exercices où les Jésuites mettaient tant
de pompe au défaut d'utilité réelle, nous au=
=rions eû des gymnases où la raison eut présidé:
& dans ceux qui existent parmi nous, l'enseigne=
=ment qu'on donne est dirigé de maniére à per=
=pétuer l'enfance de l'espéce humaine, dit le Se=
=crétaire de l'Académie des Sciences, dans l'éloge
de M. de la Condamine, an. 1774.

J'aurais tenu salle chez moy à des heures de loi=
=sir

Lettre iij.

=sir pour les jeunes personnes du beau sexe, & j'aurais invité les mères à les y amener, à rester pendant la leçon avec elles, sous la dure condition peut être de garder le silence: au défaut des mères, une vieille Tante que j'avais & ma sœur auraient été leurs gardiennes: elles nous auraient mis à l'abri de tout soupçon, & les parens de toute défiance: car je sens bien qu'une pareille nouveauté aurait amenés, si non des dangers, bien des propos injurieux & des contes licencieux. — Quiconque se dévoue au bien de ses semblables, dit quelque part Diderot avec enthousiasme, est signé par la Nature pour la persécution & pour l'infortune. Malheur à lui s'il recule, s'il se refuse à l'instinct sacré qui le presse; le mal, dont il sentira la pointe acérée, passera: le bien, qu'il aura fait, restera. — Jeune alors, je parlais, je raisonnais ainsi; l'age de la maturité est venu: l'enthousiasme s'est calmé: je n'ay pas cessé de sentir qu'il est beau de régénérer son pays, mais j'ay été moins ardent à me charger de cette tâche dangereuse; & si mon age ne me mettait à couvert de toute inculpation odieuse, je n'aurais pas pensé à faire revivre un projet avorté depuis si longtems.

En effet mon Evêque, après avoir goûté la première partie de mon plan; je lui avais soig=

=neusement caché l'autre, mon Evêque, entouré, com=
=me le sont tous les gens en place, de ces prétendus
bons-valets, ennemis jurés de tout bien, se refroidit
bientôt sur mon compte, & ayant trouvé de l'op=
=position au Bureau pour me faire recevoir, il
laissa à un M. Raulin, chargé par le Parlement
de pourvoir aux Colléges, la direction de cette be=
=sogne, qui le regardait & l'interessait ici plus que
personne. Son grand Vicaire me l'apprit bien
tristement, en m'assurant que j'avais bien des
ennemis: que si j'avais eû plus de discretion j'au=
=rais emporté la place où je me promettais, ain=
=si que tout, de faire tout de bien, & que je m'étais
mis dans la facheuse situation de ne pouvoir
proposer rien, quelque bonne opinion qu'on eut
de mes talens, qu'il ne s'y trouvât mille contra=
=dicteurs. — Il fallut donc étouffer la belle Chi=
=mére que j'avais parée de couleurs si riantes,
rengainer mon compliment & mes Bucoliques.

Le souvenir de toutes cette affaire m'attriste
encore aujourd'hui malgré moy: Ce matin
même, en relisant dans le Tristram Shandy de
Stern, ce facétieux Philosophe, l'histoire de son
Yorick qui probablement est la sienne, je n'ay
pû me défendre d'une sensation douloureuse de
terreur sur l'avenir. — Vous connaissez Stern, je=
=pére: peut être n'êtes vous pas assez fort pour —

le lire en anglais : je ne sais pas s'il est traduit : n'importe pour le moment.

J'ignore, tout aussi profondément qu'Yorick, les voyes tortueuses du monde, & je n'ay pas une once de la prudence qu'il faut pour m'y conduire heureusement. Je reçois fortement l'impression de tout ce que je vois, & de ce qu'on me rapporte ; & je traduis, sans ménagement & sans détour, cette impression en bon français, sans discretion, sans considérer quel est le héros de la scène, sans regarder à sa place, sans prévoir s'il a la puissance de me nuire, -- s'agit-il d'une vilaine action : je dis tout simplement : c'est un vilain, & je me laisse entraîner à mon ressentiment qui souvent n'est que trop verbeux. La nature m'a fait ainsi : une injustice m'indigne, me met en fureur : J.J. Rousseau n'est donc pas seul de cette trempe : que puis je y faire ? - Si l'action n'est que ridicule ; quand je suis monté au ton de la plaisanterie, je n'en épargne pas l'auteur ; & malgré la triste fin de Chévrier, j'ose dire comme lui :

Bien fou qui sur cela gèmerait des desirs ;
Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs :

& même l'âge & l'expérience n'ont pas trop corrigé en moy ces deux défauts.

Un ami, qui n'était point l'Eugène d'Yorick, me faisait par fois la même leçon. « Ton indiscrétion, disait-il, te jettera tôt ou tard dans quelque

„mauvaise affaire ; toute plaisanterie, tout repro-
„che, tout blâme sont autant d'injures pour bien
„des gens. Je t'estime assez pour croire qu'il n'y a
„ni malice ni basse envie dans ton fait : tu es hon-
„nête & plaisant, voilà tout ; mais est-ce l'in-
„juriés qui saura ou voudra faire cette distinction
„favorable, & te pardonner en faveur de ton in-
„tention ? Tu n'es pas aussi sans défauts : on
„exagérera quelques fautes, quelques étourderies
„qui te seront échappées, & tu seras la victime
„de tous ces fiélons. „ — Comme Yorick, je ne fai-
sais qu'en rire : j'accusais mon ami de les plus
dénigrer par sa crainte que moi par ma colère
ou par mes plaisanteries : quippè minuti
Semper & infirmi est animi exiguique voluptas
Ultio ; Juven. Sat. XIII.
& quelquefois j'ajoutais avec une stupide em-
phase ces vers de la Cléopâtre de Marmontel :
Au dessus des revers, foulant au pied la terre,
Ma tranquille fierté dort au bruit du tonnerre :
L'Univers écroulé tomberait en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranlerait pas.
Beaux vers sans doute, mais fort mal adaptés.
Yorick disait à son ami que quand il tomberait
du ciel autant de mîtres, de crosses qu'il est
tombé de grains de grêle, par exemple le 13. Juil-
let de cette année, il ne s'en trouverait aucune
propre à sa tête, ou capable de guérir tous les
coups qu'il y avait reçus ; & moi, quand il pleu-
vrait autant de mîtres, de canonicats, de bénés-

=fices, je vous dis, en toute vérité & du fond de mon coeur, que je n'en ramasserais aucun: & que ma seule ambition est de jouir, en paix & en toute liberté, de la petite fortune que j'aurai ménagée.

Je sens aujourd'huy plus que jamais tout l'imprudence de ma conduite: aujourd'huy que je ne pense plus qu'à finir mes vieux jours en paix au sein de quelques amis. — Cependant qu'ai je dit qui ne soit exactement vray, & qui ne m'honore dans mon coeur & aux yeux d'un honnête homme? Pourquoy si fort ménager le mal, parceque le Méchant est puissant; le vil, parceque l'Imbécille est en place? — Il leur sera permis de tout faire, & à nous enjoint de ne rien dire! n'est-ce pas leur accorder criminellement une sanction d'approbation? — Oüi, oüi, Monsieur, comme Eugène & mon ami, je sens que vous avez raison, & moy tort; mais tout ce que je puis faire, c'est de finir en disant: — Alas, poor Yorick! —

Ces deux lettres iront ensemble: le tems est si mauvais que je n'ay pû trouver d'occasion pour vous faire parvenir l'autre à sa date.

Lettre jv.

10. Xbre 1788.

J'ay l'honneur de vous certifier, Monsieur, qu'aussitôt que seront levés tous les obstacles qui me retiennent encore, mon premier soin sera d'aller choisir, non loin de vous, une petite maisonnette dans le faux-bourg, en bel air, & s'il est possible, près des bords de la Loire. Je vous prie de voir vous même par avance, si vous ne pourriez pas en trouver une qui me convienne, pourque, pressé de jouir, je ne choisisse pas mal, & que, lorsqu'il sera trop tard, je ne me trouve pas mécontent, d'autant plus que j'en verrais peut être de plus commodes, & que j'aurais pû avoir à meilleur marché: ce qui ne manquerait pas d'être un mal-aise de plus pour mes vieux jours. — Donnez vous, s'il vous plait, la peine de relire la 24e. lettre du I. livre de Pline le jeune. J'attens de votre complaisance la même recherche inquiète que cet aimable Romain exigeait de Pébius en faveur de Suétone son ami; c'est tout vous dire; mais il faut que je vous fasse part de mes idées & de mes desirs, pour que vous puissiez me servir en ami

Je me logeray de préférence dans un faux-bourg, loin du bruit & du fracas de la ville, loin de l'enclume du Maréchal, de l'atinet du tonnelier,

& de la lime déchirante du serrurier, qui font sans cesse un carillon étourdissant & qui réveillent tout le voisinage de grand matin. Je suis matineux aussi, mais quand il me plait, & quelquefois fort paresseux: à mon heure & sans contrainte: un long usage m'a accoutumé à n'entendre aucun bruit le jour & la nuit: dans ma campagne pas d'autre trouble-repos que les vents impétueux. Je veux veiller, dormir quand bon me semble: je ne veux prendre le moment de personne: je ne supporte pas sur ce point la plus légère contradiction. Je seray peut être alors un peu grognon, & je ne veux pas en avoir, hors de chez moy, des raisons plausibles.

Où je compte aller m'établir, j'auray tout près de moy deux promenades agréables: j'en jouiray à mon aise, sans mandier de permission, & jamais personne ne m'obligera, comme dit J.J. Rousseau, à emporter mes allées sur mes épaules & à aller les planter ailleurs. Je seray à la ville & à la campagne; pouvant jouir des commodités & éviter les inconvéniens de l'une & de l'autre. Mais lisez, s'il vous plait, attentivement ce qui suit. —

Je veux que la maison consiste en une salle assez grande, sur la rue. J'y placeray un bon poële pour l'hyver: c'est le moyen de respirer à son aise, de s'abandonner tranquillement à ses

rêverie & de brûler moins de bois ; car il est bien cher & je prévois que ce sera un des gros articles de ma dépense. C'est là, pendant l'hyver dans une atmosphère attiédie, & l'été dans un air frais, que nous tiendrons nos séances, que nous babillerons de sciences, de connaissances utiles, & que ma Sœur pourra, le soir, rassembler une petite so:=ciété où l'aiguille & le fuseau joueront le plus grand rôle, toutefois la langue à part. — Rien de plus contrariant pour un Penseur que de sentir du froid, ou de ranger dans de perpétuelles distractions, des tisons pour s'échauffer : se rôtis:=sant peut être par devant & se gelant par der:=rière. C'est d'ailleurs que le moyen est trop coû:=teux. — C'est là que vous & quelques amis vien:=drez causer avec moy, & que nous parlerons po:=litique, commerce, guerre si l'on avait encore la sottise d'en faire, chronique &c : que, sans son:=ger, nous ferons de vigoureuses excursions dans les royaumes scientifique, littéraire, nouvelliste : j'aime à voyager ainsi à peu de frais, sans au:=tre accident que quelques anachronismes, er:=reurs, balourdises qui ne nuiront à personne, & que nous nous pardonnerons généreusement : car qui peut savoir tout & tout exactement ? pre:=nant garde à ne pas nous exposer par trop de rigueur, à ce grave reproche d'Horace* :

Quam temere in nosmet legem sancimus iniquam !

Après la salle, il faut penser à nous : pour ma

* Sat. III.

Lettre 18.

soeur une jolie petite chambre bien calfeutrée où le vent ne puisse s'introduire, un petit cabinet à côté: pour moy une chambre un peu plus grande, s'il n'y a pas de cabinet: ce que je desire pourtant; mais un petit cabinet sans cheminée, c'est assez qu'il y en ait une dans la chambre. Je placerai mes livres dans l'un, & j'ornerai l'autre d'une légère tapisserie, & des grands papiers où nous aurons jetté les fruits de nos études, à mesure qu'ils ne serviront plus dans la salle. C'est dans la salle que nous passerons la plus grande partie de notre tems, & suivant les cas nous prendrons des arrangemens convenables pour n'avoir pas froid dans nos lits pendant l'hyver.

Près de nous, une cuisine bien petite, proportionnée à notre fortune: pas si petite pourtant qu'on ne puisse y pratiquer au besoin une petite retraite pour le lit d'une domestique, si jamais nous avons la faculté d'en avoir une à nos gages, ou si nous y sommes forcés par la vieillesse ou par les infirmités. Il s'en faudra bien que nous ayons de quoy faire chére splendide: mais que faut il pour deux honnêtes créatures qui n'ont pas la gueule en recommandation & qui savent se contenter de peu. Moy je puis dire comme Martial: vilius esurio; & ma soeur peut le dire à plus juste titre encore: car je n'ay que trop été gâté sur ce point dans les chateaux; mais j'espére qu'avec l'age, la tempérance devenant plus nécessaire, elle me sera plus agréable. — S'il ve-

nait

=naît un ami, mais rarement & pour cause, on trouve en ville des ressources toutes prêtes.

Sous la maison une petite cave à tenir quatre à cinq pièces de vin : cette provision nous servira pour deux ans; & une endroit propre à mettre au moins un quart de vin en bouteilles; ce que j'observerai toujours, sans en prendre moy même la peine : j'y suis fort gauche : vous me procurerez un homme expert à ces travaux. — Au dessus, un petit grénier, décharge nécessaire pour ustensiles & meubles qui ne pourront tenir dans nos petits cénacles. A côté de la cuisine & au dehors, vis-à-vis s'il est possible, un appentis bien couvert, suffisant pour loger une provision de bois pour deux ans. — Voilà pour la maison qui sera presque toute en profondeur : une face étroite & peu apparente sur la rue : & je m'imagine que tout cela n'est pas très difficile à trouver.

En face de nos petites chambres, une petite cour pavée; c'est une grande commodité pour mille petits travaux : on peut y souper, y dîner même en été & dans les beaux jours du printems & de l'automne. C'est un plaisir que je ne me refuse jamais dans ma campagne, & auquel je suis très sensible. Cette cour de 15. à 20. pieds au plus sur toutes les faces : & sur tout un puits : il est par trop incommode de se faire apporter de l'eau — Un petit mur d'appui, & au delà un petit jardin, d'une espace double ou plus, ce qui serait encore mieux, au moins sur une face : deux ou

trois quarrés ; une petite allée à deux sur les côtés, & le long des murs une petite plate-bande, autour un espalier, qui, s'il est déja garni, tant mieux : jouissance actuelle : & s'il ne l'est pas je le planterai à ma manière & selon mon goût.

Je suis entré dans tous ces détails, qui peuvent paraître petits & minutieux, mais qui me semblent à moy fort importans. Une incommodité, qu'on trouve & qu'on pouvait éviter, devient insupportable & à la longue donne du dégoût : une commodité qu'on voit auprès de soy, & qu'on a eû la maladresse de ne se pas procurer, devient plus désirable & ajoûte au dégoût que cause l'incommodité : l'une & l'autre sont pour nous une espèce de reproche continuel de notre impertinence ; eò maximè quod utrumque exprobrare stultitiam domino videatur, aurait dit Pline. Il me semblerait toujours entendre un Byzantin consulter Apollon, & le dieu lui rendre un oracle qui, comme les Chalcédoniens, me couvrirait de confusion. — Si vous ne savez pas le mot de cette énigme, cherchez le dans Tacite, Ann. XII. n° 63.

Pardonnez, Monsieur, toutes ces longueurs à la babillarde vieillesse, à une délicatesse puérile peut-être ; & pour que je n'aye rien à me reprocher, faites en sorte, s'il vous plait, d'avoir en tout cas des excuses bien satisfaisantes, & non l'ad excusandas excusationes in peccatis, du* Psal:

* Ps. 140. 4.

=mistes. — Mais au demeurant croyez vous que le loyer de tout cela soit fort cher? Dans les Fauxbourgs il en coutera moins sans doute pour se loger. Supposez que je n'ay pas une grosse somme à y sacrifier: primò vivere: on se loge ensuite comme on peut & suivant l'ordonnance: c'est à dire, suivant le poids de la bourse, & adieu tous nos beaux projets. — Bon soir.

Lettre y.

12.X^bre 1788.

Je suppose, Monsieur, que je suis enfin, selon nos desirs, impatronisé dans ma petite maison; mes meubles sont rangés, mes livres sur mes nouvelles tablettes: déja nous avons couché deux nuits dans nos lits, & le ménage a pris sa allure: ma sœur est enchantée de sa nouvelle habitation. Déja deux jeunes parentes sont venuës chez moy avec deux ou trois de leurs compagnes de même age, 15. à 16. ans; nous nous sommes convenus de nos faits & nous avons pris jour pour commencer: elles ont les livres que je leur ay indiqués, & de part & d'autre nous nous promettons la plus grande ardeur. Bientôt viendront de jeunes garçons, & si les parens sont raisonnables, j'en auray plus que je ne voudray: voila de quoy faire déserter les Colleges à tous, si non à quelques pauvres malotrus qui=

étudient, aux charges de la charité plus obligeantes qu'éclairées peut être, dans l'espérance d'être Prêtres: comme si, meubler sa tête de connaissances utiles, but unique de mon école, pouvait mettre un obstacle à leur pieux dessein!

Permettez moy une petite excursion sur cela. — Comment se fait il que dans le Collége on ne pense qu'au latin, à un latin assez barbare, & à une philosophie aussi barbare encore peut être: & au Séminaire qu'à la théologie de l'école? Y a-t-on des séances expresses pour l'Ecriture sainte, étude si nécessaire aux ministres des Autels; pour la lecture des S.S. Pères, étude secondaire & pour le moins aussi nécessaire, puisque c'est là qu'on trouve la solution du sens & l'explication de l'Ecriture; pour l'Histoire ecclésiastique, étude si importante, puisqu'ayant bientôt à conduire des hommes, à converser avec eux, ou y apprend à les connaître, à compter peu sur eux, à se méfier des plus belles apparences, si souvent trompeuses; à se renfermer en soy même avec une sage vigilance, ne s'exposant que dans les cas de nécessité, & à peu présumer de ses propres forces? — Faut il leur répéter avec un Ancien*: „qu'ignorer ce qui „s'est fait avant que nous fussions au monde, c'est „toujours rester dans l'enfance: car quelle preuve „de sens peut on avoir pour se conduire, si l'on

* Cic. Orat. N°. 120.

« ne peut lier par la mémoire, à l'observation des
« événemens actuels, la connaissance de ceux des
« âges antérieurs ? » Je vois tous nos jeunes gens
quitter l'aile de leurs Maîtres, fort ignorans sur
ces trois articles essentiels, & ne sachans qu'un
peu de théologie de leurs cahiers ou des Auteurs
classiques adoptés par leurs Régens. Ils sont por-
tés dans des places qui exigent, si non des con-
naissances bien digérées, au moins un grand dé-
sir de les acquérir : & on les a fait étudier de
sorte qu'ils n'ont en général nul goût pour au-
cune connaissance. Savent-ils même le français,
eux qui ont passé tant d'années à apprendre le la-
tin, & qui, s'ils ont de la mémoire, iront d'églises
en églises réciter quelques sermons ? Ils iront aussi
voir des malades : c'est l'emploi de la plupart : &
ils ne savent pas un mot de l'œconomie animale
de médecine, de botanique ; pas même reconnaî-
tre la fièvre & l'état d'un malade, à la pulsati-
on de son artère, à l'inspection de sa langue ou
de son visage. — Ce n'est pas là leur fait, dira-t-
on : c'est exiger d'eux des connaissances immen-
ses, nullement de leur sphère : ce n'est pas ce
qu'on attend d'eux : il y a des chirurgiens, des
médecins : — à la ville sans doute, mais à la cam-
pagne, aucun ou pis encore. — Mais enfin lais-
sons le monde aller son allure : ce n'est pas à
nous à la réformer ; peut être pas même à y voir.
Concentrons nous dans notre petit royaume, chimé-

=tique. C'est mon intention & surtout de ne plus trouver à redire à ce que font ceux qui ne dépendent pas de moy. ....

Tandis que ma vie extravaguait dans ce lointain, n'avez vous pas vû Madame..., une ancienne amie ou qui veut m'en faire honneur, venir me prier d'instruire aussi sa fille? — Une autre la suit, une autre encore & plusieurs à la file. — Me voilà donc grandement en vogue! — Je m'en excuse honnêtement. Je vous remercie, Mesdames: votre confiance m'honore beaucoup; mais en vérité je ne puis pas. — Aurez vous le cœur de refuser de bonnes amies qui vous attendent depuis si longtems? — Bien obligé: un vieillard comme moy n'a pas assez de force pour soutenir une besogne suivie & aussi pénible que celle là. Je me consacre à l'amitié, au soin de quelques parentes. Vous pouvez trouver mieux dans la ville, & j'en connais plusieurs qui, s'ils veulent s'en charger, en sont beaucoup plus capables que moy. — Elles insistent: quel flux de paroles séduisantes! Comme je suis bon & facile, je me laisse aller: je fais mes conditions: on les accepte: fussent-elles plus dures, on n'y regarderait pas: & comme c'est une espèce de mode, c'est une fureur. Tout ce qui est violent n'est pas durable; aussi j'espère avant deux mois en être débarrassé. — —

Ne voyez vous pas aussi d'un autre côté ac-

=couvir des Pères, des Mères, & me faire la même supplique pour leurs garçons. Ils sont dociles & raisonnables, me disent-ils: ils ont les plus belles dispositions: rendez nous & à eux ce service! — Attendez, s'il vous plait, Messieurs & Mesdames; je ne puis me charger d'un si grand nombre de jeunes têtes; ils feraient tourner la mienne: car pour quelques dociles & posés que vous me les donnie=ez; tous réunis chez moy, ils feront un tintama=re insupportable, & j'ay besoin de repos. D'ailleurs ne mettez pas, je vous en avertis, un si haut prix à mes lumières: je sais le peu qu'elles valent: on s'en est bien passé jusqu'ici & l'on ne s'en est pas trouvé mal. — Ils insistent... ils me pressent ar=demment: comment faire? il faut bien y consen=tir; mais j'ajoute: pardonnez, s'il vous plait, mon observation: si je suis mécontent: si j'ap=perçois défaut de docilité, d'aptitude ou de bonne volonté, je vous les renverrai, car enfin je suis libre: & les garder, serait fort souvent vous rendre, ainsi qu'à eux, à vos enfans un très mauvais office. Peut-être n'ont ils déja perdu que trop de tems: il ne vous en reste plus à perdre pour penser à leur établissement, & pour leur donner un état honorable & lucratif: avec moy on ne gagne que pour l'esprit: & la culture de cette partie nuit par fois au profit de la partie matérielle & utile. — Quoy que je fasse, quoy que je dise, il n'y a pas pour eux à en démordre, & à moy à m'en défendre: & me voila obsédé de -

jeunes gens des deux sexes, pour l'un de 15. jusqu'à 16. ans, & pour l'autre depuis 15. jusqu'à 18. — Faisons ici une petite pause: car tant de véhémence & de pourparlers m'ont donné la courte haleine.

Imaginerez vous, Monsieur, que je crois bonnement que telle sera l'histoire des premiers jours de ma transplantation, & que je me figure assiégé de parens raisonnables, ardens à me presser de prendre leurs enfans? Lorsque j'étais jeune je pouvais enfanter cette opinion ridicule; mais aujourd'hui, avec ma vieille expérience! — Lorsqu'il y a dans la ville quelque curiosité, un farceur, des marionettes, la comédie; les enfans pressent leurs parens de les y mener: & les parens ont la bonhomie de les y conduire, & fort bien sans doute; bien entendu qu'ils y restent avec leurs enfans pour les garder de tout accident: au fond enfans & parens aiment les marionettes; & pourvû qu'il en coûte peu, il y a affluence, d'abord des plus huppés, & puis de la plus vile populace: tout veut en avoir sa part. Mais un honnête homme, dans son antique & simple bonhomie propose-t-il un établissement utile? on ne sait ce qu'il veut dire; on n'a pas besoin de tout cela; on en sait autant que lui: les enfans mêmes peuvent l'apprendre seuls & de reste, s'ils veulent en prendre la peine. — Ne voyez vous

pas le peuple d'Athènes bailler aux éloquentes remontrances de Démosthène, & réveiller toute son attention au conte de l'homme qui avait pris un âne de louage.

Non, non, Monsieur, je ne suis point infatué à ce point: plus de Xénophon suivant un inconnu qui lui promet de lui apprendre à être bon, & qui le suive dans le seul espoir de l'apprendre de lui. Je n'aurai ni d'Euclides, ni de Diogène: c'est trop d'honneur à moi & trop présumer de nos citadins, aussi ne suis-je ni Socrate ni Antisthène. Ignorez-vous ces deux historiettes antiques? — Euclide natif de Mégare était allé s'établir à Athènes pour entendre les leçons de Socrate: quelques brouilleries s'élevèrent entre les deux Républiques: défense, sous peine de mort, aux Mégariens de mettre le pied dans aucune ville de l'Attique: Euclide est obligé de fuir; mais tous les soirs il s'habillait en femme, entrait à la dérobée dans Athènes & y passait une partie de la nuit à converser avec son maître: le matin il sortait de la ville, se couvrant, de peur d'être reconnu, le visage avec une espèce de manteau qui traînait jusqu'à terre. — Voilà l'autre: Antisthènes était dur & bizare; Diogène, épris de sa philosophie, entrait chaque jour dans son école: Antisthènes voulait l'en chasser, le menaçant de le frapper du bâton qu'il portait toujours à la main, & plus d'une fois ne s'en tint pas à la menace. —

Frappez, puisqu'il vous plait ainsi, disait Diogène, je vous présente la tête; mais comptez que vous ne trouverez point de bâton assez dur pour me faire renoncer à votre école. —

Pour moy j'auray deux ou trois modestes jeunes filles, parce qu'elles sont mes parentes; un ou deux jeunes garçons, parce qu'ils sont les enfans de mes amis, & que ces amis ont de l'estime pour moy: & voila tout; c'est à quoy se réduira toute mon école du matin & du soir: peut être sera-ce encore trop pour moy: car je ne me livre qu'à mon corps défendant: Liberté, par dessus tout: je m'en lasseray peut être bientôt, pour me jetter dans l'étude pour moy, pour moy seul: goût favori depuis mon bas age, & qui sera rudement contrarié par ces distractions. Lorsque je seray plein d'un objet qui me flatera, le quitter pour rattacher les élémens à des marmots qui peut être ne les comprendront pas! Cependant je l'ay promis, & je vais, en tout cas, m'acquitter de la partie la plus conforme à mon inclination: la remplir par écrit, me coûtera infiniment moins: c'est toujours quelque chose pour vous & à ma décharge; un autre, plus patient & moins occupé, pourra, d'après celle cy, remplir l'autre. & croyez vous que ce ne soit pas presque mériter quittance? - Mais, adieu: je vous embrasse.

Lettre vj.

15. X^bre 1788.

Je vous remercie bien sincérement, Monsieur, des peines que vous avez déja prises, & des obligeantes inquiétudes que vous me témoignez sur mon état futur. Vous me dites que, tout bien considéré, vous ne voyez pas que j'aye jamais de quoy tenir, même à deux, ménage à la ville, sans me jetter dans la détresse de la nécessité, que je supporterais sans doute, ajoutez vous, avec une fermeté stoïque; & dans cette pensée vous me détournez d'exécuter mon projet. Malgré le plaisir que vous auriez de me voir auprès de vous, & le bien que je me propose pour nos Compatriotes, c'est bien fait à vous, & je reconnais à toutes ces craintes un véritable ami.

Je sens bien que vous n'osez me parler de dédommagements, de présens, de prix pour mes leçons, & vous avez raison. Je suis loin de la manière de penser de ce Philosophe qui se faisait si chérement payer ses paroles qu'il n'y avait que les riches, ou les gens aisés en s'endettant, qui pussent en approcher & y prétendre: Moy je reconnais à toute récompense que l'honneur de bien faire: je n'aime pas l'argent, & pourvu que j'en aye pour les nécessités de la vie, je me vois

pas au delà. Que me fait une grande maison, un riche ameublement, de beaux habits? Je pense sur cela tout comme Sénèque, avec la différence qu'il faisait le dédaigneux la bouche pleine & dans un affluence qui animait l'indignation & l'envie, & moy je n'inspireray ces sentimens à personne par les mêmes motifs. Je lis ce Sénèque avec plaisir lorsque je puis écarter l'idée de sa pusillanimité, pour ne rien dire de plus, & de ses richesses; car si cette idée vient rembrunir ma lecture, ses sentimens vifs & sensés ne me paraissent plus que de puérils quolibets, comme un discours grave dans la bouche de Polichinelle.

Quand je pense que l'Observatoire, composé du Directeur M. de Cassini & de trois élèves, ne coute au gouvernement que 6000 ^tt; que les fameux la Grange n'a guéres que cent loüis de rente, qu'un ancien Professeur de Réthorique aux Grassins aujourd'hui sous-bibliothécaire de l'Université n'a pas plus, après une aussi pénible carriére, je me console aisément dans ma médiocrité. Le seul bien que je desire, c'est une plus riche bibliothéque: c'est sur ce point que j'ay cû de la peine à me faire un calus: mais j'emprunte des livres quand je ne puis les acheter: c'est rendre un vray service aux Prêteurs qui semblent ne les avoir payés que pour ceux qui en font usage, bien plus que pour ceux qui ne les ouvrent pas,

& mieux même, qui n'y connaissent rien. Par exem:
=ple j'ay joui pleinement du Dictionnaire Encyclo:
=pédique à deux époques de mavie: une fois de
la première édition in Folio: quinze ans après de
l'édition in 4°. de Pellet: deux amis qui croyaient
l'avoir acheté pour eux, & qui ne faisaient que
parer les ais de leur cabinet désert, l'avaient très:
=elleument payé pour moy. Il en sera de même de
plusieurs autres livres nécessaires à mon plan:
lorsque je seray à la ville, je trouveray quelque
moyen de les faire acheter à mon service, par des
gens riches qui n'y mettront pas le nez; mais qui
pourront dire les avoir à eux en propre, & avoir
fait gagner le Libraire.

Quant aux besoins de la vie animale, ne vous
en mettez pas en peine: je ne suis plus un enfant:
je sais compter, & plusieurs fois j'ay fait avec
ma sœur le calcul de nos mises indispensables.
Vous êtes peut être curieux d'en voir l'état: le voi:
=ci, pour que vous y mettiez la reforme en plus
ou en moins: quoyque nous croyions ne nous
être pas trompés, nous qui voyons assez clair, sur:
=tout ma Ménagère. —

Loyer de la Maison ..... 150#.
Bois gros & menu ..... 150#
Pain ..... 80#.
Vin ..... 72#. J'espère trans:
=porter de chez moy quatre à cinq pièces de vin
du crû, qui comme vous savez, n'est pas mauvais;

Lettre 9j.

ce qui me fait peut être porter cet article trop bas.

Chair de boucherie ..... 100#

Volailles & autres provisions ..... 36#

Chandelles, sel, huile, sucre ... 48#

Gages à une femme du dehors qui viendra chaque matin faire le ménage ... 36#

Nécessités imprevuës ..... 72#

Nous ne voyons rien autre chose à ajouter; - c'est par an, comme vous voyez: 744# or j'aurai ... Non, ne croyez pas que je sois assez lache pour rougir de ma pauvreté! Que de grands hommes ont été plus à l'étroit que moy! on est bien riche quand on dépense moins qu'on ne reçoit - j'ay bien plus ici; mais que de mises forcées dont je seray exempt! que de ressources aussi, direz vous & j'en conviens, me manqueront dans ma nouvelle position: laitage, beurre, oeufs, fromage, légumes, volailles, porc frais & salé, - j'ay tout ici sans presque débourser. - Ah! que ne sacrifie-t-on pas à la précieuse liberté! Quand pourrai je, la pressant sur mon sein, dire - dans le transport de la jouissance:

Libertas! quae sera tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat,
Respexit tamen & longo post tempore venit!

Elle me tiendra lieu d'une grosse somme que je pourrais inscrire en tête du calcul ci dessous. - Çà comptons ...:

Premièrement; comme nous sommes nourris

& élevés dans une grande épargne de bouche; ma sœur étant une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage. — Vous direz que j'extravague: non, non, c'est un calcul digne d'Harpagon... Plaisanterie cessante: l'absence de tout désir impertinent, de sottes fantaisies est un moins qui ne détruit point le plus, comme en algèbre, mais qui l'accroit. — C'est assez badiner; au fait & bien sérieusement donc. — J'auray à peu près 570ᵗᵗ de rente en bénéfices; ma sœur peut mettre annuellement 100ᵗᵗ à la masse: j'ay quelques petites épargnes, & à ma sortie, les frais de réparations prélevés, il me restera de la vente de tout meuble inutile une cinquantaine de louis, si je voi bien, & s'il n'arrive aucun accident. — Vous voyez que voila de quoy aller plusieurs années: nous ne serons pas éternels. Dans la suite, il pourra nous advenir quelque supplément: mes frères reviendront riches suivant toute apparence, & ailleurs en coûterait trop de nous voir dans la nécessité, faute de quelques louis; l'Américain même nous a promis de rester garçon & de venir faire ménage avec nous; alors ma sœur en sera pour ses soins, moy pour une vingtaine de louis de pension; nous en aurions donc beaucoup de reste: eh! vogue la galère. Il seroit inutile à nous de ne pas compter sur la providence, & sur un peu de savoir faire. Je pourrais mettre au

chapitre des ressources tous m'ont évité ; mais non, je n'y pense pas : se livrer à l'Impression entraîne un peu de fumée, bien des dangers, des contradictions & très peu ou point d'argent. C'est peut être encore trop pour mon repos de courir la carrière que je me suis ouverte fort indiscrètement. — Definitivement, faute de toutes autres ressources, nous mangerons la maison ; ce qui va cy après vous devenir intelligible.

L'observation que vous me faites sur un lit à offrir à un ami, a renouvellé toute la sensation désagréable que j'ay éprouvée, en vous donnant le plan de ma maison. Comme il m'a paru dur de ne pouvoir menager un lit, le couvert, un hospice pour un ami ! — pour un ami ! & je me flatte d'en avoir quelques uns. Mais quand ils sauront où j'en suis, la plûpart trouveront mieux que chez moy : un ou deux au plus compteront avoir un lit sous mon humble toit. Quand il y a longtems qu'on ne s'est vû, on ne peut se quitter sitôt : on aime à passer la soirée, une partie de la nuit ensemble ; on a tant de choses à se dire ! on ne tarit point. J'ay une fois, lorsque j'étais encore vicaire, offert, ne pouvant mieux, la moitié de mon lit à un ami fatigué : nous restâmes auprès du feu jusqu'à minuit : couchés l'un à côté de l'autre, nous babillâmes jusqu'à deux heures & plus :

il partit à cinq heures du matin ; & comme ces heures s'écoulèrent rapidement dans des confidences mutuelles, dans des récits intéressans pour tous deux ! —

Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en a coûté pour faire cette omission ! auriez vous soupçonné que je n'y avais pas pensé ? — Mais la loy impérieuse de la nécessité fait courber la tête au mortel le plus fier. Cependant j'espère que vous me faites la grace de croire encore que j'ay couché sur un lit de sangle qu'on peut placer partout : cette ressource n'est que pour l'ami : combien d'autres sous ce titre, viendraient prendre possession de la chambre que je n'aurais consacrée qu'à celui-là ! & d'autant plus effrontément qu'ils en seraient moins dignes : il y a beaucoup d'imbéciles Importans ; mais ex mediocritate fortunæ pericula pauciora sunt. — De plus nous avons quelques parens, un frère, sa femme & son enfant qui parfois viendront à la ville ; & quelqu'étroite que soit notre fortune, il n'y a pas moyen de les envoyer coucher ailleurs, ou pis encore à l'auberge. —

Mais trêves, s'il vous plaît, de toute inquiétude causée, à vous par l'amitié, à moy par l'étroitesse de mon avoir ; c'est assez vous tenir en suspens : un Dieu combat pour nous. Une succession, sur laquelle, à moins que d'être sorcier, d'un parent que je ne connais point, par d'autres parens que je connais aussi peu, va, suivant leur avis,

nous arriver bientôt : ma part & celle de ma sœur formeront un millier d'écus ; & comme mes deux frères absens, l'un en Amérique, l'autre dans l'Inde, ont abandonné la leur à ma sœur, c'est deux mille écus & plus que nous aurons devant nous ; car ma sœur & moy faisons bourse commune : & notre prémière idée à tous deux a été d'acheter une maison. Portez donc à présent vos vuës un peu plus haut : choisissez nous une habitation, où nous soyions un peu plus au large, que nous aurons le plaisir d'embellir, d'arranger à notre goût, & d'après le vide de nos besoins : — plus de cinquante écus à payer annuellement ; plus l'attente inquiète de l'échéance ; plus celle du renouvellement d'un bail, ou de l'obligation d'un déménagement désagréable & dispendieux ; plus la discrète & douloureuse omission d'une chambre pour un ami ; mais aussi soyons plus prudens sur l'achapt ; car c'est une fois pour toutes : & les réflexions de Pline reviennent plus fortes que jamais, d'autant plus que l'application devient exacte. J'iray au premier mot que vous me direz d'une découverte convenable, & avec vos conseils, nous terminerons cette importante partie de ma translation.

Vous pouvez donc, dès aujourd'hui, compter qu'en Novembre 1791, je seray auprès de vous, & que je pourray ouvrir Ecole. Dans le cours de cette année, je feray petit à petit trans=

=porter les meubles nécessaires ; mes livres, le vin, au moins un lit ; mon cheval, attelé à ma petite charette, me servira à peu de frais pour tous ces préliminaires. Il me tarde surtout de voir tous mes papiers & ceux que mon frère l'Indien m'a confiés, en lieu de sureté, hors de la portée du=scellé des gens de justice, qui regardent notre déconfiture, à nous autres pauvres hères, com=me une aubaine, & qui, pour le bien de tous, pour assurer les moyens de faire les reparati=ons, & parfois le payement de dettes legitimes & criardes, commencent par faire pour 50. écus de frais, & par mettre tout le monde dans le cas de perdre, & les parens dans la facheuse néces=sité, ou de tirer de leur bourse pour payer, ou de renoncer à une succession qu'ils comptaient bonne, qui l'était, & que ces officiers de justice ont, en tout bien & en tout honneur, détériorée, ou même anéantie. Telles sont les formes dére=glées de notre Jurisprudence qui, sous prétexte de bien, fait au vray beaucoup de mal. Je bride sur cet article lamentable : je ne veux mettre rien de noir dans cette lettre, & je vais aller m'endormir, en pensant à la joye qu'elle vous causera. Bon soir.

Lettre vij.

17. X^bre 1788.

Les détails faits dans mes précédentes, Monsieur, m'importent trop pour vous sembler minutieux: tout intéresse lorsqu'il s'agit d'un ami: & sans doute avant d'entrer en matière, il était utile de vous montrer mes vues générales & les moyens que j'avais pour ne pas m'en tenir simplement au projet. Il fait si froid que je n'expédie pas lestement la besogne que je me suis proposée pour votre satisfaction. Le 29 & le 30. Novembre le froid était bien doux, s'il vous en souvient: mon thermomètre, c'est un de ceux que vendent en Coureurs d'Italiens: il est placé au nord entre une fenêtre & le contrevent qui ne ferme pas bien juste; mon thermomètre s'est abbaissé à 14. pouces 2. lignes environ de l'endroit où il était dans la chaleur de l'été dernier. ou, si vous l'aimez mieux, à 11. pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes de la jonction du tube à la petite bouteille qui contient la liqueur. Comme il n'est pas gradué & que je n'ai pas eu la précaution de le faire moy même, voila le seul moyen de me faire entendre & de me reconnaitre dans la suite. Il a un peu remonté depuis; ensuite il a baissé insensiblement jusqu'au 5. & au 6. de Décembre qu'il est tombé une neige épouvantable par un vent d'est

impétueux : on a trouvé une pauvre femme ensevelie, morte dans la neige, entre une ferme de ma paroisse & un village de la paroisse voisine. Le froid a augmenté peu à peu, desorte que le 15. le thermomètre était descendu à 10. pouces 9. lignes vers la bouteille : il soufflait un grand vent plein-est, qui sans doute augmentait considérablement la rigueur du froid. Hier la neige a recommencée avec la même impétuosité que les 5. & le 6. précédens, dès minuit : elle a continué tout le jour & une partie de la nuit avec une égale violence. Le thermomètre était remonté à 11. pouces 3 ½ lignes ; sur le soir le vent est devenu plus doux. Tout est plein de neige, comme le 6. : mon grenier en est couvert comme dans la rue, & malheureusement une partie de ma petite récolte, déjà battue, en est enveloppée : vous savez bien que nous avons fait une fort mauvaise moisson ; aussi la désolation est dans le pays, & en outre depuis 3. semaines, le son de la cloche mortuaire ne cesse de nous attrister. Aujourd'hui le vent souffle encore bien fort, & le thermomètre abaissé à une ligne moins que le 5. Toutes ces observations ne sont point à négliger, & memi-nisse juvabit.

Mais je vous prie, dites moy, si tous ces préliminaires sont plus longs que ceux pour la tenue d'un Concile, pour un Congrès, pour une entrevue de Ministres, pour une Assemblée nationale &

peut être pour celle qui se prépare, & que toute la France attend impatiemment. — Enfin me voila assis, placé & mes jeunes Eoliers autour de moy: mon heure depuis 10. jusqu'à midi en tout tems; le soir depuis 2½ heures jusqu'à 4½ en hyver; dans l'été depuis 4. jusqu'à 6. Les demoiselles, ainsi qu'il est juste, choisiront le matin ou le soir, comme il leur conviendra mieux: les garçons auront celuy qu'elles n'auront pas adopté. Je mets à la main des unes les Figures de la Bible de Royaumont, le Maitre Italien de Veneroni, ou celuy plus nouveau d'un Abbé Italien dont le nom ne me revient pas, & les Elémens de Géographie de quelque ce soit, du P. Buffier, par exemple: il nous suffira pour lors & même pour toujours, avec les additions que j'y feray).

Elles ont toutes d'une voix unanime rejetté les Figures de la Bible, livre excellent que nous devons à M. de Sacy ou plutôt à M. Fontaine son secretaire, homme illustre de Port-Royal: ce livre est excellent sans doute, mais elles le savent par coeur: je leur ay donc proposé l'ancien Testament de Mézangui en dix volumes: nous en lirons tous les jours un chapitre avec les réflexions; & nous sommes tous d'accord qu'après la lecture, elles en feront chez elles un extrait de mémoire qu'elles me rapporteront le lendemain. C'est de quoy exercer leur jugement, & les accoutumer à se rendre compte par écrit à elles mêmes de leurs idées, &

me mettre à portée de voir ce que je puis entendre. —

" Ecoutez moy bien, mes petites amies: ne mettez
" point tant d'amour propre à ce que j'exige de vous: ce que vous me donnerez sera d'abord mal
" fait, très mal; je m'y attens; vous ne pouvez faire autrement; mais peu à peu votre extrait se
" renforcera; vos réflexions seront plus justes, plus
" solides; votre mémoire plus fidelle, votre style
" plus nourri, plus élégant, plus exact. Vous ne faites que commencer il n'est pas étonnant que
" vous ne fassiez pas bien. Prenez chacune pour
" cela une main de papier, où vous écrirez de suite,
" quand vous serez à la moitié de la main, vous
" verrez la différence de ce que vous ferez alors avec
" la première page. Quand vous apprîtes à lire, vous
" tenier vous de prime vûë les noms des lettres? lisiez vous couramment quand vous les avez eû bien
" connuës? ce n'est que par l'usage que tout cela
" vous est devenu familier, & que vous lisez aussi
" bien que moy. Quand on vous mit pour la premiére fois une plume entre les mains & un exemple devant les yeux, traçates vous aussitôt des
" lettres aussi bien que la maîtresse? Combien de
" tems avez vous passé à faire de mauvais a, des b mal contournés? aujourdhuy le caractére de votre écriture est passable: vous vous
" perfectionnerez. Il en est ainsi de l'extrait: je le
" ferais mieux que vous: j'y mettrais des réflexions, des choses qui ne sont pas dans l'original: bientôt vous le ferez presqu'aussi bien

„que moy. Ne vous dégoûtez pas dès le commence-
„=ment; ne vous découragez pas: ne soyez pas
„si mécontentes de ce que vous aurez fait: n'y
„revenez pas sans cesse, y passant tout votre tems,
„comme si vous n'aviez autre chose à faire. Les
„commencemens sont difficiles: & encore une fois,
„d'abord vous ferez mal; mais amour propre, sot-
„te vanité de côté; faites toujours, car si vous
„ne faites pas, jamais vous ne serez en état de
„faire, pas plus à 40. ans qu'à 15. & 16. que vous
„avez. —"

Je crois entendre déjà des glosseurs qui trou-
=vent à redire de ce que je débute par l'écriture
sainte: pourquoy pas, disent-ils, par le catéchis-
=me? — parceque mes jeunes Disciples le savent,
sans quoy pourquoy ne commencerais je pas par
là? Quel livre voulez vous que je leur mette entre
les mains: & pour lequel des deux sexes est il plus
nécessaire de fixer les idées sur la religion? Ne
seront elles pas vos femmes? voulez vous en
faire des philosophes, des athées? Ne seront-elles
pas les mères de vos enfans? — Oüi, qu'on laisse
les garçons, s'il vous plait, libres sur cela: ils
verront eux mêmes dans la suite: & leur esprit,
capable de forts discussions, est susceptible d'-
=appréeier, de peser nos preuves & d'avoir
la religion par conviction; mais les femmes en
général n'en seront jamais à ce point: elles
doivent donc la recevoir par persuasion, par
les soins qu'on prend de leur éducation.

Avec les garçons je suivrai une autre route,

& bien différentes de celles qu'imaginent déjà nos
glosseurs d'après cette idée insidieuse pour eux
& dangereuse pour moy, que je ne suis pas un
dévot, & d'après les documens qu'ils pensent que
j'ay pris dans les livres dont ils se figurent que
je suis environné. Non, je ne veux suivre ni Vol-
taire, ni Rousseau, ni Diderot: je ne toucheray
jamais avec eux à ce grand objet, si nous pour-
leur en donner du respect, comme faisait le savant
Abbé de la Caille. Je renferme mes doutes, mes
incertitudes, mes difficultés au fond de mon ame.
& ils auront assez des leurs quand ils pourront
penser: la religion paternelle ne nuira jamais
à nos exercices: je voirai dans les Volumes des Mé-
moires de l'Académie des sciences, l'éloge des
grands hommes qui l'ont illustrée, & toujours,
presque toujours l'éloge de leur religion, de leur
piété: ce n'est que depuis 1781. qu'on a omis cet
article ou qu'on l'a traité dans le goût moderne.

Pour moy j'imiteray sur cela MM. de Fonte-
nelle & d'Alembert,* "qui croyaient que l'homme
"sage n'est pas obligé de sacrifier son repos à l'es-
"pérance incertaine d'être utile; qu'il doit la vé-
"rité aux hommes, mais avec les ménagemens
"nécessaires pour ne point avertir ceux qu'elle
"blesse de se soulever & de se réunir contre elle;
"que souvent, au lieu d'attaquer de front des préju-
"gés dangereux, il vaut mieux élever à côté

* Mem. de l'Acad. 1783. p. 92.

„d'eux la vérité, dont la fausseté de ces opinions
„est une conséquence facile à déduire; qu'au lieu
„de porter à l'erreur des coups directs, il suffit d'ac-
„coutumer peu à peu les hommes à raisonner
„justes, afin qu'après en avoir pris l'heureuse habi-
„tude, ils puissent avoir eux mêmes le plaisir & la
„gloire de rompre les chaines dont leur raison
„était opprimée, & de briser les Idoles devant les-
„quelles ils étaient las de fléchir.„ — Et encore
est-il bien sûr que la vérité dont il s'agit ici soit à
notre portée? oüi, nous avons peut être de quoy
reconnaître & repousser le mensonge; mais l'augus-
te Vérité...! — Voila pour les garçons, & nous
n'en sommes pas là avec eux.

Mais pour les femmes, il faut de bonne heure
arrêter leur attention respectueuse sur l'antique
& vénérable Doctrine qu'ont professé leurs pères;
c'est le même Dieu qu'il faut qu'elles adorent, & non
pas un Dieu de leur fabrique, de leur fantaisie;
car bientôt elles n'en adoreraient aucun: & malheur
à elles & à ceux auxquels leur sort serait lié. Com-
me la religion leur est nécessaire! toujours con-
trariées, toujours dépendantes de la volonté d'un
autre, où trouveraient elles des consolations
dans leurs peines multipliées à l'infini? avec leur
ame, que nous faisons si faible, comment peu-
vent elles les supporter? ah! c'est qu'elles sont
bien plus fortes que nous, ou qu'elles prennent
un courage inappréciable dans cette religion,
dont nous avons l'indiscrète sotise de les éloig-
ner.

=ner. Dans la prospérité, dans l'affluence de toutes
choses, qui réglera leurs desirs, leur conduite? sont=
=elles susceptibles d'une vie uniformément hon=
=nête & vertueuse, d'après les uniques principes qu'
elles se feront dans leur cœur? tant de philosophie
& de fermeté ne sont pas l'appanage d'une tête si
belle & si bien ornée. J'ay vû tout cela de près, &
c'est sur des réflexions bien méditées que je ne sais
rien de comparable, pour leur bonheur, pour leur
honnêteté, aux moyens qu'elles puisent dans la
religion.

Non je ne veux point en faire des Dévotes tou=
=jours en oraison, & donnant ordinairement d'au=
=tant plus à leurs humeurs, que leurs prières ont
été plus ferventes. Je veux en faire des femmes sa=
=ges, honnêtes, tenant à la vertu par le lien le
plus puissant, & qui s'embellit de fleurs de bonne
odeur, même dans les circonstances les plus fâcheu=
=ses. Une dévote, dans l'acception ordinaire, est aus=
=si insupportable pour moy que cette Béguene,
mère de famille qui, parée auprès de son feu d'un
chapeau de paille à l'anglaise, &, dans sa voiture
renforcée, jouant la femme de qualité, me disait,
devant sa fille & une amie complaisante qu'elle
endoctrinait, qu'elle ne trouverait rien de plus
fâcheux que d'aller tous les jours à la Messe, com=
=me ses sœurs y était obligées: que chaque fois,
elle y contractait des vapeurs nauséabondes;
& que c'était bien assez pour elle d'y aller les
dimanches & les fêtes & à la plus courte. — Cette

Cette lettre me fit soulever le cœur & lever le siége. Non, je ne puis croire à cette belle phrase de Diderot: si je ne suis pas chrétien, j'en suis plus obligé d'être vertueux: — & en vérité, si je croi à la vertu d'un homme sans religion, parce qu'à tout prendre, il peut se faire des principes moraux qui lui tiennent lieu de cette base inconcussible, je ne puis en dire autant de femmes.

Me voilà lancé dans la carrière, je poursuivrai mon objet sans prendre le change. Mais c'est assez pour cette lettre: le froid est si vif qu'il me chasse de mon cabinet, où je croyais vous tenir auprès de moy. Adieu.

Lettre viij.

20. X^bre 1788.

Lorsque je mets, Monsieur, une grammaire Italienne à la main de mes jeunes Ecolières, c'est moins pour qu'elles apprennent cette langue, pour parler italien, chose assez inutile, que pour qu'elles apprennent par faitement la leur: & jamais personne n'en parlera aucune correctement qu'elle ne l'ait appris par principes. Qu'on dise à leurs mères qu'elles ne parlent pas bien le français; qu'elles ne peuvent se rendre compte de l'exactitude d'aucune phrase, elles vous riront au nez. N'est-ce pas à Blois qu'on envoye les Etrangers pour apprendre à parler le français le plus pur?

-pas tout à fait; on n'y a point d'accent vicieux, & voilà tout: hors ce seul point, les autres provin-ces le parlent aussi exactement: partout on a des termes locaux, des locutions propres, des tour-nures fautives, exclues de la grammaire générale, & que chacun, qui n'en juge que par sa routine, re-garde dans les autres, comme vicieuses: il en est ainsi des coutumes, des modes. Anacharsis vient de Scythie à Athènes s'instruire des maximes de Solon: un jeune Grec le traite de barbare: de - "quoy t'enorgueillis tu, répond froidement le Scy-"-the? ce que je te paraîs dans ton pays, tu le pa-"-raîtrais sans doute dans le mien."

J'ay vû un anglais qui s'était arrêté dans vo-tre ville, la regardant comme la source du bon français, & il me montrait une lettre d'un hom-me de son pays fort instruit & qui avait voyagé, où celuy-ci l'engageait d'aller à Genève, ou dans les petites villes circonvoisines pour apprendre le français le plus pur: & c'est à Blois que la lettre était adressée. Cette opinion n'est donc pas reçuë universellement.

La Cour a longtems résidé à Blois: le boudoir XII. y naquit & y faisait quelquefois sa demeure: François I. y résidait assez souvent. La cour est-elle donc le pays où l'on parle mieux en effet la langue? C'est encore là une question qui ne paraît pas trop décidée, que je sache, au moins prise dans cette res--triction précise. On y parle mieux, parce que c'est-là qu'affluent les hommes instruits de la Capitale, & ceux qui s'instruisent dans leur Société, qui lisent

leurs livres, qui jouissent de leurs entretiens; mais retranchez tous ces êtres qui ne forment point proprement la Cour, est-ce le Prince, sa famille, quelques Courtisans, les Ministres & leurs Commis, tous très éclairés, j'en conviens, occupés d'intérêts bien plus importans, qui fixeront les limites de l'urbanité & de la pureté du langage? on a dit que la langue du peuple le plus instruit est la plus riche & la plus sensée; est-ce à la Cour qu'est la partie de la nation la plus instruite? le pays de l'intrigue suppose bien d'autres occupations — si c'est la résidence de la Cour qui produit ces heureux fruits, pourquoi Romorantin, Amboise, Tours n'auront-ils pas les mêmes avantages que Blois? C'est une étrange base à une prétension plus étrange encore, dont on ne peut montrer aucun titre, sinon un accent qui n'est pas vicieux. Le menu peuple n'y en a-t-il aucun qui le soit? — a-t-on bien fixé la valeur du mot accent? j'en parlerai ailleurs — le peuple de Versailles, où la Cour réside depuis si long tems, ne prononce-t-il pas aussi mal que dans nos Provinces, & ses phrases y sont-elles plus exactes? Vous n'avez point d'accent, mais vous ne parlez pas plus correctement. —

Si les Mères sont entraînées par l'avis d'un homme en qui elles ayent confiance, & consentent à étudier une grammaire française, ce qui est fort rare; bientôt les difficultés multipliées les dégoûtent: si elles persévèrent & les surmontent, la plûpart se jettent dans un purisme, dans un

rigorisme ridicule, avec d'autant plus d'affectation qu'ils leur auront plus coûtés ; & les voila dans la classe des Précieuses de Molière : car il faut pleurer de bon esprit qu'on ne peuse pour ne pas abuser des meilleures choses, & plus de connaissance qu'elles n'en ont ordinairement pour profiter de leur etude, pour en faire des applications justes, pour ne pas s'écarter des regles, même en se parant de la régle. Combien entre elles sont en état de bien entendre la valeur de toutes les difficultés qu'y a mises, ou fait naitre le Pédantisme ? — Nous connaissons l'un & l'autre quelques unes de ces Puristes-ridicules, Celles parleuses qui sont attentives à la forme, sont peu capables d'apprécier le fond, qui même n'y pensent guéres : la forme absorbe toute leur attention. Il en est ainsi de presque toute étude tardive, faite dans un age où soy même on doit donner des leçons aux autres.

Je connais un homme emplacé, d'un age fait, à peu près du mien, qui s'est engoué d'une belle passion pour l'anglais & l'italien. Il est venu chez moy, comme pour s'instruire disait-il, mais en effet pour faire assaut : je luy ay montré beaucoup de froideur sur tout cela : il y a 30. ans que je sais l'italien, & 24. au moins l'anglais ; l'un & l'autre je puis dire, aussi bien que les originaux instruits, hors les parler dont je n'ay pas l'usage. Cependant je luy ay expliqué si lestement quelques passages qui luy paraissaient obscurs, qu'il en a été surpris : c'était dans les contes de

Lettre viij.

Bocace: je ne sais plus quel était le livre anglais qui accompagnait celuy là: il le portait toujours en poche comme des Vade mecum. Il a vû dans ma bibliothéque des livres espagnols, & m'a demandé si je le savais; sur ma réponse, il m'a promis de se mettre aussi à l'espagnol. Il a vû de l'allemand, & m'a encore demandé si je le savais: un peu, lors que je suis venu ici, ai je répondu; depuis 13. ans j'en ay entiérement abandonné, & je n'y entens plus rien! - il veut aussi apprendre l'allemand. Il m'a quitté, indécis sur le jugement qu'il devait porter de moy; mais j'ay appris qu'il jugeait assez mal de mon savoir en fait de langues, c'est un enfant tout glorieux d'avoir bien appris sa leçon, & qui va la réciter à tout venant. Et hos devita, dirais avec S. Paul* à son fidele Timothée: c'est la plus mauvaise compagnie que je connaisse: toujours la tête remplie de mots & les plaçant à tort & à travers dans des phrases ou dans des plaisantaisies inepties! & hos devita: ex his enim sunt qui penetrant domos, & captivas ducunt mulierculas, ornatas peccatis: en effet j'en ay vû plusieurs à sa suite dans une autre occasion, où je luy ay donné une forte leçon d'une autre espèce: semper discentes & numquam ad scientiam veritatis pervenientes. C'est bien à notre age qu'il faut être Abécédaires, comme dit Montaigne! les choses valent bien la peine que nous quittions tout pour elles.

Ce que je voudrais apprendre à mes disci-

* II. 3. 5.

=ples, c'est de ne pas faire vanité de ce qu'elles savent;
de le garder pour elles mêmes, pour s'amuser agréa=
=blement, pour se mieux conduire: comme un trés=
=or précieux qu'on doit renfermer soigneusement en
soy de peur d'éveiller le desir de nous le ravir, ou
la basse envie, jalouse de n'être pas aussi riche, & qui,
dans son désespoir, cherche à répandre son poison
sur les objets qui l'irritent, ou le ridicule, aussi re=
=doutable peut être, sur des qualités qu'elle est
loin de posséder. Combien de bons projets cette bas=
=se envie n'a-t-elle par fait avorter! — Je leur ap=
=prendray surtout que ce qu'elles savent bien d'au=
=tres le savent plus profondément qu'elles, & n'en
font par paradés; de sorte qu'ils se mequeraient
de leur prétendu savoir, si elles osaient l'étaler
devant eux: je leur diray qu'une femme est faite
pour agir & non pour apprendre, & que, hors les
choses nécessaires à leur conduite, si ce n'est point
un mal de le savoir, c'est une honte de le savoir
trop bien: comme cette femme, dont parle Salluste,
qui savait trop bien danser & chanter pour une
femme honnête. — Je leur répeteray souvent cette
excellente comparaison de Plutarque: " il est ad=
=venu aux gens véritablement savans ce qui ad=
=vient aux épics de bled, ils vont s'élevant & haus=
=sant la tête droite & fiére tant qu'ils sont vuides,
" mais quand ils sont pleins & grossis de grain
" en leur maturité, ils commencent à s'humilier
" & baisser les cornes... — Je suis fachè de n'avoir
pû retrouver dans l'original cette belle sentence,

pour vous la donner dans le vieux français si énergi-
-que d'Amiot : je l'ay prise de Montaigne Ch. XII. qui
la copiée. — En tout cas vous voyez qu'si j'orne
l'esprit, je n'oublie pas le cœur.

En ouvrant une grammaire, mes disciples seront
étonnées, non pas sottement comme M. Jourdain,
d'avoir fait de la prose sans savoir ce qu'elles fai-
-soient. Elle apprendront à connaître les diverses
parties de l'oraison, & j'aurai peut être bien de
la peine à les leur faire comprendre, d'après tout
l'embarras que nous y avons mis. — Un nom; qu'
est-ce? un verbe, autre difficulté; mais avec des
idées nettes & de la patience de ma part, nous
en viendrons à bout, pourpeu qu'elles ayent d'in-
-telligence; & nous n'aurons point recours aux
grammaires générales & raisonnées, depuis celle
qu'fut faite, d'après les vues du grand Arnaud, par
Lancelot, jusqu'à celle de M. de Wailly, si bien
me souvient. Professeur à l'école Militaire, ni aux
excellens livres de M. Du Marsais, & aux nombreux
articles sur cette science répandus dans le Diction-
-naire Encyclopédique, que j'ay aussi bien lus &
entendus que nos glosseurs. Nous éviterons toutes
les minutieuses pointillerie, bonnes pour les
Maîtres de l'art, mais qui ne nous mèneraient à
rien de solide.

Bientôt nous saurons décliner, conjuguer & sa-
-que signifient ces mots; mais nous aurons soin
de faire l'application de toutes les règles à la lan-
-gue française qui, quoyque nous en laissions
de côté la grammaire, sera notre but primi-

=pal. Nous ne serons plus surpris des difficultés; car nous apprendrons une chose que nous ne savions pas; ce qui est bien différent de l'état des Mères qui voudraient apprendre correctement le français qu'elles croyent déja savoir tout aussi bien que leurs Maitres.

Lorsque nous saurons décliner & passablement conjuguer, nous passerons à l'explication. Les lettres du Cardinal Bentivoglio nous serviront d'abord, & nous chercherons alors à nous perfectionner dans la prononciation de cette langue si douce & si sonore. Peut être prendrons nous ensuite une traduction italienne du Télémaque. — En voila plus que nous n'en ferons la première année: la seconde, nous lirons les beaux vers de Métastase & surtout ses pièces chrétiennes: le Joseph reconnu, la mort d'Abel nous amuseront longtems; nos petites filles sauront par coeur les plus belles scènes: leur mémoire s'enrichira & leur coeur y gagnera.

Vous pensez bien, Monsieur, que je laisse là le Pastor fido, l'Aminte, l'Adone, toutes les ouvrages galantes de Marini & des autres. Il serait beau me voir, avec mes cheveux blancs, expliquer à de jeunes filles, toujours trop séduisantes pour nous à quelque age que nous soyons parvenus, les expressions brulantes, les descripsions érotiques & pleines de feu, quoique modeste peut être. Quintilien se défendait d'expliquer certains endroits d'Horace à ses disciples: J. J. Rousseau n'aurait pas voulu, pour tout au monde, montrer à danser à de jeunes personnes, leur apprendre à se tenir

=nir

=nir droites, à s'élancer de leur corps, à développer toutes leurs grâces; cette idée présentait impétueusement à son imagination bouillante des images terribles! & moy je craindrais de les porter dans la mienne, & à elle de donner trop à penser par le son altéré de ma voix, par l'air troublé, inquiet de mon visage: jeunes filles sont bien intelligentes, même avec toute l'ingenuité de l'innocence. Il faut faire entrer en elles la vertu par tous les sens; & les passions ne sont que des émissaires trop dangereux. En vain leur dirait-on avec Piron:

L'amour n'entre en nos cœurs que pour les déchirer;

la dissertation s'évanouirait pour elle en sons frivoles qui ne frapperaient que leurs oreilles: elles en croiraient plutôt Voltaire qui dit, sans qu'il soit besoin d'aucun commentaire:

Un moment de plaisir vaut mille ans dans l'histoire.

— Eloignons tout ce qui peut flétrir leur candeur si visible, si touchante; & méfions nous de l'influence prétendue des portraits hideux que nous leur ferions du vice; car les noires couleurs dont nous les chargeons, disparaissent sous les fleurs dont leur imagination les couvre, quand elles n'en ont qu'une idée incertaine qu'elles brûlent de fixer, d'éclaircir.

La troisième année, nous lirons les beaux endroits de la Jérusalem délivrée du Tasse, mais avec précaution. Combien peut être dangereux le charmant Episode d'Olinde & de Sophronie, — quelque mal placé qu'il ait paru aux Critiques.

Celuy de la tendre Erminie, avec tous ses malheurs n'est pas moins. Il est à souhaiter qu'elle ne trouvent qu'un innocent amusement dans la description si fraiche, si fine de la coquetterie & des ruses d'Armide, & que sa conduite ne leur inspire que de la haine & du mépris. Le Tasse a sû jetter tant d'interêt sur ces scènes délicieuses; il a donné tant de charmes à ses personnages, quoyque vicieux, qu'on doit toujours craindre que l'exemple n'entraine & que la leçon ne reste inutile. Nous consulterons alors: nous en resterons peut être à Métastase. Il m'en coûte pourtant beaucoup, je le confesse, pour laisser de côté le charmant Poëme du Tasse, — ! N'y a-t-il rien de dangereux pour aller dans les Télémaque même, livre excellent sous tant de rapports? Mais je pense le danger peut être plus grand qu'il n'est: — pour une ame pure tout est pur: la pureté même de l'ange devient un piége pour une ame corrompuë. — On doit avoir tant de circonspection avec l'innocente jeunesse! Maxima debetur pueris reverentia.

Cependant je suis sûr qu'au bout de trois ans, elle sauront assez d'italien pour l'entendre, & pour le parler passablement; & assez des premiers d'une langue en general, pour savoir parfaitement le Francais: & c'est la raison pour laquelle nous sommes allés si lentement sur cet article: l'application continuelle des régles à notre langue; la comparaison de celles avec l'ita-

=lienne, — que d'obstacles à une marche rapide! c'est deux langues à la fois que nous avons appris; & vos enfans dans les Colléges passent sept ans à apprendre une langue qu'ils ne parleront presque jamais: & la savent-ils aussi bien que nous savons le français; aussi bien même que nous savons l'italien? — Mais c'est assez: le froid me chasse & je ne puis plus tenir ma plume que pour vous souhaiter une bonne nuit. — J'estremble d'avance pour la messe de minuit,* où je seray obligé de presider. — Adieu. Le thermomètre est remonté de 14 ½ lignes.

---

*Il a fait un tems doux: le dégel a commencé dés le matin. 24. Xbre

Lettre jx.

29. Xbre 1788.

J'estreani, vous a-t-on dit, Monsieur, veut donc faire de nos filles autant de Géographes, de Dellisles, de Danvilles. — & pourquoy pas autant d'Astronomes? l'un ne va guéres sans l'autre: & nous les verrons bientôt, comme les femmes savantes, assises au pied de grandes lunettes, à épouvanter les gens, braquées contre le ciel, abandonner leur toilette & les arts qui leur conviennent, pour suivre les Planétes dans les airs & long-tems l'histoire du beau tems. — Puissans raisonneurs! je le confesse: — mais il n'y a pas de mal tant que vos beaux-esprits s'escrimeront en plaisanteries. Je

ne le prendray pas avec eux sur un tond d'aigreur: responsio mollis frangit iram; & j'ay trop à cœur de détruire tout obstacle pour suivre la méthode qui exaspére au lieu d'adoucir.

Je leur répondray donc par votre organe, s'il vous plait, que je ne veux pas plus en faire des Géographes que des Maitresses d'italien: qu'il y a bien de la différence entre apprendre à être Géographes, ce qui pourrait être mon dessein pour les garçons, & apprendre la géographie dans un livre quelconque déja tout fait, savoir se reconnaitre sur une carte, s'orienter dans ses promenades, ou dans de petits voyages, comme elles en font presque toutes chaque année pour les vendanges, connaitre la valeur du terme de géographie, le nom des provinces & les effets de leur commerce, les principales villes & ce qu'elles ont de remarquable, c'est de quoy constituer non pas un Géographe, mais un être aimable qui sait un peu de géographie. Et croyez vous qu'il y ait rien de ridicule en tout cela, rien qui décele un projet d'en faire des savantes?

Pour apprendre le Catéchisme à vos filles vous n'en faites pas des Théologiens: pour leur apprendre quelque partie intéressante de notre histoire, de l'histoire Ancienne & Romaine, comme il se pratique dans presque toutes les familles aisées, ce n'est pas en faire des Historiens.

On a l'imprudence de leur laisser voir tout ce

sortes de livres; bientôt, suivant la société où elles tomberont, elles ne verront que des Romans, des Brochures dangereuses; ne vaut-il pas mieux leur donner du goût pour les connaissances utiles, fixer leur esprit sur des objets innocens & qui ne peuvent jamais leur nuire? elles dédaigneront toute lecture qui ne sera qu'amusante. — Vous les jettez dans le monde, la tête vuide ou pleine de coquetterie doit on s'étonner s'il en est tant qui se dérangent & font la désolation de leur famille? Que leur esprit soit orné, qu'il ait été cultivé par une main raisonnable, presque tous les dangers disparaissent; car les dangers ne viennent guères que de ces jeunes hommes légers qui ignorent tout, excepté l'art vil & infame de séduire: & comment se laisseraient elles séduire par un homme qui n'a pas même une légère teinture des connaissances dont elles sont imbuës? elles ont trop d'orgueil pour être dupes d'un Imbécile! On se fait toujours une Idole, un Dieu de l'objet adoré, & comment parvenir à se faire cette illusion quand il n'a rien de ce qu'on estime? — Comptez que le danger ne viendra pas des hommes instruits: ils pourront faire naître une passion; mais ce qu'on nomme ainsi: ce à quoy, dans l'idée que j'en ay, on donne ce titre, n'a rien de bas ni de vicieux. Il faut bien qu'elles aiment, puisqu'elles sont faites pour être femmes: les dons de l'éducation, dont nous aurons soin de les enrichir, sont une égide puissante, si non impénétrable. Je vous ferais un livre sur ce sujet, mais à quoy bon pour des gens qui ne m'entendraient

pas ; pour des gens qui jugent de toutes par celles qu'ils connaissent. & d'ailleurs ce n'est point là mon objet. Je seray peut être obligé d'y venir dans la suite pour répondre aux questions, aux difficultés interminables ; & vous verrez que j'ay bien remanié ce grand article. J'ay une telle idée de l'étude que je la regarde comme la Panacée des maux de l'ame ; restera la preuve à faire ; ce qui ne me paraît pas bien difficile. C'est assez pour le moment ; je reprens le fil de mon Croisée.

Je vous ay parlé du P. Buffier, parce que je le connais mieux : les Jésuites nous en ont fait autrefois apprendre les vers artificiels ; je m'en suis servi pour l'éducation de mon frère & pour celle d'un autre enfant que j'ay eu quelque tems, & en un mot parce qu'un Livre de géographie quelqu'il soit suffit pour mon dessein. Nous nous arrêterons longtems sur la valeur de tous les termes ; je leur peindray aux yeux tous les objets ; rien n'en fait mieux entrer l'idée dans l'esprit ; & comme je ne suis point pressé d'arriver, notre marche ne sera pas rapide ; ce que je desire, c'est de la rendre agréable. Je ne me borneray pas seulement à des noms, j'y mêleray de l'historique, & mes enfans en tiendront note pour eux mêmes. & peu après les retrouveront dans de grandes feuilles qui s'achètent peut-être imprimées, ou que je dresseray moy même, ou quelques amis qui savent bien écrire, & qui se feront un plaisir de concourir à mes vues. J'auray plus de secours que dans ma campagne, où je suis obligé de faire tout moy même ; j'auray surtout

plusieurs livres que je n'ay point ici : & lorsqu'il faut enseigner, gardons nous d'accorder trop de confiance à la mémoire qui peut être infidelle ou ingrate.* "Le secours des livres venant à manquer, "on cherche en vain à se rappeller des principes long-"tems négligés. Je parle de cet embarras, dit M. "Dingré, d'après ma propre expérience. Je n'ignore "aucun des principes de la trigonométrie sphérique, "mais lorsqu'il s'agit de les appliquer, j'ay tou-"jours regardé comme plus sûr & plus court d'"ouvrir un livre & d'y suivre les analogies telles "que mes yeux me les représentaient." — Je suis-loin de cet illustre Académicien qui n'a jamais rien oublié de ce qu'il avait appris, à ce que m'ont dit quelques uns de ses Confrères, qui assuraient le tenir de lui.

Nous aurons trois grandes cartes : une Mappe-monde, une carte de l'Europe & celle de France. La première question que me feront mes enfans, si elles ont un peu d'intelligence, sera sans doute celle-ci : pourquoy ces grandes barres ou lignes qui coupent la carte de bas en haut & de droite à gauche, si près d'abord & s'éloignant insensiblement : que veulent dire ces chiffres qui sont autour de la carte ? — Il me souvient qu'un bon Confrère, fort honnête homme, m'a fait une fois cette question ; il n'était pas allé jusque là, quoyque sa chambre fut tapissée de fort belles cartes. — Que veut dire cette grosse ligne qui cou-

* Mém. de l'Acad. des sci. 1756. p. 301.

=pe transversalement la Mappe-monde, & cette autre qui semble tourner autour de celle-ci qui est droite? Il faut leur répondre, & malgré moi leur parler d'Equateur & d'Ecliptique: je leur explique en peu de mots ce qu'on entend par là; quand nous serons plus avancés, il faudra bien leur donner quelqu'idée de la sphère, & pourquoi pas des Systême du Monde? — Je ne marche qu'en tremblant; je crains toujours qu'on n'imagine que j'ai veux faire des savants. Mais sans aller plus loin je suis nécessairement obligé de leur parler ici des dégrés de longitude & de latitude: ce que, plus de gens qu'on croit, ne comprennent pas du tout. Je ne remets point comme Buffier cette connaissance à une géographie mentale que je ne pense pas devoir jamais séparer de la géographie en général. Je leur mets devant les yeux & je leur explique ce passage de M. Pingré: voyage de M. de Courtanvaux; Mem. de l'Acad. des Sci: 1767. partie historique, p. 120.

"La position d'un lieu sur le globe terrestre est "fondée sur la détermination de sa latitude, c'est "à dire, de sa distance à l'équateur ou au pôle, & "de sa longitude, c'est à dire de sa distance à un "certain méridien. Déterminer la position d'un lieu "sur le globe est déterminer la position d'une let:"=tre dans une page d'impression: la latitude in:"=dique la ligne, c'est à dire la distance au haut "& au bas de la page; mais pour achever de dé:

"terminer la position de cette lettre, il faut encore
"connaitre le rang qu'elle tient dans la ligne, & à
"quelle distance elle est du commencement de la
"page qui est le prémier méridien : cette seconde
"partie est ce qu'on appelle longitude : la prémi-
"ére se détermine aisément : le pôle est un point
"très déterminé par la nature, & comme les mou-
"vemens des astres se fait autour de ce point, il
"ne change point leur distance au pôle ; mais du
"côté de l'est & de l'ouest tout est dans un mou-
"vement continuel, & les astres ne peuvent rien
"déterminer pour la position des lieux terrestres,
"en ce sens où ils ne peuvent fournir aucun point
"fixe & déterminé par leur mouvement diurne."
— Les lignes & les lettres d'une page sont une comparaison frappante qui ne laisse aucune obscurité, & qu'elle retiendront à jamais. Voila des idées bien fixées.

Pourquoy longitude & méridien ? Méridien signifie la moitié du tems que le soleil paraît sur l'horizon : = longitude, peut etre parceque on représentait d'abord la terre sous une forme ovale, comme un melon : par des observations & une théorie postérieures on a conclu qu'elle était renflée sous l'équateur de $6\frac{1}{4}$ lieües environ : — ainsi on l'a mesurée d'un pôle à l'autre, de bas en haut, comme on considére un homme par sa hauteur, avant de le faire peser pour sa grosseur. — On a divisé le globe comme

tout cercle en 360. parties, & pour éviter la confusion, on n'en marque que 36. — Nous prendrons une boule à jouer, dont le fort, byass, comme disent les Anglais, nous indiquera un pôle, & le point correspondant l'autre pôle; une pomme peut nous servir également — nous diviserons aussi de haut en bas. Mes enfans verront du premier coup d'œil & sans explication, comment les lignes si près les unes des autres au pole, au point du départ, s'éloignent réciproquement jusqu'à l'équateur, pour se rapprocher ensuite à la même distance au point de réunion à l'autre pole. —

La première ligne faite par le tranchant de mon couteau, par exemple, sera le premier méridien; " ce qui fera éviter à la jeunesse, dit M. Duache*, l'équivoque où elle donne souvent, en " croyant d'après les représentations ordinaires " que le premier Meridien fait tout le tour du globe " terrestre, & est véritablement un grand cercle: " ce n'est cependant qu'un demi cercle, malgré ce " qu'en disent la plupart des méthodes de géogra- " phie qui le confondent avec le cercle mobile " de la sphère & des globes montés, que l'on doit " appeller le grand méridien. " — Il a bien fallu, pour se reconnaître, convenir d'un point quelconque pour premier Méridien. Les Portugais ayant observé que lorsque un vaisseau est au Méridien des Açores, l'aiguille marine regarde directement

* Carte pour M^gr. le Dauphin. Mem. de l'Acad. des sci. 1755. p. 52.

le Septentrion, sans aucune variation; mais qu'au delà & au deçà, elles inclinent un peu vers l'orient ou l'occident, placèrent à Paris leur premier méridien. En France par une ordonnance de Louis XIII. du 1. Juillet, d'autres disent du 25. avril 1634. il fut fixé à l'Isle de Fer l'une des Canaries. Cependant la plûpart des Astronomes comptent de leur de leur Observatoire; celuy d'Uranibourg, de Greenwich; à Paris même, ne compte-t-on pas aussi de l'observatoire? ce qui cause de l'embarras; car il faut rajuster leurs cartes sur notre Méridien, afin de pouvoir s'en servir; faire des soustractions, additions &c.

Pour les dégrés de latitude ou parallèles, il n'y a rien de different ni de difficulté: on les appelle parallèles, parce qu'ils sont, dans toute l'étendue du cercle, également distans les uns des autres. — Mais je laisse tout cela pour mes leçons: je ne veux pas vous les donner dans ces lettres: & quelle difference de l'instruction qu'on reçoit de vive voix & de celle qu'on prend dans les livres! — Pardon, je finis: une affaire m'entraine ailleurs; vous aurez cette lettre telle qu'elle est par une occasion qui se présente inopinément. — Bonjour & bon an.

Lettre X

31, X^bre 1788.

Auriez vous jamais réfléchi, Monsieur, sur l'énorme différence qui se trouve entre l'Instruction qu'on prend soi même sur les livres dans la solitude d'un cabinet, & celle qu'on reçoit, avec plusieurs Condisciples, d'un Maitre qui a de l'ardeur & qui mérite de la confiance? Le goût, une belle passion pour les sciences naissent & s'excitent rarement dans le calme de la retraite; mais la voix d'un maitre qui se passionne, la présence de plusieurs amateurs du même age, remplissent d'encouragement, embrasent du noble feu de l'émulation. C'est pour cela qu'un Instituteur public est plus utile qu'un Ecrivain qui le surpasserait en connaissances & en talens. Celui là ne nous donne que des leçons froides, au moins dénuées de cette vie puissante qu'y ajoute le son de la voix, tandis que l'autre nous enflamme d'une espèce d'électricité qui se communique quoy qu'on fasse, & qui fait tressaillir toutes les fibres de l'ame. — Non, ne croyez pas que j'aye de moy cette grande idée dont vos glosseurs me font une inculpation grave. Je vaux peu & beaucoup moins qu'eux: ils savent infiniment plus que moy: j'y souscris: & c'est assez pour satisfaire ma vanité de pouvoir dire, mais à plus juste titre qu'Horace: Ergo fungar vice cotis, acutum

Lettre X.

Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Je reprens ma dernière lettre où je l'avais laissée.

Nous nous arrêterons deux ou trois jours à considérer notre Mappe-monde, à en examiner les lignes, l'équateur, l'écliptique, les Numeros, les deux grands Continens, la vaste étendüe des mers, les Isles principales.... Je suis là, répondant à toutes; éclaircissant les difficultés; sans ce secours, combien arrêteraient, décourageraient, ou deviendraient des sources d'erreurs! — Je travaille à faire naître les questions; car l'ignorant, dit un ancien proverbe, ne sait pas même ce dont il faut s'enquérir. — Nous y donnerons, s'il le faut, toute la Semaine, & plus, suivant les ouvertures qu'on me procurera.

Nous passerons ensuite à la grande carte de l'Europe. — Vous savez que le Grec Anaximandre osa le premier tracer des cartes géographiques, d'après la proportion trouvée par Thalès son Maître, entre les côtés des triangles semblables. — Nous considérons les grosses masses de notre Carte, les différens Etats, sur lesquels je leur dis un mot: nous cherchons la France qui est notre but principal. Nous sommes étonnés de la voir tenir si peu de place, elle que nous, semblables aux rats de la fable*, croyions si grande. — Quoy, ce n'est que cela! — pas plus, mes enfans: — & je ne puis omettre cette occasion de leur raconter cette petite histoire qu'on trouve dans Elien ✠. — Socrate,

* Le rat & l'huître de la Fontaine.

✠ Liv. XII.

voulant rabaisser le faste du jeune Alcibiade, qui se félicitait de ses nombreux héritages, le mena devant une de ses Mappe-mondes; le pria de lui montrer l'Attique & dans l'Attique où étaient ses terres. Alcibiade déconcerté ne pût en venir à bout, & avoua que de si petits objets ne méritaient point d'être insérés dans une table générale. Alors le Philosophe, le regardant avec un souris amer, lui dit: homme vain, hé, que est donc le motif si important de votre orgueil?

A ce trait de l'histoire ancienne, j'ajoute ce beau morceau de Morale du célèbre Chevalier de Jaucourt, Dictionnaire Encyclopédique au mot, Mites. — "Je crains bien que la petitesse des animaux "microscopiques, & le petit espace qu'ils occupent, "comparés à nous mêmes, ne nous fassent imagi"ner que nous jouons un grand rôle dans le sys"tême du monde. Pour confondre notre orgueil, "comparons le corps d'un homme avec la masse "d'une montagne, cette montagne avec la terre, "la terre elle même avec le cercle qu'elle décrit au"tour du soleil, ce cercle avec la sphère des étoiles "fixes, cette sphère avec le circuit de toute la créa"tion, & ce circuit même avec l'espace infini qui "est tout autour; alors, selon toutes apparences, "nous nous trouverons nous mêmes réduits à rien."
— Il est impossible qu'il ne se fasse pas un moment de silence, ou j'ay mal amené la chose, ou j'ay affaire à des marmotes insensibles. Quelle idée peut on prendre de soy, après cette énumeration? Il est bien utile de confondre ainsi l'orgueil humain,

la petite vanité puérile : c'est une leçon qu'il est bon de répéter souvent & sous toutes les formes. En appuyant sur le mérite de la vertu qui seule peut nous distinguer dans l'immensité aux yeux du grand Etre parmi les hommes & les autres créatures, on leur apprend à ne faire cas de rien que de la vertu, puisqu'autrement nous sommes imperceptibles dans le grand tout. La vertu est comme un point brillant qui éclaire de toutes parts, & qui, élevé au dessus de tout ce qui l'environne, attire les regards respectueux de la vénération : il n'est point de créature qui n'y soit sensible ....

Cependant que ces pensées fortes s'impriment dans leur cœur troublé, je déroule ma grande carte de France. Nous la parcourons ; nous jettons les yeux sur les Etats qui la bornent : les Pyrénées, l'Espagne, les Alpes, la Savoye, l'Allemagne, les Pays-bas, la Mer de deux côtés ; nous remarquons ses Provinces circonscrites par des lignes de différentes couleurs, & nos regards s'arrêtent enfin sur le Blaisois. C'est cette partie qui mérite principalement notre attention, & nous allons l'étudier ; nous verrons ensuite les autres Provinces, telles qu'elles nous sont présentées par le P. Buffier.

Il me souvient d'avoir autrefois fait tracer à un de mes disciples une grande carte de France sur les pavés de la salle ; mais cette carte nous suffit, & je me suivrai de mon ancienne Méthode que cette seule partie qui me paraît aussi instructive

que commode: — Je comprenais chaque Province sur une grande feuille de papier; les dégrés de longitude & de latitude bien marqués: je numérotais les villes principales, les lieux remarquables, & j'écrivais à la marge ce qu'il y avait à chacun de particulier & de digne d'attention. J'ay vainement cherché dans mes Bucoliques ces papiers qui m'auraient sauvé quelque travail. J'espére trouver à la ville des gens de bonne volonté qui se chargeront pour moy de cette besogne, & je suis persuadé qu'il suffira de leur communiquer mes idées. — Sans doute ces papiers, exposés sans cesse aux yeux & sous la main de mes Elèves, & qui ne se rempliront en marge que à mesure que nous avancerons, laisseront une image bien terminée dans leur mémoire: ces feuilles leur deviendront familiéres au point de pouvoir tracer la carte sur le papier, sur le terrein, sur le sable, & de faire dire encore à un Aristippe: j'apperçois des pas d'homme: — d'en avoir toutes les parties présentes à l'esprit; images intellectuelles qui ne s'effaceront jamais. J'espére que chacune s'empressera de les copier, & que les taches d'encre dont le modéle sera bientôt barbouillé, me feront grogner contre elles; mais mon dessinateur m'en donnera définitivement de complettes qui ne seront soumises qu'à leurs regards. Nous passerons successivement à chaque Province: & au

moyen de le dégrossir bien marqués, il nous sera facile de raccorder ces cartes particulières.

Notez toujours, s'il vous plait, Monsieur, que je ne me hâte point, & que je me borne dans mes trois ans à leur donner une connaissance de la France, assez circonstanciée, il est vray: nous passerons ensuite aux autres Etats, mais bien plus lestement; nous parlerons de leurs alliances, de leurs intérêts, de cette fameuse balance de l'Europe, chimère politique qui a produit tant de traités, allumé tant de guerres & alimenté tant d'animosités, coûté tant de sang & de millions aux peuples auxquels on ravissait leur aisance, leur subsistance, pour éviter sottement par des maux réels des maux imaginaires. — C'est assez pour lire la gazette avec quelque connaissance, & prêter une attention éclairée aux discours des hommes qui en deviseront entr'eux. —

Si tout cela paraît inutile, ou ridicule, ou prétention à l'esprit, je me retracte & je me tais pour toujours. — Le Thermomètre est 3. lignes plus bas que le 15. — Farewell.

Lettre xj.

3. Janv. 1789.

Vous me rendez, Monsieur, le courage que j'avais presqu'entièrement perdu: j'abandonnais, bien malgré moy, un beau projet à mon avis, & que j'avais formé dans une noble ardeur pour mon pays. O qui, dans l'heureuse révolution attendüe, avec tant d'impatience, ne prend pas le caractère de Citoyen si longtems oblitéré ou nul: caractère sacré qui enflamme les belles ames & les porte à de grandes actions! Oüi, de l'exécution de mon projet, j'attens les plus grands fruits: je chasse l'oisiveté & avec elle les mauvaises mœurs qui en sont inséparables: avec le travail & le goût pour les connaissances utiles, je ramène dans l'ame comme dans les manières, la véritable Urbanité, c'est à dire, la douce innocence des mœurs, la compatissante humanité & l'amour sensé de ses devoirs, en un mot l'urbanité. Je comprens sous ce mot tout ce qui constitüe un homme honnête; non pas comme Ciceron qui donnait abusivement & exclusivement ce nom à la pureté du langage, jointe à la douceur & à l'agrément de la prononciation; non pas encore comme Quintilien & Horace qui en donnent pourtant une idée un peu plus juste & plus conforme à la mienne, en la définissant: un goût délicat pris dans le commerce des gens de lettres & qui n'a rien dans le geste, dans la prononciation, dans les termes &

dans les manières de choquant, d'affecté, de bas: & qui répond à ce que les Grecs appellaient mœurs. Quand l'ame est une fois fixée dans cette assiette paisible, par la longue habitude de la réflexion sur des objets utiles & honnêtes, rien que d'honnête & d'utile n'est capable de l'occuper; & toute la vie est imprégnée de ces heureux principes qui s'étendent à tout. C'est alors qu'on pourra se faire une idée avantageuse de cette urbanité dont tant d'honnêtes gens font honneur à nos Citadins, &, pardonnez moy, que j'y cherche quelquefois vainement.

Je vous remercie; vous êtes bien obligeant: je craignais d'avoir nui à mes desseins, comme le vieux Galba: * nocuit antiquus rigor & nimia severitas cui jam pares non sumus. On parle tant de danse & surtout de musique, dont on s'est si étrangement engoué dans ce siècle d'histrions! Il doit sembler contrarier le goût dominant que de sacrifier tant d'espace à la culture de l'esprit & des mœurs. Ils n'ont donc pas fait attention que je ne demande que deux heures dans la matinée ou dans l'après midy; & que le reste de la journée peut être consacré à la musique, à la danse, & pourquoy pas au dessin? car je pense qu'on ne doit refuser à la jeunesse aucun exercice honnête. Si le tems était plus long, je voudrais qu'elle apprit tout, s'il était possible: car c'est un principe bien arrêté que l'ignorance n'est bonne à rien, ou plûtôt ne peut que nuire; mais comme dans l'immensité des connaissances, il faut faire un choix, j'ay cru qu'il fallait

* Tacit. Hist. I. 18.

se fixer surtout à celles qui sont d'une utilité bien reconnuë. Les jeunes filles qui auront du goût, des dispositions & du tems de reste pourront assister à quelques unes des leçons que je donnerai à leurs frères, sur la physique, sur l'histoire naturelle, par exemple! - mais je ne veux rien forcer & je me borne au principal. - Je reprens donc l'exposition de mes vuës que j'avais mises de côté jusqu'à votre réponse.

Pensez vous que l'histoire sainte nous retienne plus d'un an? les neuf volumes de Mézanguy seront lus & extraits en moins de tems peut être. Nous lirons ensuite, & toujours ensemble, le Discours sur l'histoire universelle de M. Bossuet: & nous prendrons enfin l'histoire de notre pays: d'abord par grosses masses: les grandes époques, les races, leur fin & les raisons de leur décadence. Je me donnerai bien de garde de commencer par Pharamond, par les siècles obscurs où, graces à l'imbécillité des Moines, nous ne trouvons presque point de grands monuments, & même aucun qui ne soit offusqué par des fables impertinentes, fruits de l'interêt, de l'erreur ou de la superstition. Si notre histoire avait eû un Thucydide, un Xénophon, & même un Hérodote, ou comme chez les Romains un Tite Live, un Tacite, quel Recueil interessant! quelles belles scènes à décrire! scènes occupées par des hommes faibles, ambitieux & trop souvent barbares, mais qui prêtaient d'autant plus à un homme de génie qui aurait sû écrire. Voltaire, malgré la rapidité, & le beau coloris de son style, a été forcé d'unir aux

fantômes qu'il a tirés du fumier d'Ennius peut être,
les fantômes de sa brillante imagination.

Non, les faits & les grands événemens n'y ont pas
manqué, mais la main qui sût les peindre. J'y
trouve par tout le germe d'une grande & belle histoi-
re; mais les lumières abandonnent presque toujours
pour marcher dans des champs aussi féconds; on
y substitue des prodiges, des invraisemblances: on
compte le fil. — Quel politique que Charles Martel!
quel homme que Charlemagne! & quelle confusion
dans tout ce qui nous en reste! — Notre opinion n'est
point encore fixée sur Brunehaut & Frédégonde;
en croirons nous S. Grégoire ou les faits & ceux qui
les anathématisent? — J'ay fait d'avance ces premi-
ers siècles pour les planques je vous développe; &
quoyque j'y aye travaillé une seconde fois dans
ces vuës, j'ay eû peine à m'y reconnaître: on ne
sait à quel sentiment s'arrêter: — mais, quoy qu'il
arrive, j'en reviendray plus.

Relisez ce qu'ont fait les Moines, & par un exem-
ple jugez des autres. — Le jeune Clovis vend-il quel-
ques lames d'or ou d'argent qui couvrent le tom-
beau de S. Denys? C'est un Prince livré à tous les
excés du vice: c'est un débauché, un yvrogne, un bru-
tal, un voluptueux, un lâche. Accorde-t-il quel-
ques immunités à l'abbaye? c'est un Prince débon-
naire, un grand Roy dont la sagesse égale la bra-
voure, unissant la justice & la religion; c'est un
saint. Un excés de dévotion le porte à détacher un
bras de S. Denys pour le placer dans son oratoire,
& ce bras enlevé diminuë la vénération des peu-
ples pour l'Eglise; c'est alors un Imbécille, un Im-
pie —

=pre digne de toute la colére céleste. — Il me semble voir un Déclamateur qui juge un homme sur un fait, de quelque maniére qu'il le prenne, à tort, à travers: comme on a fait l'éloge de la folie, de la fiévre, de la bâtardise: c'est un tour de force d'i=magination où le bon-sens n'a que voir: eh! quels pauvres Sophistes! Charles-Martel, qui montra tant d'ambition, de grandeur d'ame, & qui eut en lui de quoy couronner de succès ses vastes & profonds desseins, est indignement mis en enfer par ces imbécilles distributeurs de réputation!

Tel a été le sort de nos histoires dans les premiers siécles de la Monarchie, en proye à des Moines ignorans, superstitieux & interessés; ou plutôt à leurs disciples en Réthoriques, comme nos légendes: ainsi que nous l'ont dit plusieurs grands hommes; comme Louis Vivès†, Agostino Valerio Evêque de Verone dans un ouvrage* traduit par M. l'Abbé Dinouart & imprimé à Paris en 1750. & M. Bosquet Evêque de Montpellier††. — No=tre histoire n'est presque que celle des Abbaïes & non celle d'un grand Peuple, gouverné souvent par de grands hommes, dont les bonnes ou mau=vaises actions, exagérées ou inconnuës à ces bo=listoires, à peu près comme celles de notre siè=cle à nos paysans, n'ont point passé jusqu'à nous.

† De Trad. discipl. l. V. p. 306. * De rethor. Chris=tianâ. †† Eccl. Gall. Hist. lib. 1. apud Joan. Ca=musat. 1633. in 8°

ou n'y souvenuës que sous un masque qui les défi-
gure. Si dans chaque siécle un homme d'Etat, un
de Thou, moins crédule pourtant, eut tenu la plu-
me, quoyqu'en dise la Grece menteuse & la super-
be Rome notre histoire serait préférable aux leurs
qui amusent notre jeunesse, & sont la lecon de notre
age mûr. Mais chose bien difficile, il faudrait, dit
Voltaire, n'avoir ni parti, ni patrie, ni religion.
— N'importe.

Donner ces vieilles légendes à lire à mes enfans,
ce serait les imboire d'erreur, de mensonges & d'
ennuy; cette étude n'est que pour les érudits, pour
ceux qui ont un préservatif, assez de patience &
d'opiniatreté pour débrouiller tout ce fatras: & en
sont-ils venus à bout? — Il nous faut une étude
instructive, mais amusante. Après des leons pré-
liminaires sur la Monarchie française en géné-
ral, je passe aux derniers regnes, à celui de Louis
XVI. à son sacre jusqu'aux Etats* généraux qu'on
va tenir d'après le vœu unanime de la Nation; &
au delà à l'époque où nous nous trouverons alors;
Nous en parcourons toute l'étendue déja écoulée;

---

* C'est aujourd'hui l'Assemblée nationale formée de
citoyens ardens & de citoyens perfides & qui, malgré
tous les obstacles, a posé la baze de la dignité de l'hom-
me & ouvert les sources de la félicité publique. Qui
aurait pû prévoir ce qui est arrivé, & qui pourrait
nous peindre l'issuë & les suites de cette fameuse Assem-
blée! Nous en sommes aujourd'hui au projet féroce &
imbécile de Favras. C'est malheureusement un homme
de notre pays! J'écris ceci le 24. Janv. 1790.

il seroit honteux d'ignorer ce qu'on vient de faire, ce qu'on fait encore: les faits contemporains nous intéressent plus que ceux du regne précédent. Quand celuy-ci sera bien gravé dans notre mémoire, nous descendrons à celuy de Louis XV. & ainsi de suite jusqu'à celuy du bon Henry, qui nous arrêtera longtems: Roy populaire dont nous pleurerons, & bien amérement, la mort détestable. La branche des Valois & le reste en descendant occuperont dans la suite. Celles qui se sentiront du goût pour l'histoire, & j'espére leur souvenir, après qu'elles m'auront quitté, les moyens de faire cette étude sur des Recueils suffisans pour elles & qui leur en donneront des idées plus claires & plus précises que toutes les Compilations qui nous sont offertes dans un si grand nombre de volumes que le prix & la multitude en effraye. —

Il fait si grand froid, malgré le dégel faux ou vray, que je suis forcé de vous quitter. Je gèle dans mon cabinet où je me cantonne: ma famille & quelques honnêtes voisins, dont il faut avoir compassion, entourent mon foyer: je ne puis travailler que dans la solitude & j'ay le malheur de ne pas ressembler au célebre M. de Montmort* & à bien des égards: cet ennemi déclaré de l'attraction, qui, tandis que ses enfans folâtroient autour de lui, montoient sur ses genoux, sur ses épaules, badinoient avec ses cheveux, les tiraillaient, té-

* Ardent Cartésien: opiniâtrement décidé pour l'impulsion & digne précurseur du P. Bertier de l'oratoire. Voy. l'hist. savante du tems.

=solvait les problêmes les plus difficiles. voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences; année 1719, tandis que je vais joindre ma compagnie rustique, parler d'affaires du canton, & me rechauffer. Adieu.

Lettre xij.

6. Janv. 1789.

Quel tems de malédiction, mon cher Monsieur! est-ce de même à la ville? Ce matin le tems était calme & assez doux; sur les huit heures, il s'est levé un vent impétueux nord-est, qui ne fait qu'augmenter de violence: c'est un ouragan qui enléve, en tourbillons, les dernières couches de neige: on en est enveloppé, aveuglé. — Pour m'arracher au sentiment de deuil que cet affreux spectacle jette dans l'ame, je me suis retiré ce soir avec vous dans mon cabinet. La désolation est dans le pays; nos villageois s'affligent doublement: ils n'ont pû satisfaire leur dévotion, & ne peuvent faire, entre voisins, qu'un bien triste festin des Rois; mais le plus fâcheux avenir s'ouvre encore pour eux. Que deviendront nos bleds? ceux qu'on a faits dix jours avant la Toussaint ne paraissent pas, & sont peut être morts-gelés en terre. Ils se lamentent les bonnes gens, & disent, en gémissant, que Dieu est irrité contre eux: comme si les pauvres, la plûpart innocens, ne pâtissaient pas beaucoup plus que bien des riches qui sont très coupables.

Leurs lamentations me rappellent ce beau passage de Sénèque*: „Insensés, dit-il, qui ont les yeux fermés à la véritable cause des choses & qui l'ignorent! „Ils imputent à Dieu la cruelle voracité des mers, les „pluyes immodérées, la longue rigueur de l'hyver; ah! „les Élémens, dont les effets nous sont nuisibles ou „favorables, nous ont-ils pour objet? Est-ce à cause „de nous que le monde voit succeder l'hyver à l'automne, l'été au printems? — Nous avons de nous „mêmes de trop grandes idées & bien folles, si nous „croyons mériter que tous ces grands mouvemens „se fassent pour nous.„ Mais je reprens mon exposé.

Vous voyez, Monsieur, par ma derniére que je suis loin d'être assez content de nos Historiens pour les mettre entre les mains de mes jeunes Eleves. On m'avait beaucoup vanté Vély: je l'ay lu & j'ay perdu la bonne opinion que sur parole, j'en avais conçue: on m'a dit ensuite que nous n'avions rien de mieux; c'est un foible attrait pour y avoir recours. Je ne connais point Villaret; je le crois dans le même goût. J'ay vû le Louis XII. de l'Abbé Garnier: quelle pesanteur! que de longueurs! il tire visiblement au volume, &, si on le laisse faire, il nous en compilera, compilera un cent & plus: rien de si aisé. Quelle peste, suivant une anecdote affligeante! Montesquieu avait fait la vie de ce bon Roy; une distraction, une méprise nous la font regretter. — M. David Hume leur a donné un si beau modèle, qu'ils n'ont pû suivre sans doute! en 18. volumes très petits.

* de Ira: lib. II. c. 27.

l'histoire d'Angleterre qui est aussi chargée de faits, non moins intéressans, que la nôtre, & aussi em-brouillée qu'elle, dans les commencemens & sous l'Heptarchie. s'il est permis de hazarder son sentiment sur ce grand homme, il me semble qu'il n'a fait qu'abréger Rapin Thoyras, le corriger quelquefois, & répandre sur sa besogne une forte teinte de Philosophie, les pensées mâles, les réflexions profondes qu'il avait puisées dans l'étude & la connaissance des hommes.

Je ne connais point celle de M. de Thou qui sans doute est, comme on le dit, un chef d'œuvre. J'en ay eû il y a 30. ans, en ma disposition, un bel exemplaire de la traduction faite sur l'édition de Londres: j'en avais extrait les deux prémiers volumes qui, comme on sait, ne sont que des Mémoires pour la vie de M. de Thou même: une maladie me renvoya chez mon père, & à mon retour, elle n'y était plus. Depuis cette époque, je n'ay pû me la procurer: dans les déserts j'ay souvent en vain désiré de tels ressources! —

Je prendrais Hume pour mon modèle: je m'emparerais de l'histoire chronologique du P. Daniaut: je lui donnerais du corps, en abrégeant Vély & ses Continuateurs. Je ne voudrais que 12. volumes, 16 au plus. Le règne de Louis XIII. qui a fourni à Le Vassor 24. éternels volumes, s'allégerait merveilleusement entre mes mains, sans rien ôter d'essentiel. Celui de Louis XIV. nommé le grand, non parce qu'il le fut, mais parce qu'il eut le bonheur

d'être le Contemporain d'une foule de grands hommes & qu'éclairé par Colbert, il s'honora en leur faisant des pensions : lui, il y a longtems qu'il est apprécié. — Ses Généraux, ses Ministres, les Ecrivains, les Peintres, les Sculpteurs &c. en rempliraient toutes les pages, & lui serait renvoyé au Bourgeois Gentil-homme de Moliere. Je parlerais de Versailles, ne fut-ce que pour en montrer le desordre, calculer ce qu'il a coûté d'or & d'argent, & rapporter les barbaries de Louvois qui, dans les remûemens de terres, s'y jouait de la vie des hommes & avait la férocité de dire au Roy que périr là ou à la guerre, c'était toujours périr au service de sa Majesté ; l'humanité, la vie des hommes n'étaient rien à ses yeux auprès des caprices de sa Majesté. Je n'oublierais ni le Palatinat & Turenne en 1674. ni les Cevenes, Cavalier & Villars, ni la révocation de l'Edit de Nantes retardée par Colbert.

Il semble que la plupart de nos Historiens ayent oublié leur caractère & leur mission ; ne sachant par force ce qu'ils sont, & entraînés par la facilité que comporte le sujet, ou par le sot desir d'être volumineux, ils ne pensent plus qu'on attend d'eux une histoire, & non pas des Mémoires, des Anecdotes, l'histoire d'un particulier. Consignez une foule innombrable de traits dans les Mémoires, & encore n'y entassez pas tout : laissez quelque chose pour les recueils d'Anecdotes, dont on nous a inondés & qui sans doute ont leur utilité ; Mais conservez à l'histoire sa majestueuse simplicité ; elle exige beaucoup de retenue & de discernement : autrement ne voyez

vous pas qu'il n'y aura jamais de terme, & que tout village reclamera une mention aussi prolixe que telle ville; car il y en a qui sont bien plus mémorables que elle.

J'ay déja fait, dans les vuës que je vous expose, les deux premiéres tiers de nos Roys en deux petits volumes. Peut être trouverai-je la suite déja faite par quelqu'honnête Instituteur: s'il n'y en a point, je travailleray, dans des momens de loisir, sur les mêmes principes; ou j'en pénétreray quelqu'ami qui travaillera pour moy & avec moy. Laissez moy faire, j'ay de l'ardeur, & il faut qu'un malin-esprit s'en mêle si je ne le communique pas à quelque personne capable & bien intentionnée. Le plus pressé, c'est toute la branche des Bourbons; les matériaux ne nous manqueront pas; plaise au ciel que ce ne soit pas le discernement nécessaire pour faire le choix des seules choses importantes dignes de l'histoire, & laisser le reste aux Gazettes, Journaux &c: ce qui n'empêchera pas que notre histoire ne soit bien complette & digne de ce titre auguste. Nous nous rappellerons le Cardinal de Fleury qui voulait que Voltaire fit entrer pour beaucoup, dans l'histoire qu'il méditait, un grand procès qu'il avait eu avec les Jésuites: & il n'en reste heureusement rien que dans les Mandemens, ou dans le Secretariat de Fréjus, ou dans les paperasses des Avocats. — Point de portraits, dont les jeunes gens font tant de cas: ils sont presque toujours hazar-

=des faits d'imagination : tout être pensant peut en faire autant après une lecture réfléchie des faits : point de longs discours pathétiques, de tirades empoulées où l'historien, pour faire parade de son éloquence, introduit un orateur qui n'a rien dit, ou toute autre chose, ou autrement : tout cela est bon pour les oraisons funèbres, les Panégyriques. --- Mais vous sentez bien, Monsieur, que je ne puis ni ne veux tout vous dire.

Encore un mot. Ne verrons nous rien de l'histoire Ancienne, de l'histoire Romaine ? M. Rollin les a si bien faites pour la jeunesse ! étude excellente ! Je voudrais bien que mes enfans les lussent entre elles, & m'en rendissent compte. Quels modèles de vertu elles y trouveraient, & comme ils sont présentés par une main habile ! Je crains qu'on ne me dise que je demande trop : bien, demandons moins, je souhaiterais que le recueil latin qui a compilé ces hommes vertueux pour les alléger, tirés des auteurs latins, fut entre les mains de petits. Y en a-t-il une traduction ? j'en ferais faire une : il me souvient de l'avoir faite pour mon jeune frère : je la reprendrais ; je la mettrais en état d'être imprimée, ou bien mes enfans la transcriraient pour leur usage. ——

Ne dirons nous rien de l'histoire poétique, sans laquelle on ne peut lire un vers ? Il n'y a pas grand mal à cela ; ni reconnaître les figures d'un tableau, pas plus. - Il me souvient que, dès mon enfance, je la savais mieux, cette histoire, que mon Régent,

qui était un rude travailleur : j'avais la manie des vers : jamais je ne l'ay oubliée. — Mais ces enfans ne seront pas Maîtres : elles n'ont pas besoin de toutes les sottises de l'antiquité payenne ; c'est assez des nôtres. — Comment pourtant sans cela liront-elles l'histoire ancienne & l'histoire romaine ? — Je m'arrête : il faut demander moins pour qu'on ne nous refuse pas tout. + = jour

Vous voyez mon projet & mes vûes. Croyez vous que nous ne puissions, en trois ans, deux heures par ensemble bien employées, fournir cette carrière ? je le crois, moy : j'élaguerai ce qu'il y aura de superflu, & je me hâterai avec elles vers le terme. — Mais pensez vous qu'il n'en résultera aucun bien pour nous ? nous qui, bien différens de nos Pères, n'étalons que des dehors de probité, des vertus de commande, une urbanité, une politesse artificieuse & séduisante, mais au fond très basse & très coupable : n'aurons nous pas en nous de quoy nous montrer avec franchise ? nous faire valoir par des vertus réelles, par des connaissances de pratique qui influeront sur notre conduite ? Ah ! ce troupeau d'hommes légers, que renferme vos murs, ne sera-t-il pas changé ? Car trop heureuse espérance sur ce point ne peut venir que des femmes : & vous avez trop d'intelligence pour ne pas prévoir le nouvel ordre de choses qui naîtra insensiblement de cette Institution patriotique. Bonsoir : je suis gelé.

Lettre xiij.

8. Janv. 1789.

Ne croyez pas, Monsieur, que j'abandonne ainsi brusquement mes chéres Eleves. — Il faut renverser parmi nous un sot préjugé qui nous égare depuis si longtems. Nous ne sommes pas, comme les Romains, armés d'une antique sévérité mal-entendüe, antiquus rigor, qui nous défend d'instruire le beau sexe. C'est une opinion bien frivole & bien fausse qu'elles doivent ne songer qu'à plaire, & bien sotte est la crainte d'en faire de tristes bégueules qui nous retient. „ Plut au ciel, disait Sénèque* dans une lettre de consolation à Helvie, „ que mon père, „ le meilleur des hommes, eut moins respecté la coutume de nos ancêtres, & vous eut permis de prendre, non pas une légère teinture, comme vous „ avez fait, des préceptes & des découvertes des Sages, mais une pleine connaissance. „ — Où prenaient donc ce courage indomptable, ces mœurs mâles & fortes, celles que l'histoire nous fait admirer? peut être dans une certaine fierté de caractère inhérente au sol, dans l'éducation robuste qu'elles recevaient dans leur famille, —; — mais aussi que devenaient elles, lorsqu'elles étaient abandonnées à elles mêmes par la mort d'un époux, ou par le divorce si commun alors? ouvrez Tacite, vous en verrez des images affreuses.

* cap. XVI.

Nos Françaises doivent, à la douceur du climat & de nos institutions, des mœurs moins farouches, peut-être: nous n'avons ni Tacite ni Juvénal. — Environnons-les de sauvegardes honorables, & ne craignons qu'elles deviennent ridicules, lors que sachant peu, elles ne verront pas l'immense étendue de ce qu'elles ignorent.

Non, je ne veux point faire de mes enfans des Géomètres, comme Mme. la Marquise du Chatelet; & encore, qu'il serait désirable qu'elle le fussent! — Je ne leur mets point entre les mains les excellens traités de géométrie & d'algebre que Clairaut fit pour cette femme célèbre. Je ne les envoye point à l'école de cet Académicien dont M. de Fontenelle nous a laissé l'éloge dans les précieux Mémoires des Académies des sciences*, M. Carré fils d'un laboureur de Clafontaine prés Nangis en Brie: il enseignait les Mathématiques à plusieurs femmes, & dit l'immortel Secretaire, "son commerce avec "elles avait encore l'agrément du mystére; "car, ajoute-t-il, elles ne sont par moins obligées "à cacher les lumiéres acquises de leur esprit, "que les sentimens naturels de leur cœur: & leur "plus grande science doit toujours être d'observer "jusqu'aux scrupules les bienséances extérieures de "l'ignorance." — Mais cette espéce d'anathéme est enfin levé pour beaucoup d'honnêtes gens: & une femme rougit aujourd'hui, suivant la conjoncture, d'être ignorante: si c'est d'un double entendre;

* an 1711. p. 104.

rougeur d'innocence, rougeur honorable ; si c'est d'une chose à sa portée & qu'elle devrait savoir, rougeur de honte qui l'insulte d'une mauvaise éducation & dont il faut la garantir. Thémistocle eut à rougir de ne savoir pas jouer de la flute : la Musique chez les Grecs était de toute bonne éducation comme chez nous savoir au moins signer son nom. Nos Péguelon ne rougissent de rien, si ce n'est de ne savoir pas le mal ; & se font au reste honneur de leur ignorance en tout point, si ce n'est dans l'art de la séduction & de la coquetterie.

Voyez comme M. Cassini de Thury fut étonné dans son voyage pour la perpendiculaire de Paris* à Vienne, de trouver tant de connaissances dans les femmes. « Là & dans toutes les Cours d'Allemagne, « dit-il, les sciences ne sont point étrangères au beau « sexe. L'avantage, continue-t-il, que les Dames « ont de savoir toutes les langues, de chercher à « s'amuser en s'occupant, de vivre beaucoup plus « le jour que la nuit, leur met à portée de jouir des ou« vrages de toutes les nations & de pouvoir en pro« fiter. » — Pourquoy ne verrions nous pas naître parmi nous les mêmes merveilles, & nos jeunes filles mêmes ne donneraient elles pas de la surprise aux Etrangers instruits ? —

O, je vous entens, Monsieur, & de reste. Celles dont il est parlé, disent nos glosseurs, sont des Princesses, des Dames de qualité : & vos petites Eleves

*Mem. de l'Acad des Sci. 1763. p. 306.

deviendront de petites Bourgeoises, des femmes de boutique, des marchandes qui vendront des dro-gues, des étoffes à l'aune. — Je sens bien que ces idées font un contraste frappant, & d'autant plus qu'en France nous laissons les connaissances à quelques hommes, l'étourderie au reste; aux femmes riches & titrées, ce que bon vous semblera: leurs mœurs ne vous sont pas plus inconnues qu'à moy, & je n'écris point une satyre: aux femmes du bas étage, les soins de leur ménage ou de leur commerce, les moyens de fournir à leur subsistance. — Mais un moment; si elles sont Bourgeoises, les voila placées pour leur loisir au rang des femmes titrées: & pourquoy pas alors employer leur loisir & leur intelligence dont la mesure est la même, comme les Dames Allemandes? La dévotion ne les occupe plus ou peu; elle est passée de mode: tâcher donc de les soustraire au jeu, aux courses, au découvrement, aux parties de plaisir toujours dispendieuses. Plus elles apprendront, plus elles mettront en pratique l'observation de M. de Fontenelle; leur science sera pour elles, & de quel usage pour eux! & pour les autres, les bienséances extérieures de l'ignorance. C'est de quoy en faire des femmes raisonnables & charmantes & jamais des begueules. —

Que si leur sort est de devenir Marchandes, je ne vois rien dans cet employ qui empêche l'exercice de leur intelligence: je ne vois rien dans cet employ de bas, de deshonorant, quoyqu'en dise l'imbé-

=cile Noblesse: — alors quel profit pour leur commer=
=ce! elles sauront tenir exactement leurs livres, com=
=pter avec elles mêmes & avec les autres. Vous sou=
=vient il d'avoir lû que Mme. du Chatelet, dans les
jeux de societé, faisait les comptes de tous avec
une presence d'esprit, une précision & une facilité
inexprimables? ce qu'elle tenait de son étude de la
géometrie: elle n'en fit jamais parade dans le
grand monde, où l'on dédaigne plus un ridicule
qu'un vice. Nos Marchandes compteront aussi
bien qu'elle, & n'auront pas la bétise de faire para=
=de de leur science devant un paysan qu'il faut
expédier, ni devant un bourgeois ou un Noble
aussi grossier par le fond. — O mores hominum! —
Mais graces pour ces sciences hérissées de calculs
& de caractères hiéroglyphiques; soit, je le veux,
je n'insiste pas; — au moins écoutez encore.

Il y a un livre excellent,* dont l'éloge est bien loin
au delà de mes forces, de Léonard Euler: ce grand
homme le fit pour une Princesse, niéce du Roy de
Prusse. C'est un recueil de leçons de physique mises
à la portée d'une femme, avec cette netteté, cette
facilité qu'un génie de cette force pouvait y mettre.
— Proposer de lire ce livre avec mes élèves, serait=
=ce encore m'exposer à des objections, à des ridicu=
=les? Il faut se mettre au dessus des misérables ca=

* Je n'avais pas vû ce livre dont M. le Marquis de Condor=
=cet est l'Editeur: je l'ay lû; il n'a pas soutenu sa réputati=
=on. Arrêté par ces grands noms, je n'osais prononcer: on
m'a enhardy: j'attendais autre chose: mais ce qui est
peu pour les Savans, nous sera d'une grande utilité.

=lemboures de vos Macaronis; c'est le nom qu'on leur donne en Angleterre: chercher & vouloir le bien aller droit au but, & se soucier peu de ce qu'on dira. Je viens de lire dans le Journal de Physique de l'Abbé Rozier, l'établissement des écoles gratuites de dessin, de peinture, de sculpture, de géométrie pratique dans cinq grandes villes du royaume, & les difficultés opiniâtres & décourageantes qu'ont éprouvé les Promoteurs de ces Institutions patriotiques: il termine ainsi cet article intéressant: * „Il se présente naturellement un problème un peu humiliant pour l'humanité en général. Pourquoy une ame honnête „a-t-elle tant de peine à faire réussir un projet dont „l'utilité est visiblement reconnue? pourquoy le „commun des hommes s'oppose ou se refuse-t-il à „ce qui est avantageux pour lui même? & pourquoy „enfin, quand l'opération est commencée, change-„t-il des oppositions en enthousiasme pour la „chose? — „Il faut un grand tems +, est il dit dans un „préliminaire des Méditations de Descartes: & il y „a lieu d'admirer que la Philosophie de ce grand „homme qui n'a paru que de nos jours, soit déjà si „favorablement reçue de tout le monde. On sait que „Philosophie aucune n'a été plus généralement re-„jettée: tous les savans se sont élevés contre elle pour „la combattre, toutes les Universités de l'Europe se „sont trouvé intéressées à la détruire!„

Il ne faut donc pas perdre courage: j'aurai les contradictions; nous laisserons dire, espérant une heureuse révolution: & nous lirons cependant les

* Introd. t. I. p. 615.

+ pour détromper les hommes,

leçons d'Euler ; elles furent faites pour une femme. Nous apprendrons ce que c'est que l'air, le son, les couleurs, la lumière, la vision. Ce grand homme a expliqués celle-ci d'une manière plus plausible, mais très approchante de celle du vieux Lucrèce, liv. IV.

Dico igitur rerum effigies, tenues que figuras
Mittier ab rebus summo de corpore earum,
Quæ quasi membrana, vel cortex nominitanda 'st,
Quod speciem ac formam similes gerit ejus imago &c.

Nous étudierons les principaux météores, avec la sage retenue du savant Lemebier de Genève ; un peu des systèmes du monde : ce qu'on peut savoir de l'Electricité ; il y a aussi d'excellentes leçons en faveur de la religion : nous ne passerons rien. Je ferai, s'il le faut, ces lectures en secret ; je n'en parlerai pas même à vous ; & mes Eleves s'en formeront bien ces mystères au fond de leur cœur & graveront de précieuses connaissances dans leur esprit. Elles ne seront plus susceptibles des craintes pusillanimes de la canaille, ni des sottes opinions du vulgaire, comme tant de belles Dames que nous connaissons. & leur société sera charmante. Adieu. — Nous voilà au dégel : le thermomètre est remonté de 25. lignes.

Lettre xjv.

10. Janv. 1789.

Au bout de nos trois années écoulées péniblement, Monsieur; car les commencements sont toujours laborieux; je me peins des plus riantes couleurs le plus agréable avenir. Je serai quitte avec mes jeunes filles; mes promesses seront remplies; leur cours sera terminé; mais seront-elles quitter avec moi la reconnaissance, la douce habitude de parler de choses intéressantes, le petit désir de faire montre de leur acquit & de son accroissement journalier me les ramèneront. J'espère qu'elles ne me fuiront pas; & au contraire, qu'ayant trouvé tant de plaisir dans nos entretiens & dans ma maison, elles chercheront des raisons pour y venir encore. Je les y attirerai; elles fréquenteront ma société, société de mon goût, si rare peut être à la ville: je veux jouir du fruit de mes travaux, & considérer de près ces plus belles portions du spectacle que la nature étale devant nos yeux, pour notre plaisir autant que pour notre étude. Quelle fraîcheur! quelle suave innocence! quelle touchante candeur! comme elles sont légères, & veltes & charmantes! Je veux converser encore avec elles; les entendre réciter les vers brulans de Métastase. Les passages qu'elles sauront le mieux, qu'elles réciteront avec plus d'ame, décéleront leur caractère.

CARCASSONNE BIBLIOTHÈQUE

=tére; je parleray italien avec elles, & toutes nos étu=
=des passées seront la matiére de nos conversations.
Dans les jours les moins rigoureux de l'hyver,
elles aimeront encore à venir autour de mon poéle,
y folatrer, y babiller avec leurs compagnes, y fai=
=re collation, leurs goûtes dont, pour ma part, je=
feray les frais d'un flacon d'eau & pas plus: vous
en savez la raison. Les jours de dimanche & de fête
seront des jours d'assemblée où, sans sortir de chez
moy, ce qui me coûte, j'auray la plus agréable
compagnie; & même les jours de travail, je les te=
=nevray volontiers avec les nouvelles élevées, ou lors
que la leçon sera donnée. Quelquefois voudront
assister à celles de physique que je donneray à leurs
sœurs: & quand je seray de loisir, je trouveray
toujours du plaisir à les entendre. Elles me feront
des questions; elles m'en ont déja tant faites! & à
leur age on a tant à apprendre, quand on a de
l'intelligence! Elles me rapporteront les objections
qu'on leur aura proposées & qu'elles n'auront pû
résoudre: je répondray à tout: je consolideray le
petit édifice encore fêlé sans doute.
Ne vous souvient-il pas de cette ingénieuse & pro=
=fonde parabole de Platon? lisez la dans Plutar=
=que au traité: Comment l'on pourra appercevoir
si l'on profite en l'exercice de la vertu. „Il y avait
„une ville là où les paroles se gelaient en l'air incon=
„=tinent qu'elles étaient prononcées: & puis quand
„elles venaient à se fondre l'été, les habitans enten=

Lettre xjs.

"=daient ce qu'ils avaient dévisé à parler l'hyver.
"Aussi la plûpart de ceux qui viennent ouir jeuner
"les discours de Platon, à peine les entendent-ils jus=
"=qu'assez bien tard, quand ils sont devenus tous vieux
"..... jusqu'à ce que le jugement ayant pris une fer=
"=meté de résolution saine & rassis"..." — Mes jeu=
=nes Lecteurs ne sont pas encore entièrement au dégel,
& beaucoup de parler sont encore muettes, mais elles
se feront entendre. J'en ay la douce espérance.

Je leur parleray du beau Spectacle de la Nature:
j'arrêteray leurs regards sur les objets qui les envi=
=ronnent, qui sont à leur portée. Elles savent ce que
les Naturalistes entendent par les trois Regnes;
mais elles voudront que je leur en développe les élé=
=mens & les richesses, au moins en gros. Nous avons
entre les mains un ouvrage excellent, de M. Duc=
=quet, malheureusement mort trop jeune en 1780.
qui a emporté les regrets bien mérités d'un grand
nombre d'Eleves & de tous les honnêtes gens, & dont
on voit un tel éloge dans les Mémoires de l'Aca=
=démie des Sciences, page 59. Je leur liray par ma=
=nière de passe-tems les Traités de cet ardent Démons=
=trateur: je leur diray quelque chose des Systêmes
de Tournefort, de Von-Linnée, d'Adanson ou du
Chevalier de la Marck qui me paraît le plus facile.
Nous lirons, en attendant que nous soyons à por=
=tée de voir les objets mêmes. Nous jetterons un
coup d'œil sur le regne Minéral, les terres, les pier=
=res &c; les Mines; leur exploitation est de pure
curiosité pour elles; mais rien de plus juste & de

plus aisé que de la satisfaire & de l'enflammer. Nous amasserons des notions préliminaires, superficielles sur tout cela. * L'étude de la Nature offre des principes sûrs, des méthodes certaines. — Celui qui entre »dans la carrière trouve à chaque pas un nouveau »plaisir, parceque chaque pas lui fait découvrir une »vérité nouvelle pour lui.« Nous nous disposerons à y entrer.

Mais lorsque le retour de la belle saison nous entraînera dans la campagne, pourquoi, tandis que leurs frères, que je n'aurai pas la vigueur de suivre, iront herboriser au loin, comme je le dirai dans la suite, ne s'empresseraient-elles pas de m'accompagner dans mes promenades? Nous verrions alors ensemble sur les objets mêmes ce dont nous n'aurions vu que les images, les descriptions dans nos livres: nous étudierions sur la plante même toutes ses parties; & sans nous remplir d'aucun système, nous prendrions pour nous le conseil que M. de Jussieu donna au fameux J. J. Rousseau, examinant chaque objet tel que la nature nous le présente; étudiant son port, sa forme, sa tige, ses racines, ses fleurs, ses étamines &c. Nous ne serions ni Botanistes, ni Minéralogistes ni Zoologistes; mais nous suivrions les œuvres de la Nature à notre mode & sans prétension.

Les pierres, les terres différentes, que nous rencontrerions, nous arrêteraient, fixeraient notre attention. Peut être serions nous assez heureux pour découvrir quelqu'excavation nouvellement fouillée,

* Mem. de l'Acad. des Scien. Eloge de M. Ducquet, P. 60.

Lettre xjv.

& nous y remquerions les + couches successives qui s'y seraient mises les unes sur les autres. J'ay la belle édition du dictionaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare qui nous serait fort utile. — Que de richesses sur cette belle plaine de sable jaune au bord de la rivière! Oüi, nous reviendrions chargés de cailloux, de petits échantillons de terre, de plantes. Nous commencerions un cabinet d'histoire naturelle; mais nou, je n'en ay ni les facultés ni l'emplacement; nous le desirerions & nous y travaillerions. —

Rien ici qui puisse corrompre leurs mœurs, & leur belle innocence virginale: c'est une glace qui un souffle flétrit, ont dit tous les Moralistes & avec raison. Mères, je vous les renverrais innocentes, mais plus instruites, & moins exposées que jamais à perdre cette innocence, leur prémier charme & leur trésor le plus précieux. — Il faut que je coupe ici cette lettre: ce que j'ay à y ajouter l'allongerait trop. Bon soir.

Lettre XV.

11. Janv. 1789.

Vous êtes sans doute surpris, Monsieur, de ce que je ne vous ay point parlé de ce célèbre Naturaliste, le Pline Français, dont l'éloge est dans toutes les bouches & les livres entre les mains de tout le monde; M. de Buffon: ne croyez pas que je l'aye oublié. Je renoüe le fil de ma dernière — où je l'ay coupé.

Nous ouvrirons les recueils de son histoire Naturelle, & nous en lirons les endroits les plus frapans. Son style est quelquefois sublime, toujours noble, harmonieux & pittoresque: il y répand toutes les graces de la plus belle élocution, toute l'energie de l'eloquence. Je les connais tout comme vous, je les ay beaucoup lus & j'en fais grand cas, sous certains rapports, oüi, car on a bien rabbatu de l'opinion presqu'idolâtre qu'on en avoit: sa réputation n'est plus si éclatante: ce que je ne dis qu'à vous & non à tant d'admirateurs enthousiastes, qui admirent plus sur parole que sur connaissance; ils ne seraient pas en état de m'entendre; non à ce sot Eglisier qui luy faisait un crime d'avoir arrêté ses regards sur le mystère de la génération & qui n'y voyait rien que d'impur, d'abominable: Il en triompherait bêtement. Je me garderay de le dire à mes jeunes fillets: il faut leur cacher soigneusement les erreurs & les fautes de ce grand homme, ce serait pour elles sujet à disputes desagréables; je ne le diray même qu'avec une respectueuse circonspection à mes garçons. Je mettray tout prèt devant eux la vérité qui est en contraste avec les dits de l'Auteur. La vérité est préférable à tout, même à Platon: & l'erreur n'écrite d'autant plus d'être flétrie qu'elle part d'un plus grand homme, puis qu'elle est plus dangereuse, faisant plus d'impression. Et voyez comme ce sentiment les précautionnera contre leur propre précipitation & le

Lettre XV.

pernicieux esprit des systèmes.

Vous avez lu sans doute comme M. Bonnet, dans ses Considérations sur les corps organisés*, les traite. "Trop prévenu, dit-il, d'une théorie que son génie fé-"conde avait su inventer, il n'a vû qu'elle dans les "phénomenes, & la nature qu'il aimait lui a échap-"pé: — sa raison aurait dû triompher de l'esprit "de Systême: — le sien est très mal lié. —" En parlant des Molécules organiques*; "Je choquerais, dit-il, "le lecteur judicieux, si je m'arrêtais encore à com-"battre ces savantes chimères, trop caressées par "ce célèbre Naturaliste, & dont je m'étonne qu'il "se soit contenté ... — Il parle encore du même ton sur les générations spontanées; "mais, ajoute-t-il, "nous devons lui être redevables d'être parvenu à "un si grand savoir, malgré les tems qu'il a em-"ployés au service militaire."

Nathanaël Pighinor dans un ouvrage peu-connu est-il dit dans l'Encyclopédie, avait défen-"du les systêmes des germes préexistans, ou plu-"tôt des particules indestructibles dans lesquelles "se résolvent les animaux après la mort & qui se "réunissent pour former de nouveaux animaux, "qui séparés du sang, se rassemblent pour former "la semence, & qui sont toujours prêts à reparer "quelque partie du corps animal, pour en former "un nouveau, ou pour produire une plante par "leur réunion ... N'est-ce pas là l'Homœomérie d'Anaxagore, l'énergie de la Nature chantée par

* pag. 190. — page 366.

succès dans son Poëme* admirable? Ce Poëte charmant était bien propre à séduire M. de Buffon.

La découverte des corps jaunes, dont il faisait tant de bruit, qu'est-elle devenue? M. Haller, ce physiologiste consommé, qui avait tant & si bien étudié la Nature, écrivait à ce même M. Bonnet, 8.9bre 765: — "Compter que M. de Buffon a tort. — "Ces Philosophes ne croyent rien de ce que nous "croyons: ils croyent entr'eux pouvoir tout ce que "leur imagination leur fournit d'avantageux à "leur cause. Je défie l'Univers d'avoir vû un corps "jaune dans une Vierge." — M. de Buffon, chose singulière, gardait un profond silence sur les dissections nombreuses & décisives de M. Haller, & faisait un grand cas de celles de M. Bertrandi, presqu'inconnu au monde savant.

Ouvrez le voyage du Capitaine Cook, rédigé par M. Forster, & lisez-y, tome V. p. 51... "Le savant "Buffon a établi, hist. nat. II. 199. pour maxime "que la profondeur de l'eau, le long des côtes, est "ordinairement d'autant plus grande que ces "côtes sont plus élevées, & d'autant moindre qu'elles sont plus basses: que l'inégalité du fond de "la mer, le long des côtes, correspond aussi ordinairement à l'inégalité de la surface du terroir. — Quoique ce célèbre Naturaliste ait mérité les applaudissemens du genre humain, son "ouvrage porte l'empreinte de toutes les productions humaines": il a des imperfections, & il était

*lib. j.

"=blit des propositions fausses sur la foy des autres "écrivains & des voyageurs. — La proposition con- "=traire est vraye: aux Isles basses de la mer du "sud, près des récifs qui forment ces Isles, on ne "peut mesurer la profondeur de l'eau."

Dans la dispute sur le problême des trois corps, M. Clairaut prétendait qu'on était obligé de changer quelque chose à la loy établie par Newton: M. de Buffon défendit cette loy par des raisonnemens métaphysiques qu'un adversaire Géomètre n'eut pas de peine à détruire. — Mais voyez les Mémoires de l'Académie des sciences, an. 1745. où M. Clairaut l'écrase, avec la plus grande honnêteté toutefois, lui prouve qu'il n'entend pas même l'état de la ques- =tion; qu'il fait des fautes d'écolier en Algèbre, lan- =gue dans laquelle, disait-il, il allait traduire ses pensées, & les réduit à un hourteux silence.

Voyez comme le nouveau Secrétaire de l'Académie, an. 1784. dans l'éloge de M. Moreau, attaque son grand Système des Probabilités sur les naissances. "Les "recherches de ce genre, dit-il page 51. n'ont encore "parmi nous ni obtenu toute l'estime, ni excité tout "l'intérêt qu'elles méritaient, soit parce que l'art d'en "tirer des résultats est encore & peu connu & peu "avancé, soit parce qu'elles assujettissent l'esprit "à une marche trop simple & trop régulière qui "conduit à quelques vérités utiles, mais avec beau- =coup de travail & très peu de gloire." — Voilà pour M. Moreau: — "au lieu qu'on peut obtenir

" à peu de frais une renommée plus brillante, en renfor-
" -mant des demi-vérités, ou même des erreurs dans
" des maximes vagues, mais imposantes, & en les em-
" -bellissant des formes de l'éloquence. " — Et cepen-
-dant il a le courage de reprocher à M. d'Alembert
de s'être trompé sur un système, pour n'avoir pas
pris garde qu'il n'avait pas fait fluer à dessein
tel nombre de telle table. On voit avec chagrin qu'il
reprend ce grand Géomètre comme un écolier, & a-
-vec cet air de bonté qui dénote que lui était bien
sûr de sa supériorité.

On l'accuse d'avoir dérobé à M. Boulanger ses Epo-
-ques & de les avoir traduites dans son style. —
Quelle est la partie de ses ouvrages que les Journal
Encyclopédiques, il y a deux ou trois ans, montrait
dans un vieux livre latin découvert dans une bibli-
-othèque poudreuse de la Suède, si bien me souvient?
— Ses expériences sur le refroidissement des corps,
quoyque revêtues de son style pompeux, ne semblent-
-elles pas ridicules, quoyqu'on fasse? que peut on
conclure de satisfaisant, de ces petites boules de
matières différentes aux globes vogans dans l'im-
-mensité? — Celles qu'il a faites sur le bois sont-
-elles autant à M. Duhamel qu'à lui, qui leur a
donné de la célébrité par la faveur qu'il avait ob-
-tenue du Gouvernement. — Je vous fais graver de
plus de vingt inculpations* aussi graves contre lui.

* MM. Ducondray, Barrington, Pallas, de la Condré-
-mière, l'abbé Spallanzani, le Baron de Marivetz, d'
abord sous le masque d'une femme & puis à visage dé-
-couvert: c'est l'auteur de la Physique du Monde.

Lettre XV.

Enfin un de vos Citadins, vieillard d'un grand savoir, qui a la complaisance de me fournir des livres, ne dit-il pas qu'on peut réduire tout ce qu'il a fait à VI. volumes assez petits?

M. le Comte de Buffon est cependant un homme de génie, mais plus imitateur qu'inventeur; plus capable de traduire que de composer, & donnant trop à ce qui éloigne de la vérité à l'esprit de système... Mais je crains de me faire jetter la pierre, ou au moins traiter d'imbécile & d'ignorant. Cependant tous ces faits sont exacts & faciles à constater. — N'en ayons pas moins de respect pour lui; mais ayons moins de confiance en ses assertions. Ceci me rappelle une sentence d'un grand sens de M. Euler...* „ „est trop difficile & trop humiliant pour un Philosophe d'avouer son ignorance sur quelque article que „ce soit. Il aime mieux soutenir les plus grandes absurdités, surtout quand il possède le secret de „les envelopper dans des termes obscurs que personne ne peut comprendre: car alors le vulgaire admire davantage les savans, parce qu'il „s'imagine que ces obscurités sont fort lumineuses pour eux." Changez obscur en style énergique & noble & l'opinion en illusion: & vous y êtes. Adieu.

*XXIV. Let. à une Princesse d'Allemagne p. 99.

Lettre xvj.

13. Janv. 1789.

Vous allez peut être dire, Monsieur, que je suis amoureux de mes jeunes filles; que je ne puis les quitter, & que je ne vous parle que d'elles. — Amoureux! pourquoi non? A mon âge cependant, je pense que cet amour peut passer à vos yeux pour innocent & purement platonique, & qu'il n'a rien d'dangereux pour elles & pour moi. Encore une lettre pour elles: c'est la dernière de celles que je leur donnerai.

"Le tems est un trésor bien précieux. — c'est à elles que je parle: — "dont beaucoup ne font aucun usage, ou dont elles abusent, ou qu'elles emploient à mal faire. On n'en sent tout le prix "que lorsqu'il est écoulé & loin de nous. Prévenez "mes enfans, ce regret qui ne peut manquer d'être "cuisant quand la réflexion tardive est arrivée, "& que les cheveux blancs couvrent la tête." — Voilà sans doute un beau sujet de sermon: j'en ai tant fait dans ma vie & trop inutilement pour revenir. Je m'arrête à cette phrase; mes filles aiment à s'occuper: il ne faut que leur montrer la manière de s'occuper utilement.

"Songez que toutes les connaissances que vous "avez acquises ne doivent servir qu'à vous rendre plus aimables. Ce que je me dis par dans

"le sens qu'on lui donne ordinairement; non par
"aimable par l'élégance de la parure, par l'em-
"=bellissement des traits dont la nature vous a
"douées, par l'art de la coquetterie qui apprend
"à les faire valoir, ou à déguiser les défauts de
"son visage, de sa taille, ou à leur donner de l'at-
"=trait, un air plus agaçant; = mais aimable
"par la douceur de votre caractère, par une bien-
"=faisance toujours active & prévenante. C'est
"par là que je veux qu'on vous distingue des fil-
"=les de votre age, & non par les connaissances
"que vous avez acquises. Vous devez toujours
"les voiler, vous a-t-on dit, des bienséances exté-
"=rieures de l'ignorance. En vain, & plus mal à
"vous, serez vous plus instruites, si vous n'êtes
"pas meilleures en tout sens."

"Non, vous n'êtes pas des Princesses, quoique
"vous ayez étudié les livres faits pour elles; aussi
"dans le ménage, vos parens & votre bon cœur ex-
"=igent de vous des soins, des attentions, vous com-
"=mandent de vous livrer à ces travaux réservés à
"votre sexe, soyez toujours disposées à soulager
"une Mère & même la domestique, en ce qui ne
"sera point au dessus de vos forces. Que sont vos
"livres auprès d'une utilité présente? point de
"sotte délicatesse; vous ne devez en écouter aucu-
"=ne, lorsqu'il s'agit de service, de devoir, de pré-
"=venance. Quoiqu'instruites comme des Princes-
"=ses, vous n'en êtes pas moins roturières: & ce

« serait un ridicule, qui déparerait vos graces natu-
« relles, qui flétrirait votre réputation, d'entrer les
« manières hautaines & dédaigneuses de ce rang,
« sur la bonhomie qui doit être toujours votre par-
« tage & votre plus bel ornement. »

« Lorsque le travail du ménage sera passé, vous
« avez des amies, des compagnes avec lesquelles vous
« vous rassemblez, tantôt chez l'une, puis chez l'autre,
« chacune à tour de rôle, & vous donnez réciproque-
« ment de petites collations. C'est dans ces aprés-
« midys qu'on s'occupe de son ouvrage, qu'on manie
« l'aiguille & le fuseau & qu'il s'établit un babil éter-
« nel, souvent déraisonnable & démuni de sens,
« quelque fois criminel ou par des médisances, ou
« par des confidences & des recits dangereux, ou par
« le mépris de ses parens; enfin assez souvent frivole,
« par le soin de la parure, l'étude & l'étalage des
« modes, le desir d'imiter quelques femmes élégan-
« tes, — que sais-je? — Mais vous, mes enfans, ne
« donnerez pas dans tous ces travers. Ainsi réunies,
« tandis que vos doigts travailleront, vous penserez
« encore à enrichir votre esprit. Vous choisirez un
« bon livre: je vous les indiquerai successivement;
« & chacune à son tour lira un quart d'heure &
« ainsi de suite une heure, une heure & demie par
« jour: c'est peu sans doute; mais vous ne savez
« pas peut être comme une heure, tous les jours bien
« employées, me sera loin; vous serez étonnées d'avoir
« lu ce peu dans les histoires du respectable Rollin,
« & puis successivement d'autres livres aussi bons.

Lettre xvj.

" — Ne lisez pas davantage: il faut prendre de tout,
" même de meilleures choses, avec modération: -
" peu & tous les jours, autant qu'il vous sera possible,
" fait, au bout de quelques tems, une masse considé-
" rable. Après votre lecture je jugerais bien mal
" de votre intelligence, si elle ne fournissait pas
" un peu à votre conversation. "

" Que s'il vient à votre grand'mère, un jeune homme,
" un frère, un parent; établissez la votre lecteur:
" votre ouvrage ne manquera rien si c'est
" un homme raisonnable qui vous visite, il se fe-
" ra honneur de l'être, & vous profiterez de sa
" lumière, de ses réflexions. Ne soyez jamais pressée
" de parler, si ce n'est pour faire des questions: car
" comptez qu'à tout âge il reste beaucoup à appren-
" dre & surtout au vôtre. Que si quelque honnête
" femme, votre mère, une voisine, veut être de vos
" parties de jeunesse, tant mieux: elle se chargera
" de la lecture, ou du moins ne trouvera pas à re-
" dire que vous la fassiez pour elle comme pour
" vous; & tout sera dans l'ordre. "

" Dans les beaux jours du printems, de l'été, de
" l'automne, lorsque vous n'aurez rien à craindre
" du froid, levez vous une heure plus matin qu'on
" ne l'exige de vous, & passez cette heure, que vous
" prenez sur votre sommeil, à orner votre esprit:
" vous en serez plus alerte, d'une meilleure san-
" té, plus leste pour la besogne de la maison. -
" Le sommeil en gourdit les sens, produit des mala-

"=dies. Vous devez être toujours utilement occupées
"ou par l'esprit ou par le corps. Mais gardez vous
"de suivre cette étude en hyver: vous vous exposeriez
"à des rhumes, ou à faire plus de dépense pour le
"feu; car j'espére que jamais il ne vous passera par
"la fantaisie de lire dans votre lit, soit le soir, soit
"le matin: il y a trop de danger pour vous & pour
"les autres; quelques que soient vos précautions,
"trembler, le feu est une chose terrible: ne vous y
"exposez pas: l'étude au lit ne profite aucunement;
"& s'il faut qu'un Empereur meure debout il ne faut
"jamais que jeune fille éveillée, à moins qu'elle
"ne soit incommodée, reste dans son lit. — Au demeu-
"=rant, comme dans cette saison, on ne peut dor-
"=mir dans toute l'étendüe de la nuit, occupez vous
"alors comme Pythagore, le divin Pythagore, le
"prescrivait à ses disciples: repassez dans votre mé-
"=moire ce que vous avez appris; & comme notre
"fameux Descartes reflechissez y. C'est à cette habi-
"=tude de réfléchir dans son lit, qu'il contracta dès
"le collége, que nous devons ses profondes Médita-
"=tions, & presque tous ses ouvrages."

"Ne vous aviser jamais de disputer de vos con-
"=naissances. La dispute ameine de sottes préten-
"=sions, un caractére aigri âtre: on y contracte une
"humeur refrognée qui flétrit la belle candeur, la
"douce sérénité qui doivent toujours régner sur
"votre visage, & qui en sont l'attrait le plus touchant.
"On a tant de mérite à cet âge! si c'est un homme

Lettre xvj.

"qui vous contrarie, garder le silence par respect;
"il est censé en savoir plus que vous & avoir mieux
"approfondi les choses; écouter les avec docilité, si
"ce qu'il vous dit est contraire aux notions que
"vous avez reçues, n'en faites pas semblant: c'est à
"votre esprit à discerner en vous même le faux du
"vray, & à vous tenir attachée à celuy-ci. La dispu-
"te sera bientôt finie quand l'un des disputans se
"tait. — Que si c'est une femme respectez son age;
"ne faites point paroître contre elle pour l'humi-
"lier, ce qu'on ne pardonne pas, de ce que vous
"avez appris: elle sait peut être des choses plus
"utiles. Ne vous érigez jamais en petite Institu-
"trice; ce rôle ne peut jamais vous convenir:

"L'esprit qu'on croit avoir nuit à celuy qu'on a."

"Gardez vous d'être pointilleuses, savantasses, pé-
"dantes; vous mettriez en fuite le gracieux & la
"bienveillance. A votre age on doit peu parler, é-
"couter beaucoup & profiter de tout. Il vous sou-
"vienne du respect que les jeunes Lacédémoniens
"portaient à tous ceux qui étaient plus agés qu'
"eux: & nous avons conçû une admiration respec-
"tueuse pour cette République, le siége de la ver-
"tu, des bonnes mœurs & des loix."

Voilà tout, Monsieur, point de guerres: c'est la dernière Instruction que j'avais à donner à mes jeunes filles, que j'aime sans doute bien tendrement: elles auront fait la joye de trois années de ma vie; elles me feront honneur par leur conduite dans leur famille, & dans leur société & répandront cette vertueuse Urbanité, dont nous parlions au-

-tresoir, qui ne consistes ni en reverences ni en grima-
-ces : mais en vertus sociales. — Je ne veux pas me
livrer ici aux douces émotions que j'éprouve : oüi,
je me peins l'avenir paré des plus belles couleurs
qui réfléteront sur toute la génération qui va suivre;
& ce sera mon ouvrage! Je seray mis aussi au
nombre des Bienfaiteurs de mon pays! Adieu.

Lettre xvij.

20. Janv. 1789.

Vous êtes sans doute bien surpris, Monsieur,
de mon silence : ne point voir de lettre de ma
part pendant une semaine entiére! moy qui trou-
-ve tant de plaisir à vous écrire & qui vous ay
donné une si favorable opinion de l'ardeur que
je mets au projet patriotique qui m'occupe. Qu'
avez vous pensé? quoyque ce puisse être, vous
étes loin de la vraye raison. — Il a fallu laisser
couler au moins six jours les larmes filiales,
rentrer le calme, mais non pas la joye dans mon
cœur, & assez de tranquillité dans mon esprit,
pour rassembler, peser & développer mes idées.
— Ma bonne & vénérable Mére n'est plus! la dou-
-ce compagnie de ma solitude! Elle était pen-
-dant sa vie un modéle de douceur, de patience,
de candeur, de bonté. — Elle n'est plus!

Le 12. lorsque je finissais ma lettre du 13, post-
-datée d'un jour, parce que je ne prévoyais que
pour lors une occasion : le 12. elle était encore

Lettre xvij.

à ma table, qu'elle honorait. Loin je la voyais avec tant de plaisir; elle avait dîné avec ma Sœur Huey: sur les deux heures après midy, elle a ressenti un mouvement de fièvre: deux heures après elle a perdu toute connaissance, & nous l'avons mise dans son lit. La fièvre a continué assez forte pour donner: sur les deux heures après minuit, elle est entrée dans une cruelle agonie, qui a duré vingt quatre heures: nul retour de connaissance: le 14. à deux heures après minuit, elle a passé sans doute à une meilleure vie: son courage & sa religion qui, dans sa longue & pénible carrière ne se sont jamais démentis nous en répondent. Elle avait soixante & dix huit ans & demi; c'est peut être une raison de se consoler; mais dans les premiers moments toute consolation glisse sur le cœur d'un bon fils: pas d'autre manière de le consoler que de pleurer avec lui. Vous savez comme je suis sensible, & comme j'ay toujours aimé mes chers parens. Donnez aussi des larmes à la perte d'une femme vertueuse: l'amitié, la vertu vous le demandent. Ah! la vertu est si rare qu'un bon citoyen sent le cœur pressé par la main de la douleur, quand il voit disparaître de la face de la terre, une créature qui l'aime & qui la pratique! c'est un grand vuide à ses yeux. Combien c'en est un grand dans ma maison! Les femmes, dit Tacite des Germains, pleurent ceux qui leur sont chers; les hommes en gardent précieusement le souvenir. Mes pleurs ne

coulent plus, mais la tristesse amère est au fond de mon ame.

Je vais tacher de me remettre insensiblement au courant dont j'ay si cruellement été arraché. J'avois bien prévû ce triste événement; je parle si souvent de la mort, & même pour moy: je la considére si souvent sans frémir! L'Apotre nous exhorte* à ne pas nous attrister, comme ceux qui n'ont point d'espérance: l'espérance n'en empêche donc point: eh! que peuvent l'espérance & la raison contre le sentiment actuel de la perte de l'objet chéri qui nous échappe. Je ne suis point de la secte des Stoïciens, ni de la classe de nos Philosophes Modernes qu'on a chargé, peut être à tort, de tant d'inculpations sur les effets d'une juste & louable sensibilité. Je n'éteindray jamais dans mes Eleves ces précieux sentimens dont la reconnaissance & le respect, ou les loix, quand ces deux motifs n'y seront pas, nous font le devoir le plus étroit, — & le plus tendre. Je ne briseray jamais aucun des liens du sang & de la société; je les renforceray tout par mon exemple, par le fruit de mon expression: mon cœur se briseroit sous la main barbare de la cruelle Philosophie qui m'apprendrait à faire taire la voix puissante de la nature. Mon premier motif sera toujours la satisfaction, l'honneur de parens. Comme un jeune coeur palpite avec force à la vuë de ses amis, quand il faut couler des larmes de joye des yeux de ses parens! quand il les couvre, pour ainsi dire de sa gloire, & les entend

* I. Thes. 4. 12.

dire dans une douce & vive émotion : c'est là mon fils ! ——

J'ay profondément réfléchi sur l'éducation des jeunes garçons : elle doit être bien différente de celle des filles ; & il faut bien d'autres talens, d'autres lumières pour s'en charger. Que si j'étais un de ces hommes hardis & présomptueux qui ne doutent de rien & se promettent tout d'eux mêmes, ou de ces Charlatans adroits qui proposent les plus beaux plans, qui font les plus brillantes promesses pour leurrer les parens & gagner beaucoup d'argent, en faisant beaucoup de mal par la mauvaise éducation qu'ils donnent en effet, ou par le manque de toute éducation, vous ne me verriez pas chanceler ici. Mais je suis un homme bon, simple & vray par dessus tout, qui ne promet que ce qui est en son pouvoir ; qui n'a en vüe que l'utilité publique & nullement la sienne.

J'ay mesuré toute la grandeur & pesé toute l'importance de mon projet ; & c'est en conséquence que j'avoüe tout ronduement que j'ay besoin de secours & que je ne puis tout faire. Je sens bien que j'ay en moy, par une étude de plus de trente six ans, le germe de tout ce qu'ils doivent apprendre ; mais tous ces germes ne sont pas assez développés. Dans l'ardeur de mon caractère & l'inquiétude avide de mon esprit, j'ay voulu tout embrasser : j'aurais voulu tout savoir. J'ay tout cultivé seul & sans maître, & dès là même, donnant moins à chaque partie, j'ay pris beaucoup de peine & fait peu de progrès ; mais j'ose dire que je pourrais pour

notre ville, entrer pour ma part dans cette so=
=ciété dont parle M. de Fontenelle, lorsque de sa
Province il venait à Paris voir dans la rue S. Jac=
=ques Varignon, l'inséparable ami des célèbres
Abbé de S. Pierre: nous pourrions à nous trois,
disait-il, professer toutes les sciences & enseigner
toutes les langues. — Je m'y mets pour la plus pe=
=tite portion, mais je m'en acquitterais bien.

Il n'en est pas de mon Institution, comme de
celle des Collèges où l'on montre à tous les enfans,
quels qu'ils soient, quels qu'ils doivent être, la même
chose; le latin & un peu de philosophie de l'Ecole,
& peut être quelque chose au delà. Je veux au
contraire présenter aux miens successivement les
élémens de toutes les sciences; les tâter sur cha=
=cune, comme fit Ulysse avec Achille à la Cour
de Lycomède; comme il arriva au fameux Ma=
=lebranche en lisant un traité de Descartes; per=
=suadé que le génie n'a presque jamais besoin
de Maître, & qu'il faut peu de chose pour leur fai=
=re prendre l'essor: ses ailes sont peu engluées;
mais toujours faut-il les débarasser de ce qui les
empêche de s'étendre. Ceux qui n'auraient aucu=
=ne étincelle de ce feu céleste qui nous en flamme
malgré nous, rampperaient, comme moy, dans la
médiocrité, sur les traces des autres, & manquant
de ce qui fait les hommes supérieurs, n'en seraient
pas moins de bons citoyens, bons dans toutes les
stations de la vie: & je les prémunirai tellement

de toutes les sauvegardes de la vertu & des moyens de s'occuper utilement, que j'affaiblirai pour eux la contagion ambiante qui tend à tout corrompre: & ils seront impassibles à tous ces maux que nous peint l'Auteur de l'Histoire politique & philosophique* dans les deux Indes.

"Les germes de Morale & de vertu, dit-il, que l'on "sème dans l'enfance des générations déja viciées, "sont étouffés dans l'adolescence & la jeunesse par "le débordement & la contagion des vices qui sont "passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens "les mieux élevés ne peuvent entrer dans le monde "sans y contracter tous les engagemens & "tous les liens d'où dépend le reste de leur vie. "S'ils y prennent une femme, une profession, une "carrière, ils y trouvent partout les semences du "mal & de la corruption enracinées dans toutes "les conditions; une conduite entièrement opposée "à leurs principes; des exemples & des discours "qui déconcertent & combattent leurs résolutions."

Je les prendrai de 16 à 17. & même jusqu'à 20. ans: s'il y a du mal, il n'aura pas jetté de profondes racines: & nous les étoufferons aisément par celles dont nous les revêtirons. L'habitude de réfléchir, de donner aux choses leur juste prix, la voix forte & persuasive d'un Maître aimé, car je ne veux que des enfans de bonne volonté, prévaudront sur les mauvais principes reçûs. Quiconque s'occupe ne présente presque point de prise

* Tome VI. p. 397.

aux tentations de toutes espèces qui me naissent & ne se renforcent guères que dans l'inaction ou dans le tourbillon corrupteur. Je vais les arracher à tout ce qui peut leur nuire: & vous allez en juger par la vaste carrière que j'ouvre devant moy, où je me propose de sonder, pressentir le goût, le génie de chacun: & lorsque je les auray connus, je les appliqueray à chacun des genres qui m'auront paru leur être propres. J'éleveray leur ame par le sentiment de la gloire, par celuy de l'amour patriotique: — nous aurons en fin nos Cités; nous serons Citoyens! — Ils feront, chacun en leur genre à l'égard des autres, ce que je ne pourray pas. Ainsi, sans avoir recours à des ressorts qui me manqueront peut être dans votre ville, ou faute de connaissances, ou de bonne volonté, je les trouveray dans mon Ecole même. Celuy qui pourra instruire en un genre, sera instruit à son tour dans un autre par un de ses disciples: c'est un grand moyen de bien apprendre. Ainsi nous nous prêterons tous la main; nous pourrons aussi professer toutes les sciences & enseigner toutes les langues. Il n'est que de commencer, d'avoir du zèle, de bien connaître son talent. — Nollet & les autres devinrent successivement de grands maîtres. — Ces vûës sont aisées à concevoir, & c'est assez de vous les montrer. — Adieu soir: je compte sur une nuit plus tranquille.

Lettre xviij

23. Janv. 1789.

Je me surprens toujours en faute, Monsieur, jugeant par le Zèle que je mets à cette besogne, que je regarde comme très importante, de la bonne volonté que je trouveray dans nos Compatriotes. Il me semblait être à la tête d'une nombreuse Ecole, où j'aurais à choisir quelques unes privilégiées, favorisées par la nature d'un don exquis, d'un génie propre à éclairer, à conduire les autres: & je n'auray peut être que quelques enfans d'amis, en nombre égal à celuy des filles. Je descens donc de l'Empyrée où cet Oiseau indiscret m'avait emporté, & je me retrouve dans ma chambre presque déserte. Ma bienveillance ne m'y abandonnera pas. Je feray ce que mes forces & mes talens me permettront, & sans doute l'age, qui appesantit l'homme le plus vigoureux & le mieux intentionné, ne me laissera pas grand pouvoir.

Je voudrais avoir, avant tout autre instrument de mon Ecole, un livre qui ne nous sortira guère des mains, un livre qui n'existe pas, mais qu'il est aisé de donner au public: il est déja commencé: c'est le Recueil des Eloges de tous les Académiciens; j'entens de l'Académie des Sciences. M. de Fontenelle en avait fait im-

primer un volume qui, je pense, avait été suivi de quelques autres. Et puisque nous ne sommes ni assez riches, ni même assez instruits pour avoir à notre disposition les Mémoires précieux, je désire en avoir au moins cette partie. Je ne puis vous dire combien j'ay gagné à lire ces Eloges, dont il se trouve ordinairement plusieurs à la fin de la prémiére partie de chaque volume. Comme je m'enflammais à la vûë de ce que chacun avait fait, des obstacles qu'il avait surmontés, de l'ardeur opiniâtre dont il avait été animé! Là tous les genres utiles sont rassemblés: souvent de très faibles commencemens, sans aucune apparences de succés: & que n'ont-ils pas fait! J'étais soutenu dans ma lourde marche par l'espérance de réussir de même: je suivais leurs procédés: je recommençais leurs expériences: je m'appropriais leurs vûës, & si je sais quelque chose, si l'étude a occupé agréablement mes loisirs dans ma triste solitude, je le dois à cet excellent livre, à ces éloges qui persuadent plus puissamment que les plus beaux traités: qui ne connaît l'empire irrésistible de l'exemple! Que vous dirai je? lorsque rien ne contrarie mon goût; malgré ma solitude absolüe, mes journées me paraissent encore trop courtes; & je ne me soucie guéres d'aller perdre mon tems chez les autres.

Il n'est point de Libraires qui ne dût solliciter ardemment un Privilége pour en donner une Edition complette & peu coûteuse: s'il y avait une souscription ouverte, cent fois au delà de l'espérance du

Libraires, elle serait aussitôt remplie, je suis sûr: il serait un profit considérable, & pour l'Europe un bien inestimable. Les Mémoires ne peuvent être achetés que par les gens riches qui probablement les lisent peu; ceux qui pourraient en profiter ne peuvent les acquérir, & dans votre ville je ne connais personne, hors une, qui puisse nous les prêter. Je les ai eûs en deux tems. - Il faut bien se contenter de ce qu'on a; mais je ne consentirai pas à me passer de ce recueil, & j'en attens plus que des leçons les mieux digérées: car la meilleure école est celle de l'exemple: comme un torrent rapide, il entraîne tout. On voit ici que le génie bien prononcé n'est pas nécessaire absolument: qu'il ne faut que de la patience, de la persévérance, une marche même lente, mais toujours soutenuë: dans les sciences exactes on va loin avec l'envie d'aller. M. Sauveur ne disait-il pas qu'il ne connaissait aucun esprit qui fut incapable d'apprendre tout ce qu'il y a de plus sublime dans les Mathématiques, & que la seule différence qu'il y eut entre lui & un Génie, c'est que celui-ci avancerait la science en faisant des découvertes, ce qu'on ne pouvait espérer de l'autre. Mais combien il est encore glorieux de pouvoir suivre le vol des Génies, de s'élancer avec eux dans l'immensité qu'ils ont parcourue!

Pour les expériences, il en est peu qui ne puissent en faire, surtout en en étudiant l'Art détaillé par l'Abbé Nollet. La méthode seule, de la suite, de la netteté dans l'esprit suffisent, & sont à la portée

de tous : à force de voir on apprend à bien voir. Leu=
=wenhoëck ne fit pas d'abord un usage aussi parfait
de ses Microscopes & Herschel n'a pas du premier es=
=say construit la lunette merveilleuse dont il se sert
aujourdhuy ; l'expérience, les réflexions, les épreuves
les ont insensiblement amenés au point desiré. Noël
fils d'un pauvre Laboureur & simple Précepteur à
Paris, pensoit-il, lorsqu'il faisait chez son Maître
ce Surtout de dessert, qu'il serait le Maître de Phy=
=sique de nos Princes? Quand même nous resterions
en chemin, nous aurions toujours fait pour nous
mêmes, si non pour de plus savans que nous.

Mais loin de nous l'éloge des Académiciens Fran=
=cais*; ils ne serviraient qu'à nous induire en erreur;
à nous faire prendre pour un talent décidé l'envie
de faire, ce coup d'essay: faillir à nous séduire sur quel=
=ques faibles imitations d'autant plus décevantes
qu'elles nous auraient moins coûté. Dans ces sortes
de productions, l'Auteur est toujours le plus aveu=
=gle & le juge le plus sottement prévenu. Eh! quel
bien en arrive-t-il? aucun; une démangeaison
d'écrire qui ne peut qu'entraîner une grande per=
=te de tems, &, suivant les circonstances & les affec=
=tions naturelles, des animosités. — Imiterez vous
Despreaux, parceque les mœurs corrompues de
tems vous indignent? serez vous un Juvenal? Ils
n'ont point reformé le monde: n'ajoutez rien aux
maux qu'il renferme, en divulgant sa dépravation.
Est-ce Molière que vous prendrez pour votre mo=
=dèle? dans une petite ville les traits sont peu

* On voit bien que j'entens ceux de l'Acadé=
=mie Francaise.

épars, & vos personnages seraient aisément reconnus: & lui, sur que théatre les jouerez vous? — Inimitable Molière! prenez en quelque soir un volume dans votre poche: lisez successivement ces pièces pour étudier les hommes; pour voir leurs travers & les fuir: que ce soit un amusement, un délassement, & non pas un objet de travail. Faites comme le célèbre Moivre, sorti de sa patrie pour cause de religion, qui, tout Géomètre qu'il fut, lisait Molière avec tant de plaisir, & qui disait quelquefois, même en Angleterre, mais tout bas à ses amis, qu'il aimerait mieux être Molière que Newton. — Voyez tous les Singes qu'a produit ce grand modèle: je n'en excepte pas même Regnard, Destouches, le Comique des Philosophes dit-on, la Métromanie dont le mérite est si petit en comparaison: quelle foule éphémère de fades Parodistes, de Peintres insipides de nos mœurs actuelles. Nous n'avons plus de Molière: peut être n'en aurons nous jamais. Vous n'avez pas l'espérance de l'être: gardez vous donc de ramper dans la poussière, comme tant d'autres, croyant marcher sur ses traces.

Corneille n'est plus: Racine ne nous sera pas rendu. Aimez vous dans leurs écrits: élevez votre ame avec eux; mais point d'efforts qui seraient impuissans. Le sombre Crébillon vous fera frémir quelquefois sur l'atrocité du crime & sur l'horreur des remords; mais que votre ame innocente & timide ne se plonge pas dans ces cruelles rêveries où l'homme, votre semblable que vous

devez aimer, se montre sous des couleurs aussi af-
=freuses. — Voltaire vous séduit ? apprécier le, ou
plutôt, vous qui trop jeune pourriez le traiter fa-
=vorablement & courir sur ses pas au précipice, é-
=coutez moy. C'est, si l'on veut, un Poëte, mais sans
doute un versificateur agréable & facile : personne
n'aura jamais la même aisance. Il a tout embras-
=sé. Sa prose est leste & brillante : ses vers aisés
& parés de fleurs. Il admire avec enthousiasme
l'inimitable Racine, dont il ne pût jamais appro-
=cher. Ce qu'il a fait d'historique n'a rien d'exact :
il a donné sur ce grand point au système : vous
n'apprendrez rien avec lui qu'à juger comme lui,
& tous les savans le contredisent. L'humanité, qu'
il a tant prêchée, a des reproches graves à lui
faire : l'impiété est toujours dans sa bouche : je
connais tout comme vous ces belles tirades tant
vantées : dès ma jeunesse, je les savais par cœur,
& ma mémoire est fidelle : aujourd'hui je mé-
=prise tout homme qui en fait grand cas. C'est ce
que je témoignais n'a guères à un grave Magis-
=trat qui me disait avoir souscrit pour la grande
Edition de Beaumarchais : à notre age il faut
une autre pâture. — Et certainement je n'en
donnerai pas une à mes enfans qui ne pourra
pas leur servir dans tous les ages. Heureux ce-
=lui dont le tempérament n'est point altéré par
les idées philosophiques, revêtues des formes les
plus séduisantes, qu'il étale avec tant d'adresse

& de pompes. Il n'est aucune de ses pièces qu'un jeune homme puisse lire inaffensoped, sans danger. Quand l'herbe venimeuse est si près de l'herbe salutaire, il faut s'éloigner du champ perfide qui les produit.

Notre Académie des sciences ne donnera jamais que des exemples sains, que des pensées innocentes: l'étude de la nature de la géométrie ne peut conduire qu'à la vertu, à la réflexion, à une vie modérée: il en résultera des essais inutiles, des vues fautives; mais point de mal ni pour le cœur ni pour l'esprit: les expériences amuseront dans la solitude la plus aride: les calculs rempliront, attacheront l'esprit, & nous laisseront par les tems d'aller extravaguer avec les tourbillons environnans: le mal est tout près de nous; nous le respirons; fermer tous nos sens à ces impressions, est le but que je me propose; & je ne vois point d'autre moyen d'y réussir. Nous livrer à la littérature légère, serait ouvrir tous nos sens à la contagion: je l'exclus donc de mon école.

Telle est aujourd'hui ma façon de penser: je désire fort qu'elle mérite votre suffrage. Il y a trente ans, je pensais bien autrement. Ne vaut-il pas mieux en croire un Vieillard instruit par son expérience, que le jeune homme égaré par ses goûts, par ses penchans, & qui désire en vain revenir sur ses pas pour commencer & parcourir la carrière qu'il ouvre devant ses Elèves? Je n'en écarterai jamais de ce plan qu'une longue réflexion m'a démontré être le seul utile, & sans inconvéniens. Adieu.

Lettre xjx.

24. Janv 1789.

Vous trouverez, je ne puis en douter, Monsieur, que mes goûts sont étrangement changés; peut être vous trompez-vous. Ne me croyez vous pas capable de sacrifier mes goûts à la raison, à une longue expérience? J'aime ardemment Socrate & Platon; mais j'aime encore plus fortement la vérité & je la préfère à tout. Je ne suis plus jeune; je ne vois plus les choses du même oeil: & c'est peut être ainsi qu'on peut disculper Voltaire lui même tant harcelé par nos Bergiers & autres pareils Sacristains, & que j'ay abandonné depuis longtems pour me livrer à des études sérieuses: c'est ainsi qu'on peut le disculper de toutes les variations qu'on remarque dans ses écrits, & dont on a extrait un Esprit, dont on triomphe bien maladroitement contre lui.

Si le Monde est revenu de tant d'erreurs dont il était imbu, pourquoi l'Individu n'aurait il pas le même privilége? doit il se refuser aux nouvelles lumières qu'il acquiert par expérience, par raisonnement: & la science, dans lui comme dans le monde, doit elle en rester au même point, sans progrès, sans découvertes éversives des premières? Nous n'en sommes plus au tems où l'on regardait les Antipodes comme une donnée insulse; où l'émétique était proscrit par les Facul-

=tés de Médecine & de théologie ; où l'on traitait l'Inoculation d'assassinat. Tout change par la force de la vérité qui surnage à la longue : & l'homme d'abord prévenu contre elle, ou aveugle à ses traits, ne peut s'empêcher de se ranger pour elle, quand il la découvre. Que serait-ils s'il faisait autrement, s'opiniâtrant contre la lumière qui brille à ses yeux ? — mais trêve de digressions.

Tous les jours dans mon Ecole, nous lirons quelques pages du livre que je desire ; & même chaque jour un Eloge. Ceux de M. de Fontenelle & les suivans ne sont pas si longs : il n'y a que ceux de M. de Condorcet qui manquent de cette belle précision, de cet heureux laconisme que nous recherchons dans nos lectures. Il n'a pû se refuser à la démangeaison de faire l'étalage de son savoir dans les Mathématiques, comme s'il était nécessaire pour nous paraître un grand homme en ce genre : nous en étions par avance persuadés ; & cette exubérance indiscrète, cet appesantissement volontaire ôtent plus à sa gloire qu'ils n'y ajoutent : telle est au moins mon humble opinion. — J'ébranche ensuite tout ce qui me nuira pour aller au trône aux raisins, au sommet de l'arbre. Le détail des différentes échelles de la marche est sans doute intéressant ; mais tant de diffusion nous fait perdre du tems. Quand nous serons en état d'aller seuls, nous n'aurons plus recours à ces analyses* trop savantes

* Il n'en a fait que dans ses Eloges ; car c'est à lui que j'ai changé le beau plan dessiné par M. de Fontenelle, & dont des raisons qui me semblent peu plausibles.

pour le moment: nous étudirons un jour dans ses productions mêmes la marche du génie.

Le petit abrégé de l'ancien testament de Méry-guy sera la prémière partie de notre besogne. - Nous commencerons chaque séance par la lecture d'un chapitre, dont mes Enfans me mettront l'extrait par écrit; ce qui leur en sera resté dans la mémoi-re; à peu près comme je l'ay dit pour leurs sœurs. Il seroit honteux pour eux de ne pas connaitre l'histoire du peuple appellé par prédilection le Peu-ple de Dieu: point de l'ouvrage du P. Berruyer: il nous faut des guides simples & respectueux. Nous pourrions nous servir du texte même traduit par M. de Sacy, laissant à mes enfans à faire leurs ré-flexions, & à me les communiquer. - Non, nous ne sommes pas théologiens, mais Chrétiens, quoique le cours actuel des choses y soit entièrement contrai-re: Rousseau l'écrit de toute sa force: nous le serons de notre mieux. Je ne vois pas quelles nouvelles lumières on a reçues, pour s'écarter de la foy de ses pères, qui à tous égards nous valoient bien.

Euler, ce Géomètre fameux, croyoit intimement, & les leçons, qu'il donne à sa Princesse d'Allemagne parlent d'un esprit vraiment persuadé. Les écarts qu'on s'est permis n'ont fait aucun bien aux scien-ces. Descartes & Newton n'en furent pas moins de grands Philosophes, Pascal un grand Ma-thématicien. Haller un excellent Physiologiste, qui craignit même que sur un point qu'il avoit a-vancé & dont on pouvoit tirer des conséquences

favorable à l'impiété, on ne doutât de ses vers: il prit fort mal une plaisanterie sur cela qui lui fut adressée par La Metrie: Euler enfin croyait ainsi que eux, aussi bonnement que le Païsan grossier. Portons notre incrédulité, notre critique sévère sur les faits que nous pouvons vérifier, & qu'on recevait autrefois si légèrement, ayant recours au miracle, ou prodige. Mais sur ces grands objets, aussi éloignés de notre prise que de notre intelligence, points qui ne peuvent mire aux sciences, à la marche de nos études, respectons les; & au lieu de sonder la Nature & ses mystères qui sont livrés à nos recherches, n'allons pas nous perdre dans l'Immensité, fuyons tant ce qui est ou n'est pas, ce qu'a fait ou dû faire l'Auteur de toutes ces merveilles.

Les livres sacrés ont fourni, je le sais bien, à Voltaire de plaisanteries bonnes ou mauvaises, plaisanterie insolente ou fade, tandis qu'ils sont respectés par de grands hommes dans toutes les classes. Ce qui me fâche pour lui, c'est que le plus sot de ses Echos pouvait, de loin, en dire autant que lui: ce genre n'exige pas beaucoup d'esprit. Les mêmes livres ont fourni aux plus grands Poëtes, à Racine, à Rousseau des modèles dont ils étaient émerveillés. La fontaine ne se lassait point de lire les Prophètes, & se sentait embrasé d'un enthousiasme qu'il ne connaissait pas. Nous avons voulu mettre de la Philosophie partout: & cette Philosophie qui ne devait que faire le bien de l'humanité, en a souvent fait le malheur.* Il y a des

* A une Princesse d'Allemagne. Let. CXVI. p. 167.

"gens, dit Euler, qui ne veulent croire & admettre que
"ce qu'ils voyent & qu'ils touchent : tout ce qu'on leur
"prouve par les raisonnemens les plus solides, leur est
"suspect, à moins qu'on ne le leur mette devant les
yeux. Les Chimistes, les Anatomistes & les Physiciens
"qui ne s'occupent qu'à faire des expériences, sont
"les plus sujets à ce défaut. Tout ce que les uns ne
"sauraient fondre dans leur creuset, ou les autres
"disséquer avec leur scalpel, ne fait aucune impres-
"sion sur leur esprit. On a beau leur parler des qua-
"lités & de la nature de l'ame, ils ne conviennent
"de rien que de ce qui frappe leurs sens."

Rien de plus aisé que de plaisanter & de trouver des faces ridicules aux objets anciens les plus respec-tables : ce qu'ont dit de plus sensé les Sages de l'an-tiquité en est susceptible ; dans Homère tout ad-mire, que de sujets de turlupinades ! il en est de même des usages des autres peuples, même voisins. Petits hommes que nous sommes ! nous voulons tout rapporter, tout adapter à nos usages, à ce que nous connaissons ; & tout ce qui n'en a pas la mesure est tourmenté d'un côté ou d'autre sens, non pas avec l'atroce cruauté de Busiris, mais avec la légéreté l'insouciance inconséquente d'un jeune homme qui n'a vû que son pays, qui se persuade que tout y est au mieux, & que tout ce qui s'en écarte est ridicule.

En tout cas, pour plaisanter, ou pour arguer, faut-il au moins bien connaître son objet, & n'y pas prê-ter des circonstances, des couleurs qu'il n'a pas.

Il ne faut pas, comme un Auteur agréable que je viens de lire, faire des bévues qu'un enfant de mon

Catéchisme relèverait. En parlant de la maison de la S.te Vierge apportée par les Anges, de Nazareth en Dalmatie, fable qui n'est adoptée que par la canaille italienne seulement, qui ne nous est montrée nulle part comme un point de fait, pas même de louable & pieuse croyance, il dit que c'est celle où elle conçût & mit au monde l'enfant Jesus: un Paysan même sait qu'il naquit à Bathleem. Il ne faut pas faire preuve d'une telle ignorance quand on veut prendre le ton goguenard; car les rieurs se tournent contre vous. On s'est donné dans ce siècle une étrange licence sur les choses sacrées: elles sont trop révérées pour être traitées de la sorte: ce qui fut l'objet de la vénération de tous, & le sera longtems encore sans doute d'un grand nombre de personnages graves, mérite des égards, des ménagemens. Que voudrait-on donc que je fisse de mes élèves? des déistes, des matérialistes, des athées? Croyent-ils qu'il en résulterait du bien? moi je suis fortement convaincu qu'il n'en découlerait que du mal. La théologie n'entre point dans mon plan, & notre Philosophie ne doit porter que sur les sciences exactes & sur les choses de la Nature. — Bonsoir, Monsieur, &c.

Lettre XX

26. Janv. 1789.

Il y a 19 à 20. ans environ, Monsieur, que je me jettay, je ne sais plus par quel motif dans l'étude des Mathématiques dont, par le défaut de l'éducation donnée dans les Collèges des Jésuites, je n'avais pas la plus faible teinture: & je disais à un ami qui en avait reçû des leçons assez inutiles du fameux Diderot qui les enseignait alors sur le pavé de Paris; je donnerais de bon cœur ce que je sais de littérature, de langues, d'histoire, enfin tout mon petit acquit, pour une dose raisonnable de connaissances en Géométrie. Toujours des faits, la plûpart apocryphes, & dont la vérification est impossible; des phrases, des vers en toutes langues, &c; à quoy tout ce fatras digeste ou indigeste me sieroit-il? A quoy m'aurait conduit dans mon humble station la science d'Euler, de Dalembert? Je m'étais amusé par le prémier genre; peut être quelquefois avec assez de risque: car lorsqu'on aime le bien & qu'on s'indigne à la vûë du mal, l'envie prend aisément, quand on peut la satisfaire, de se livrer à la Satyre: & de plus, quand on est dans le monde où presque tous parlent de littérature, de vers, de pièces, de livres nouveaux, avec autant d'audace que les plus instruits, il n'est pas étrange qu'on se fasse bien des ennemis. Dalembert Mathématicien jouissait

en paix, connu, estimé de peu de personnes: quand par la littérature, il eut plus de célébrité, ses jours furent pleins de nuages.

Ce n'était point uniquement le dégoût de ces ex=cavations, de ces redressements de Juges inepte= qui avait influé sur ma nouvelle manière de voir: j'avais la faveur pour moy, & la petite gloire le satisfait un jeune cœur: mais c'était le desir d'ap= prendre des choses que je ne connaissais pas, l'espèce d'inquiétude que j'ay toujours portée en moy. — J'avais les 40. premiers Volumes de l'Acadé= mie des Sciences à ma disposition, & il me semblait honteux de n'en pouvoir lire que la plus mince partie. — L'ami penseur avec moy, & combattit ma pensée. Il vaut mieux, me disait-il, savoir de tout que se borner à un seul genre: tous se donnent mutuellement la main, s'entraident & se prêtent des lumières réciproques: cultivez tous les genres, & ne vous attachez pas à un seul, exclusivement à tous les autres. Quel agrément porte dans la société celuy qui a une grande diversité de con= naissances, & quelles ressources pour luy! quel ennuy celuy qui n'en a que d'une sorte! Il est semblable à l'homme qui n'a qu'une affaire dans la tête dont il parle à tout venant, & qui ne peut parler d'autre chose. — Tout en me te= nant ce langage, il me prêta les Eléments de Rivard que je lus avec avidité, avec opini= atreté: j'y vis ensuite ceux de la Chapelle: j'ay vû ceux de Clairaut fait pour Mme. du

Chatelet. — & malgré l'espèce d'obstination que j'y ay mise, je n'ay pas fait de grands progrès. Je m'y plonge encore tout de nouveau : peut-être réussirai-je. — Je m'y suis mis trop vieux, & mon esprit, trop longtems accoutumé à une étude toute différente, n'y est probablement plus propre.

Cependant quels progrès peut on espérer dans aucun genre sérieux sans ces préliminaires ? aucun art ne peut faire de grands pas sans eux : il n'en est point qui n'y tienne & qui n'ait besoin de leurs secours. Quelle netteté, quelles suites dans les idées, dans les procédés en sont le fruit ! N'est-ce pas l'ordre géométrique qu'il faut mettre, même dans une Epître, pour se faire aisément concevoir ; & comment le suivre, si de bonne heure on ne s'est pas rompu à cette allure ? Ecoutez un maître* :

" Jacques Bernoulli, dans ses leçons, faisait sentir à ses disciples que la Géométrie n'est pas une " science isolée, & la leur présentait comme la base " & la clé de toutes les connaissances humaines, " comme la science où l'on peut le mieux observer " la marche de l'esprit : celle dont la culture exerce le plus utilement nos facultés, puisqu'elle " donne à l'entendement de la force & de la justesse à la fois ; enfin comme une étude également " précieuse par le nombre ou la variété de ses applications, & par l'avantage de faire contracter " l'habitude d'une méthode de raisonner qui peut " s'employer ensuite à la recherche des vérités de

* Mem. de l'Acad. des Scien. 1783. p. 89.

"de tous les genres & nous guider dans la conduite
"de la vie."

J'ay mille fois maudit mes anciens Maitres pour m'avoir laissé ignorer deux choses: la géométrie & le grec, tandis qu'ils m'ont si longtems arrêté, traîné sur le latin, sur les thèmes, sur les vers & les formes qu'il a plû aux Poëtes de leur donner. Que de tems mal employés! que de courses inutiles & pénibles, tandis que nous avions devant nous une route si belle qui menait à tant de richesses! J'acquit de ce trésor me fuit sur tout: avec lui on peut tout obtenir, & sans lui on n'est que de pauvres phrasiers, qui n'ont pas même la méthode nécessaire pour analyser les phrases des Orateurs qu'on leur donne pour modèles! Car un discours a besoin plus que toute autre production littéraire de cet ordre mathématique que je ne connais pas même de nom.

D'après mes regrets je repare ce défaut de mon éducation avec mes enfans, & je leur mets à la main ou les Elémens que je connais, ou ceux de l'Abbé Sauvy qu'on dit être extrêmement aisés, & bien disposés pour la jeunesse: je les fais venir, pour m'essayer encore. — On m'interrompt pour me rendre mes lettres. C'est un avis de ce vénérable Vieillard* qui a la complaisance de me prêter des livres, & j'ay toute confiance en ses lumières. Il me fait dire qu'il n'a pas les Elémens de l'Abbé Sauvy, qu'il en fait peu de cas, & les croit fort peu

* M. Petit de Thoisy, ancien Conseiller à la Cour des Monnoyes de Paris.

digne de l'éloge pompeux qu'en fait l'Abbé Rozier qui m'avait induit en erreur: voyez son Journal de Physique Tome II. p. 562. J'y substitue l'Abbé de la Caille dont la réputation est si brillante. — Nous apprendrons l'Arithmétique, l'Algèbre qui n'a de base que le titre; nous nous y aguérirons: il est mille secours pour cette étude. La véritable manière c'est d'aller lentement; de réfléchir attentivement; de ne jamais se presser, croyant bien savoir ce qu'on n'a vu qu'à demi. Il faut bien inculquer dans la tête de mes disciples les premières notions, les leur faire bien concevoir; les laisser mûrir, & nous acquiérerons insensiblement assez de force pour suivre les pas des grands Maîtres. Nous verrons ensuite de la géométrie assez pour qu'ils puissent aller seuls, bien au delà, si c'est leur talent. Je ne crois pas qu'on puisse être réputé savant & le devenir sans ces connaissances essentielles: & la culture que nous leur donnerons, nous arrachera au tourbillon séduisant du monde qui ne peut que nous corrompre.

Non, Nous n'avons point la vanité de faire de découvertes pas plus que Dalembert qui en fait tant; nous en restons à la seule ambition de savoir ce qu'ont fait les grands hommes & de constater par de nouvelles preuves l'assertion de M. Sauveur. Le jour que nous pourrons nous rendre raison d'une Démonstration, la bien connaître, nous l'approprier, ce sera un jour de fête, de vertige, comme pour Pythagore lorsqu'il découvrit

l'égalité du quarré de l'hypoténuse au quarré des deux côtés opposés ; comme pour Archimède lorsqu'il trouva le rapport du cylindre à la sphére ; comme pour Képler, génie sublime que la pauvreté persécuta, qui parlait avec tant d'enthousiasme de la découverte de cette fameuse regle qui rend son nom immortel ; comme pour tant d'autres génies qui sentirent si vivement la sainte & puissante impression de la vérité ; & nous serons heureux & glorieux de leur bonheur & de leur gloire : ce sera aussi une grande propriété que nous aurons acquise ; le sentiment enyvrant d'avoir vû la vérité : que nous importe la gloire future qui ne fait rien à ceux qui portérent ces noms révérés ? Nous jouirons & quelle délicieuse jouissance, qui sera toute en nous ; & nous serons assez sages pour ne pas aller en faire trophée au dehors, de peur qu'on ne nous la ravisse.

C'est ici plus que jamais, Monsieur, que j'ay besoin de secours : peut être n'en trouverai je pas dans vos entours : il faudra bien s'en consoler ; notre marche sera plus lente, mais non moins sûre ; car les élémens que nous avons choisis, sont tellement préparés qu'avec de l'attention & une médiocre mesure d'intelligence nous avancerons dans la carriére. Cette science sublime est, nous dit-on, à la portée même des enfans ; nous qui ne serons plus enfans y apporterons une plus forte application, toujours alimentée par la vûë de la necessité & l'utilité d'apprendre. Employons y nos trois années consécutives : & certainement nous pouvons nous

en promettre quelque fruit. Nous aurons recours au fameux Euler qui nous a rendu de si grands services en Algebre. Lisez ce qui suit tiré de son éloge par M. de Condorcet; la citation est un peu longue; mais qu'importe pourvû qu'elle nous inspire du courage & de l'espérance. Je puis vous répéter ce mot de Marmontel qui, réfutant J. J. Rousseau, remplissait ses feuilles de passages de son éloquent Antagoniste: c'est, disait-il, pour embellir mon ouvrage & me faire lire avec plus de plaisir.

"L'Algèbre n'avait été pendant longtems qu'une "science très bornée: cette manière de ne considérer "la grandeur que dans le dernier degré d'abstraction "où l'esprit humain puisse atteindre; la rigueur avec "laquelle on sépare de cette idée tout ce qui, en occu"pant l'imagination, pourrait donner quelque ap"pui ou quelque repos à l'intelligence; enfin l'ex"trême généralité des signes que cette science em"ploye, la rendent en quelque sorte trop étrangè"re à notre nature; trop éloignée de nos concep"tions communes, pour que l'esprit humain pût "aisément s'y plaire, & en acquérir facilement l' "habitude. La marche même des Méthodes algé"briques rebutait encore les hommes les plus pro"pres à ces méditations: pour peu que l'objet qu' "on poursuit soit compliqué, elles forcent de l'ou"blier totalement, pour ne songer qu'à leurs for"mules: la route qu'on suit est assurée; mais le "but où l'on veut arriver, le point d'où l'on est parti "disparaissent également aux regards du Géomè"tre: & il a fallu longtems du courage pour oser

"perdre la terre de vuë, & s'exposer sur la foy d'une
"science nouvelle. Aussi en jettant les yeux sur les
"ouvrages des grands Géomètres du siécle dernier, de
"ceux mêmes auxquels l'Algébre doit les découvertes
"les plus importantes, on verra combien peu ils étoient
"accoutumés à manier ce même instrument qu'
"ils ont tant perfectionné; & l'on ne pourra s'empê-
"cher de regarder comme l'ouvrage de M. Euler* la
"révolution qui a rendu l'analyse algébrique une
"méthode lumineuse, universelle, applicable à
"tout & même facile".

Cette lettre est bien longue: je me soulage en m'entretenant avec vous: c'est une distraction à mon chagrin, & j'en ay grand besoin. Je suis &c.

*Elemens d'Algébre par M. Léonard Euler, traduits de l'Allemand par M. Bernoulli, avec des notes & des additions. 2. Vol. in 8°. 1774. Je ne l'ay pas; nous l'achéterons.

Lettre xxj.

28. Janv. 1789.

D'après tout ce qu'on m'a rapporté, Monsieur, il paroit que votre ville a été dans les transes, depuis la nuit du 18. au 19. & les deux jours suivans. Deux de vos faux-bourgs ont beaucoup souffert de la débacle du pont, de l'abondance énorme des glaces & de la seule soulement des eaux. Il y avoit sept pieds d'eau dans la ruë de la Soulerie: les faux-bourg de Vienne & les environs ont été inondés, & si la levée au Sud n'avoit resté en deux

endroits,

endroits, le mal aurait été bien plus grand. on dit des merveilles du Régiment Franc-Comtois que vous avez en garnison, dont trois soldats, m'a-t-on assuré, ont péri en faisant une coupure à la veine; ce qui s'est trouvé faux. — Mais vous savez mieux que moi tous ces détails inouis qui méritent une place dans nos Annales. Que de maux accumulés cette année! la misère est extrême dans votre ville comme dans nos campagnes —! Ah! la nature a bien prêté toutes ses précautions pour nous rendre malheureux! Pline le Naturaliste a fait de l'homme, il y a longtems, une image bien déplorable & qui n'est que trop ressemblante. — Mais détournons nos regards de tous ces sujets d'affliction auxquels nous ne pouvons rien: & pour m'en distraire, je rentre avec mes Eleves.

Je présume que la langue anglaise est nécessaire à tout homme qui se consacre à l'étude des connaissances utiles. Tant de livres excellens dans tous les genres écrits en cette langue nous le disent fortement: ces Transactions Philosophiques, le digne pendant de nos Mémoires de l'Académie des sciences; les ouvrages d'autant de physiciens, de Géomètres, d'astronomes, d'investigateurs de la nature qui l'ont forcée à leur révéler ses mystères, qui ont étudié sa marche avec opiniâtreté, avec des vues profondes, Newton, Boyle Hauksbée, Bradley.... une liste innombrable: — le grand nom de Newton n'est-il pas lui seul un attrait irrésistible? — Sans être Anglomane, on ne peut

* Præm. lib. I.

se refuser cette acquisition si peu coûteuse & qui produit immensément: car de voir dans des traductions souvent fautives, ou à desirer, je le passe à nos Eleves fonciers. & je ne leur ai parlé que d'italien; mais à mes garcons! je voudrais qu'ils apprissent tout & principalement les langues, qui ne sont qu'une affaire de mémoire quand on sait parfaitement une langue quelconque. Mon frere l'Indien s'était mis, avec mon aide, en quinze jours au point d'expliquer la prose.

Je n'aurai recours à personne pour cette langue; & avec la premiere méthode ou grammaire, je me fais fort de la leur apprendre en peu de tems. Pour ne pas nuire à nos autres études plus interessantes, nous irons encore lentement, nous donnant le tems de digérer, & de graver dans notre tête les principes qui sont en petit nombre & les mots qui sont innombrables, & qui ne ressemblent pour la plupart ni à ceux du latin ni à ceux du français. - Point de déclinaisons; les verbes n'ont proprement que deux tems; le présent & le passé: ce qui différencie le present de l'infinitif, n'est que ces deux monosyllabes to & I; l'infinitif est presque toujours le substantif devant lequel se met l'article the, dont la prononciation est si difficile. Vu & à la suite de l'infinitif forme ordinairement le passé: & leurs verbes auxiliaires sauvent même la peine de les former. Ils ont des exceptions, des passés irréguliers & en assez grand nombre; l'usage les leur apprendra & je leur épargnerai bien des difficultés.

Ce qui nous arrêtera toujours peut être, c'est la prononciation; moy même je ne la sais que très-imparfaitement. Jamais à portée de converser avec des Anglais, je n'ay ny l'accent, ny même les mots sur la langue; il faut que j'y pense: avec les yeux, jamais mon intelligence n'est embarassée; avec mes oreilles je n'y connois presque rien: c'est une espèce de musique dont les intonations & les consonnances ou dissonnances me paraissent étranges. — Vous comprenez sans doute, Monsieur, ce que je veux dire ici. — Mais ne trouverons nous pas dans votre ville, où viennent séjourner tant d'Anglais, & où ils sont si bien reçus, un seul parmi eux qui, amoureux des sciences tout comme nous, se mettra de notre Ecole pour nous apprendre ce que nous ne savons pas, tandis que nous lui enseignerons ce qu'il ignore? — Après tout, comme nous aimons les sciences pour nous mêmes & non pour en faire un frivole étalage, nous ne nous passerons de parler anglais, ainsi que nous nous passons de parler latin. Nous lirons entre nous peut être l'histoire d'Angleterre de David Hume, peut être ses traités économiques & politiques: nous verrons M. Tull & sa manière de cultiver la terre, ses expériences. Lirons nous l'inimitable Roman de Richardson, livre que je sais par cœur, qu'il est si facile d'entendre, & si utile de parcourir au moins. Oui, Monsieur, je me trouve ici embarassé: ne voulant presque rien donner à la simple littérature, n'est ce pas ici m'y livrer? — N'est dangereux, dit celuy qui a-

Lettre xxj.

fait l'éloge de Richardson, de tenir un volume de sa Clarisse, s'il on a quelque devoir à remplir: il faudra se faire violence, se l'arracher des mains & de l'esprit, pour courir au devoir, ou bien il faudra remettre le devoir, & l'oublier pour suivre sa lecture enchanteresse. — Mais ne lirons nous pas aussi Molière? ne donnerons nous rien à l'amusement? pardonnez-moy: Molière & Richardson nous instruiront dans un autre genre: il est avantageux de connaître les hommes, puisque nous ne voulons pas rompre tout commerce avec eux: c'est un des grands points de notre étude. & personne, que je sache, ne peut mieux nous l'avancer que ces deux Auteurs, tous deux parfaits. Si nous savions le grec, ne lirions nous plus Homère? fermerons nous pour toujours notre Virgile, notre Horace? Je les porte avec tant de plaisir dans mes promenades! ils me tiennent lieu de si bonne compagnie! — Nous sans doute; & quand j'encourrais encore l'inculpation de n'être qu'un littérateur, je ne puis m'abstenir de ces lectures autant utiles qu'agréables, quoyqu'on puisse en dire.

Une chose encore me fait de la peine: c'est que qui se borne à entendre la prose, n'entendra pas la poésie anglaise: elle est bien plus difficile! Non nous ne voulons point lire Shakespeare: cependant j'avais autrefois proposé à Diderot de me charger d'en faire la traduction, dans le même tems qu'on travaillait à celle qu'on nous a donnée dernièrement, dont on est peu content, dit-on; & je ne le savais pas: il m'en détourna par cette même raison. — Nous ne voulons point lire leurs anciens Poëtes; mais n'en excepterons nous pas Milton, extravagant par fois, souvent su-

=blime, tantôt si jolis charmant? Ne verrons nous pas=
Pope dont Voltaire disait:

L'art quelquefois frivole & quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre humain?

j'ay traduit son Odyssée. Nous laisserons Young, plus célèbre dans notre pays que dans le sien: nous nous passerons de lire ses Nuits dans l'original où il est subtil, pointilleux, plein de enflure & de platitudes: nous gagnerons à le lire dans son traducteur.

Or si nous voulons lire leurs poésies, c'est un plus grand travail; mais nos enfans sont accoutumés aux inversions, aux sous-entendus du latin; c'est bien des difficultés de moins: & pour composer avec tout le monde & même avec moy, nous y sacrifierons une année & par plus: c'est bien modeste pour celuy qui fut un parfait anglomane, & qui est aujourd'huy descendu au niveau tenu par la main de la raison. Je puis ajouter que je suis prêt à faire sur cela le sacrifice de mon goût & de mes intentions, si vous me témoignez la plus faible répugnance: car je ne tiens plus à mon avis aussi fortement qu'autrefois: je me défie de moy, & suis toujours disposé à prendre conseil pourvû cependant qu'on me laisse me débattre, déduire mes raisons, peser les objections. Oui, Monsieur, j'ose le dire, sans crainte d'être démenti par ma conduite, si je le suis par quelques étourdis indiscrets, je ne veux que le bien: & si j'ay mal vû, dites le moy: je renfermeray tous mes livres anglais dans un coin de ma bibliothèque, & mes enfans ne les verront jamais: je leur laisseray même ignorer que je sais cette langue ainsi qu'à quelques voisins que

Lettre xxij.

je vois souvent, auxquels je ne laisse pas apperçevoir que je sache d'autre langue que eux, le français & peut-être le latin: car au moins ne peut-on pas me refuser, ni me faire un crime de l'avoir appris & de le savoir un peu mieux qu'on ne l'apprend dans le collége. Adieu.

Lettre xxij.

29. Janv. 1789.

Si j'avais, Monsieur, tant à cœur la littérature, mon premier soin aurait été d'examiner le français & le latin de mes jeunes gens: leur français qu'ils n'ont jamais appris; leur latin auquel ils ont donné les six ou sept plus belles années de leur vie: — savent-ils l'un & l'autre? pour le premier la réponse est facile: la science ne se donne pas par infusion, & personne, que je connaisse, ne sait ce qu'il n'a pas appris: pour le latin, c'est bien autre chose, & nous deux savons à quoy nous entenir sur cette partie des exercices de notre Collége. En sort-il beaucoup qui sachent parler de livres couramment, je ne dis pas Tacite, Juvenal, Lucrèce, Horace même mais les œuvres de Cicéron qu'ils n'ont point vues ou apprises par cœur, & le dernier livre de l'Énéide qu'on n'y voit pas ordinairement? Nous sommes persuadés tous deux que pour le bien savoir, il faut l'apprendre de nouveau, l'aimer, s'en faire d'abord une étude & puis un amusement. —

Je n'aurais pas manqué en second lieu de leur

inspirer le goût du grec, langue si nécessaire à un Théologien, à un Médecin, à quiconque veut connaître l'antiquité. J'avais promis, lorsque je devais avoir l'inspection du Collège, comme je vous l'ay dit dans mes précédentes lettres, j'avais promis de m'y livrer avec ardeur, parce qu'alors mon but était tout différent de celuy que je me propose aujourd'huy. J'étais alors littérateur; mais j'ay abandonné les mots pour les choses, & je ne reviendray jamais à cette langue enchanteresse, la véritable langue des Poëtes, des Orateurs, & peut être des Philosophes. — Il est vray que le célèbre J. J. Rousseau, à qui nous devons tant, a soutenu que la française avait ce dernier mérite à cause de sa netteté. — Mais puisque cette partie de leur éducation a été oubliée comme pour moy, je ne leur en parleray pas, à moins que quelqu'un d'entre eux, ardent comme l'était mon frère l'Indien, ne se mette à l'apprendre seul, comme il faisait peu de tems avant de partir pour l'Inde que je la luy fis quitter, pour apprendre l'anglais qui luy devenait bien plus nécessaire: les affaires de Commerce allaient alors pour luy avant toutes les affaires d'esprit.

Dans toutes les nouvelles Institutions, on enseigne l'allemand, nécessaire pour les Militaires: il peut l'être également & bien plus pour les Chimistes, les Métallurgistes &c; mais comme les Allemands écrivent assez ordinairement en latin, ces genres de Sciences peuvent s'en passer: Et puis s'il fallait

apprendre la langue de tous les Savans de l'Europe, on s'environnerait de Dictionnaires, & l'on n'aurait pas de tems pour aller à l'essentiel. C'est ainsi que j'ay quitté l'allemand, lorsque je suis arrivé dans ma Solitude, parce que j'avais des devoirs plus pressans à remplir. J'en ay gardé quelque anglais, l'italien, & un peu l'espagnol; je m'amuse encore, mais de loin à loin, à relire le Don Quixote & l'Araucana, & insensiblement peut être ne saurai je plus que l'anglois & l'italien: il est vray que de la manière dont je les sais, il ne m'est guère possible de les oublier. Jeune, j'aurais voulu tout apprendre, & je passais les nuits à l'étude aussi lestement que ceux de mon age les passaient au bal, en parties de plaisir: il ne leur en est rien resté qu'un souvenir amer, & moi peut être; il m'en est resté à moy quelques connaissances qui servent à mon amusement, & la longue habitude de m'occuper; & c'est un grand trésor dans la retraite, & même dans le monde, où tant de gens vous ennuyent & où l'on ne peut pas être perpetuellement. Il n'y a guère que une solitude absolue, comme la mienne, qui puisse me paraitre quelque fois desagréable, & sans doute, lorsque je me trouveray dans votre ville & que je rencontreray des Importuns, la regretteray je. Je suis accoutumé à reflechir, à parler peu, & parmi vous on exigera que je parle: ce que je ne fais guère qu'avec des amis: car vous devez penser que j'ay contracté l'habitude de la franchise: la dissimulation, la discrétion même m'ayant toujours

parmi des défauts : & avec cette manière de voir & cette tournure d'esprit, il faut se taire, ou se faire des ennemis. — O douce solitude, que l'éloignement de toutes ressources me rend assez souvent pénible, que de fois peut être je te regretteray avec ta sécheresse & ton dénûment de tout! Je ni perfidie, ni envie, ni fausse amitié; & là, avec une dose assez forte de connaissance théorétique des hommes, j'encray peut être la victime! —

La victime! — Ce mot m'épouvante: je sais trop de quoy ils sont capables, & je connais toute ma sensibilité; — mais ce ne sera pas pour long-tems en tout cas: — quelle triste consolation! Quoy, ils pourront remplir d'amertume mes derniers jours: faire couler des larmes sur mes joues ridées? moy qui me seray consacrée à l'instruction de leurs enfans; qui les formeray à l'étude, à la vertu, à tous les devoirs de la société! Je ne serois qu'un exemple de plus. * "La condition "du sage est bien dangereuse: il n'y a presque pas "une nation qui ne se soit souillée du sang de "quelques uns qui l'ont professée. Que faire donc? "faut il être insensé avec les insensés? non, mais "il faut être sage en secret, c'est le plus sûr. Pen- "dant si quelqu'homme a montré plus de "courage que nous ne nous en sentons, & s'il a "osé pratiquer ouvertement la sagesse, décrier les "préjugés, prêcher la vérité au péril de sa vie, "le blâmerons nous? non; nous conformerons "dès cet instant notre jugement à celui de la Postéri- =té,

* Encycl. art. Pythagore.

"-te qui rejette toujours sur les peuples l'ignominie
"dont ils ont prétendu couvrir leurs Philosophes. Vous
"liser avec indignation la manière avec laquelle
"les Athéniens ont usé avec Socrate, les Crotoniates
"avec Pythagore; & vous ne penserez pas que vous
"exciteriez un jour la même indignation, si vous ex-
"-erciez contre leurs successeurs la même barbarie?"

Rassurons nous; le sang ne coule plus; non sans doute, mais le ridicule, arme terrible que sait si bien manier la méchanceté, jette autant d'amer-tume sur la vie que la prison, la torture, le bannissement; il est vrai: & les hommes puissans que l'on peut offenser en parlant ou par manque d'égards qu'ils se croyent dûs, peuvent vous faire bien du mal.

Quoy! parmi ces chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des sentiers secrets le sage doit marcher! *

L'oracle de la vérité a dit: qui malè agit, odit lucem. — Mais je ne serai ni prédicant, ni enthousiaste, ni illuminé, ni chef d'aucun parti, de secte aucune; je répeterai les expériences des Physiciens, j'amasserai des plantes, des objets d'histoire naturelle; mon Ecole ne sera pas proprement une Ecole. Bien des gens font société avec des hommes de leur âge, de leur goût, de leur condition, soit par besoin, soit par interêt; moy je feray société avec des jeunes gens par besoin pour moy, par interêt pour eux. Au lieu de nous occuper des affaires politiques de l'Etat, de la conduite scandaleuse de nos voisins, "nous n'aurons garde d'approuver, pas plus que

* Voltaire. Dest. de Lisb.

l'Auteur de l'histoire critique de la Philosophie*, „le
„procédé de Cambyse qui tua le Dieu Apis, mais nous
„ne le dirons que tout bas; & nous dirons tout bas en-
„core que c'est toujours une mauvaise action que
„de faire violence à ce qui est regardé comme sacré
„par un Peuple, quoy que ce Peuple se trompe & s'
„abuse: que c'est aussi une mauvaise action que
„de se moquer des objets de son culte, quoy que ri-
„dicules en eux mêmes, mais qui méritent, par
„cela même que ce sont des objets d'un culte reli-
„gieux, quelque sorte d'indulgence, car ce sont là
„des péchés contre la religion en général...

Nous etudierons loin d'eux quelques pages du grand livre que le Souverain Etre a étalé devant nos yeux: la Nature sera notre seule étude: nous ne ferons de mal à personne; nous rendrons à tous tous les Services qui seront en nous: bons citoyens, bons amis, bons frères, bons fils: que veut-on de plus? & vous croyez qu'on ne nous estimera pas: qu'on nous haïra; qu'on ne nous laissera pas tranquiles, tandis que nous n'embarrasserons personne? On ne dit rien aux Instituteurs de votre Ville, aux Maitre de latin, d'écriture: on les méprise: ce sont des hommes à gages: — aux Maitres de Philosophie, de Théologie: c'est leur métier, pédans dont on ne s'inquiète en aucune maniére: Mais vous, un Maitre si singulier, qu'on ne paye point; qui enseigne des choses que tous croyent savoir, ou regardent comme ridicules ou inutiles; ma

* Tom. I. p. 155.

Lettre xxij.

Soy, vous prêter trop le flanc. Si l'on vous méprise, ce sera beaucoup, & peu vous importe; le bien ne sera pas empêché: si vous parvenez à vous donner quelqu'importance, de la considération, ce sera autre chose: le ridicule pour le moins vous attend. N'est-ce que cela? Nous nous cacherons si bien qu'on ne nous verra pas: nous n'aurons de liaisons qu'entre nous, & je dirai si éloquemment à mes enfans de ne se distinguer de personne, de ne divulguer aucune des connaissances que nous acquerrons ensemble, que pas même l'œil d'Argus ne s'en apperçevra. Le silence que nous observerons nous gardera de tout danger: à moins que les Méchans ne nous en fassent un crime, & ne nous prêtent des propos pour avoir le droit de nous tourmenter. — Mais le ressentiment seul que vous témoignez suffira pour vous nuire. — Je n'en parlerai plus, & sans avoir les talens de J. J. Rousseau, je n'en ai point la pusillanimité: il croyait que partout on le poursuivait: moy je ne me supposerai jamais tant d'importance: voilà ma réponse. Depuis je n'en suis qu'au projet; & il y a loin du projet à l'exécution.

Ces deux lettres iront ensemble par une occasion favorable & inattendue qui se présente. Je n'ai même pas le tems de relire cette dernière: je vous envoye le premier jet de mon imagination. Vous tâcherez de la déchiffrer: vous connaissez mon écriture & mes abbréviations. Adieu.

Lettre XXIIJ

8. fev. 1789.

Si je sais bien calculer, Monsieur, je pense que notre Mérangui ne durera au plus qu'une année, & alors nous nous porterons avec zéle sur l'histoire de notre pays, pour laquelle nous suivrons les mêmes errements qu'avec nos soeurs : car je suis persuadé que c'est la meilleure maniére ; il ne faut donc point en chercher d'autre : si ce n'est que comme homme & citoyens, ils doivent prendre une connaissance plus détaillée, de plus forts renseignemens sur nos loix, nos usages, nos coutumes, sur la forme de notre constitution, du Gouvernement. — O titre sacré si longtems profané ; titre auquel on n'ajoute plus aucun sens parminous, parce que tu n'es plus qu'un vain son, & que tes droits sont oblitérés, anéantis ! Citoyen ! qualité sublime & vivifiante qui rend l'homme membre du Souverain, qui inspirais tant d'ardeur aux Grecs, aux Romains ; qui leur enflammais de ce fanatisme patriotique qui les rendit

---

* Lors que j'écrivais ces lignes qui renferment l'expression de toute ame honnête & les regrets amers de tout Français, notre Assemblée Nationale n'existait pas encore : elle n'avait pas rendu à l'homme sa dignité, au citoyen ses droits, & rallumé dans tous les coeurs le feu sacré de l'amour pour la Patrie. Il est fait ce grand ouvrage si longtems inespéré. Puisse-t-il durer autant que le nom Français ! puisse la liberté qui nous est rendue, contenue dans de justes bornes, prendre chaque jour une nouvelle vigueur, & se couronner de l'olivier d'une paix éternelle & des fruits nés au milieu

capables de tant d'actions généreuses, de tant de sacrifices dont le récit seul nous épouvante & nous renverse, tu n'es plus qu'un froid simulachre, qu'un emblême vuide dont la réalité n'existe plus! - d'où vient peut-être l'affaissement de toutes les vertus, l'amour de soy, l'égoïsme qui empoisonne tous les rangs, tous les individus; de sorte que l'amour de la Patrie n'est plus qu'une chimére, & les efforts qu'il pourrait produire qu'une source de ridicules.

C'est donc bien à tort que l'Historien de l'Académie nous dit dans l'éloge de M. le Duc de Praslin:* "que "le titre d'homme, de citoyen, en imposant l'obligation commune de se dévouer au bien de la Patrie "donne à tous, par une conséquence nécessaire, le "droit d'avoir une opinion sur les intérêts publics, "& que ce droit est inséparable de celuy de la dire." — Cette belle sentence ne peut elle pas être regardée comme le tocsin de la révolte, comme le flambeau de la Sédition? — Ah! chacun se renferme en lui-même, dans son commerce, dans sa famille: se borne au soin de ses affaires, & ne fait plus ce que c'est que se dévouer au bien de son pays. C'est là le parti que prend l'homme sage; & si quelquefois avec des amis, il inculpe, il murmure, ce n'est qu'

---

des travaux champêtres dans la joye d'une sage activité. O liberté, présent délicieux du ciel, Machiavel sentit avec enthousiasme ton influence précieuse & chanta avec energie les dons inestimables de ta fécondité. lib. II. cap. 2. supra l. 2. 1ª Decad. di Tit. Liv. - J'écris cette note = le 5. fev. 1790.

* an 1785. p. 142.

avec des amis ; & sa bouche se ferme lorsqu'il est avec des indifférens. Nous ne sommes point sous un gouvernement où le Peuple est tout, quelque chose au moins : il n'est ici que pour payer & porter les charges. L'écrit le plus sage, le plus circonspect est regardé comme séditieux : l'Ami des hommes, M de Mirabeau, son fils & tant d'autres ont gardé l'anonime, ou se sont cachés, ou mis à couvert par la fuite. Nous ne sommes point en Angleterre, où l'on peut tout dire, tout imprimer ; où le Peuple a une si grande prépondérance, puis que c'est lui qui sanctionne les Impots, les subsides : & que sans argent on ne peut rien en toute station.

On nous promet à la vérité de grandes choses : l'espérance du Peuple est éveillée : & les Etats Généraux vont remettre chaque chose à sa place. Si les vœux d'un Peuple entier qui, par ses lumières, par son amour pour ses Rois, par son activité mérite de la considération : si ses vœux sont exaucés, il verra luire enfin pour lui des jours heureux. Il ne réclame que la justice, que le respect des droits de l'homme, du citoyen qui sont aussi vénérables, aussi imprescriptibles que ceux du Souverain lui même, puis qu'ils portent sur la même base. — Mais la tenuë est encore renvoyée à un terme éloigné : le mois de Janvier, qui devait les voir se former & agir, est écoulé : est-ce le tems désastreux qui en a été la cause ? on ne pouvait guére prévoir un froid aussi rigoureux : il faut attendre au 9 avril, & bien des gens, qui ont de l'expérience, n'en espé-

Lettre xxiij.

=rent rien. Puissent-ils être de mauvais Prophètes? Les deux premiers Ordres de l'Etat sont-ils bien in=
=tentionnés? Sans doute, quelques Individus; mais ils sont loin de former la totalité de ces deux Or=
=dres: & le Tiers-Etat est-il bien constant dans ses demandes: ses représentans seront-ils écoutés; sont-ils d'accord? Que de questions affligeantes & dont la résolution est bien incertaine, effrayent les bons Citoyens! — Il faut toujours espérer: un bon Roy, un Ministre ardent & éclairé, peuvent opérer des merveilles inattendues: Henry IV. & Sully! — Le cri de la justice est perçant, & il n'est point de cœur noble & généreux qui n'y soit sensible & ne s'indigne à la vuë de l'oppression. — Mais où vais-je m'égarer, Monsieur, en vous parlant de l'ins=truction de mes enfans? J'ay la tête si pleine des écrits que vous avez eû la complaisance de me faire parvenir, & le cœur si ému des maux du Peuple & des prétensions des Grands, que je suis devenu Politique malgré moy.

Je me garderay bien de tenir à mes Eleves au=cun discours qui approche de ce langage: à moins que les choses ne prennent la tournure qu'on nous promet, & que nous espérons. Nous nous bornerons cependant à apprendre ce qui est fait & ce qui se fera, comme nous avons appris l'histoire de la Grece & de Rome, y mettant plus d'interêt, puisque c'est l'histoire de notre pays, de nos ayeux, de nos Pères & la notre même, si les choses restent au même état, nous resterons tranquiles & nous

Saconnerons aujourd'hui, puisque, quelqu'ardeur que nous ayons, de quelques lumières dont nous soyons doués, nous ne pourrons jamais, nous simples Particuliers, faire ce que toute la Nation elle-même n'aura pas fait ou pû faire. Nous sentirons que c'est une folie, un crime de lèze-Nation, de lèze-gouvernement que d'aller nous mettre en avant; une frénésie que d'allumer la haine, de fomenter le mécontentement dans le cœur de quique ce soit. Si rien n'a changé, c'est que le changement était impossible; & nous apprendrons tous les jours à ployer sous le joug de la nécessité, encore comme en tout ce qui ne dépend pas de nous. O Français, si légers, si amoureux du plaisir, vous direz comme le Peuple-Roy, les Romains dégradés: panem & circenses: & oubliant dans votre délire momentané, les maux de la portion souffrante, de la portion utile de la Nation, vous ne sentirez que de faibles privations, sensibilités avilissantes! — Pardonnez; je me trouve encore ramené sur cette corde dont l'ébranlement fait vibrer toutes les fibres de mon être. Fuyez, fantômes qui me présentez un triste avenir; & toi douce espérance, fais couler ton miel odorant dans mon ame! —

C'est à nous garçons, suivant que le cœur leur en dira & que leurs talens les y conduiront, que je fournirai tous les moyens de s'instruire des siècles obscurs de notre histoire, & de travailler pour eux mêmes & pour nos autres Eleves. Vous savez bien, Monsieur, qu'on ne peut résister à son génie: &

Lettre xxiij.

pourquoy desespérer de voir parmi les miens un
Tite-live, un Hume; non pas un Tacite; notre carac-
tère ne comporte pas je crois, la teinte sombre & fort-
te de ce vengeur tardif des crimes; enfin un écrivain
sage, lumineux, concis, que je cherche en vain dans
Velly & ses Continuateurs? Parce que jusqu'ici notre
sol n'a rien produit, a-t-il en effet la malédiction de
la stérilité? non, la culture développera les germes
qui ne sont qu'un peu trop profondément enfouis,
& qui n'attendent qu'une main amie qui soulève la
terre & qu'un rayon vivifiant qui l'échauffe, pour
éclore. Les matériaux ne nous manqueront pas;
il ne faut que les choisir & les bien mettre en œuvre.
Avec les principes que j'ai dans la tête, & les modèles
que je puis leur montrer, j'espère voir naître le dig-
ne pendant de la nouvelle histoire d'Angleterre.

Ce grand article nous occupera nos deux dernières
années; & bien au delà sans doute ceux qui, après
être sortis de nos écoles, se sentiront de l'attrait
pour ce genre de travail, viendront me communi-
quer leurs feuilles & prendre mes conseils. Eh! que
bien pour mon pays & pour ma satisfaction, si je
vous avais procuré un Hume qui fît honneur à
son lieu natal, & nous donnât enfin ce que nous at-
tendons encore; un Historien dont le livre, sagement
écrit, profondément pensé, fasse l'instruction de
la jeunesse, le flambeau de l'âge mûr & l'amusement
de nos vieilles années: dont les sentiments nobles, gé-
néreux, patriotiques, sans fiel & sans fanatisme,
subordonnés à l'ordre établi toujours digne de vénér-

=ration méritassent de passer dans tous les cœurs, & fus=
=sent propres à faire de vrays Citoyens. — Peut être me trom=
=pai je; mais au moins c'est un beau rêve, & à mon age,
il faut me le pardonner: c'est la seule jouissance qui
me reste & que je puisse désirer.

Lettre xxiv.

5. fev. 1789.

Oui, Monsieur, pour bien apprendre l'anglais une
année suffira à mes enfans qui savent une langue
par principes: s'ils n'en savaient aucune ainsi, ce
serait peut être autre chose. J'ay pourtant sur cette
mienne opinion les expériences les plus favorables
& les plus consolantes. J'ay autrefois montré en
quinze mois le latin à un enfant de seize ans, de
la campagne, qui n'avait pas les plus heureuses
dispositions, mais montré au point qu'un Vicaire
général du diocèze auquel il était recommandé, ne
trouvant personne à la ville qui voulut avec l'en=
=fant que je jugeais trop faible, continuer sur mes
erremens, car j'ay une méthode bien différente de
celle qu'on suit ordinairement, s'avisa de le faire joû=
=er avec les Rétoriciens de votre collége, & le voy=
=ant égal aux plus forts, le reçut avec eux pour la
Philosophie: je crois avoir encore la lettre où il m'
annonce cette nouvelle qui confirme la bonté de
ma méthode, & qui me fait pas d'honneur à votre
collége: car je comptais leur faire achever les deux

années : & alors qu'aurait-ce donc été ? il aurait instruit vos Professeurs. —

Aussitôt que notre année sera terminée, nous laissons là l'anglais, pour n'en plus lire que comme du français & du latin, pour notre amusement, pour notre instruction. Nous serons sans doute encore forcés parfois de recourir au dictionnaire ; & encore, combien d'enfans d'une mémoire & d'un jugement ordinaires, n'en auront presque pas besoin : car s'ils mettent de l'ardeur à cette étude, si je leur insinue mon goût pour cette langue, les mots se graveront dans leur tête qui ne sera point embarrassée par des règles & des principes interminables & obscurs ; & il n'y aura guère à y revenir. Le seul soin qu'il faut prendre, c'est d'en lire tous les jours, ne fut-ce qu'une page, & d'écrire les **mots** inconnus ou peu connus sur une carte portée en poche : nous souvenant toujours qu'si les langues s'apprennent aisément, elles s'oublient de même, à moins d'une longue & forte accointance.

Déchargée de cette partie de travail, nous prendrons les leçons de Physique de l'Abbé Nollet, & nous les étudierons sans relâche jusqu'à la fin, espérant que nous trouverons ensuite un recueil tout fait des nouvelles découvertes & en très grand nombre, dont la science a tous les jours été enrichie. — Je les ai autrefois étudiées pour mon compte : je ne les ai que d'emprunt & je ne suis plus à portée. Nous étudierons principalement ses trois volumes préliminaires qui contiennent l'Art de faire des expériences, qu'il possédait bien & qui demande de l'adresse & de la pratique. Parmi mes enfans, il y en aura d'adroits,

d'intelligens; & cette science est de leur age parce-
qu'elle entraîne de l'action, du mouvement. Ce n'est
pas tout; cet art exige qu'on apporte un esprit dé-
=prévenu, qui n'ait le cachet d'aucun maître, qui
ne soit attaché à aucun système & qui se borne à
bien remarquer ce que l'œil voit, à en suivre les
époques, à en bien saisir les résultats. Nous fer-
=rons nous mêmes les expériences, "ce qui instruit
"beaucoup mieux, est-il dit dans l'éloge de M. de
"Maisons,* que de les laisser faire à d'autres & d'en
"être simple spectateur: on est obligé d'entrer dans
"des détails, dont l'importance & les suites ne sont
"bien connues que de ceux qui y ont prêté leurs
"mains." — Nous répéterons toutes celles dont nous
aurons des descripsions exactes & des resultats bien
marqués; j'entens celles qui ne sont pas trop dis-
=pendieuses & qui ne demandent que des manipu-
=lations, de la patience & de l'adresse; & nous pren-
=drons par avance sur ce point important les le-
=çons des grands Maîtres, pour ne pas nous égarer.

"On prétend que Descartes, ayant pris le party
"des expériences, en fut si découragé qu'il ne publia
"plus rien; il devait avoir un ouvrage de plus; c'é-
"=tait de brûler ses hypotheses." C'est Diderot qui par-
=le ainsi.* — "il faut avoir ajouté-t-il, des vûes dans
"les expériences, des essays faits sans dessein & pour
"tenter des effets qui ne sont point amenés par l'ex-
"=amen réfléchi des corps qu'on met en œuvre, ne
"doivent point entrer dans les sciences: sans ces précé-
"=cautions on ne voit rien, pas même les résultats.

* Mem. de l'Acad. des Sci. an. 1731.

* Leçons de Chimie de Rouelle. M.S.

"qui se présenteraient naturellement : * il n'y a point
"de découverte faite par hazard ; car une personne
"qui n'a aucune vüe dans son opération, n'en saisit
"aucune dans les résultats : de là les expériences qu'
"on ne peut refaire ..."

"L'art de faire des expériences, dit un autre maître
"non moins respectable, ✠ porté à un certain dégré
"n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre
"à nos yeux, est compliqué de tant d'autres faits qui
"le composent ou le modifient, qu'on ne peut, sans
"une extrême adresse, démêler tout ce qui y entre,
"ni même, sans une sagacité extrême, soupçonner
"tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait,
"dont il s'agit, en d'autres qui ont eux mêmes leur
"composition : & quelque fois, si l'on n'avait bien choi-
"si sa route, on s'engagerait dans un labyrinte d'où
"l'on ne sortirait pas. Les faits primitifs & élémen-
"taires semblent nous avoir été cachés par la na-
"ture avec autant de soin que les causes : & quand
"on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nou-
"veau & entièrement imprévû ..."

"La route expérimentale, insiste M. de Buffon, ✝
"a produit moins de vérités que d'erreurs : cette
"voye, quoyque la plus sûre, ne l'est néanmoins
"qu'autant qu'elle est bien dirigée : pour peu qu'
"elle soit oblique, on arrive à des plages stériles, où
"l'on ne voit obscurément que quelques objets épars :

* C'est ce que répète en plusieurs endroits de ses écrits un grand Chimiste moderne, M. Morveau. L'œil, dit-il, ne voit réellement que ce que l'esprit a déja soupçonné. Ces paroles sont d'un grand sens. ✠ Eloge de Newton, Mem. de l'Acad. des Sci. 1727. p. 160. ✝ Tome XIV. des animaux carnassiers p. 26.

"Cependant on s'efforce de les rassembler, en leur suppo-
"sant des rapports entre eux & des propriétés communes; & comme l'on passe & repasse avec complaisance, sur les pas tortueux qu'on a faits, le chemin paraît frayé; & quoy qu'il n'aboutisse à rien, tout le monde le suit, on adopte la methode, & l'on en reçoit les conséquences comme principes ..."

Voilà de grands préservatifs, des motifs pressans; d'aller lentement: de recommencer sans nous lasser, de rassembler un grand nombre de faits: de rester indécis, peu précipités, peu hardis à conclure. Les deux béquilles de l'esprit pour arriver à la vérité, a-t-on dit; sont les expériences & le raisonnement: il ne faut jamais qu'ils aillent séparés. En marchant sur les traces des grands hommes, en saisissant leurs vûes ultérieures, & nous attachant à ce qu'ils n'ont parfait, faute de tems ou de patience peut être, si nous n'avançons pas la science, nous la connaîtrons & serons en état de donner des renseignemens, des matériaux à ceux qui peuvent élever ce bel édifice. Combien n'ont pas été utiles à M. Lavoisier les travaux de M. Priestley! nous ne nous flattons pas de trouver l'experimentum crucis; nous ne voulons que joindre, à la masse des expériences, les nôtres, non pas même comme confirmatives; mais comme des témoignages tels quels, toujours bons pour nous. —

J'espère qu'insensiblement nous nous procurerons quelques machines, celles que nous ne pourrons pas faire, la machine du vuide, celle de l'électricité: il en est un grand nombre que nous ne devrons qu'à nous:

Lettre xxjs.

il est des enfans qui ont une aptitude naturelle à la méchanique & qui imitent aisément ce qu'ils voyent. J'en ay eû un de cette espèce; un autre qui, sur une simple description qu'il en avait luë, avait fait une sphère qu'on n'aurait pas distinguée de celle qu'on vend, & un globe terrestre: il ne leur manquait que le vernis qu'il ne savait pas faire; nous demeurions à la campagne, où ils n'avaient recours qu'à quelques outils du Menuisier, qui ne comprenait pas leur dessein.

Dans la suite, si mon établissement se fixe, se perfectionne, nous aurons peu à peu tous nos petits ustensiles. Chacun sera glorieux d'enrichir notre Cabinet de Physique. Que dis-je ce grand * Seigneur qui travaillait sous la direction d'un grand Physicien ✠ & s'en faisait honneur; inscrivant son nom comme Facteur, auprès de celuy de l'Inventeur? D'autres nous en achèteront ou nous en prêteront: ceux-ci nous donneront ceux qui restent inutiles chez eux. Chaque pièce portera le nom du Donateur; on en tiendra registre: & il viendra un tems où la Postérité reconnaissante dira: Nos Ancêtres ont été animés de l'amour de la Patrie & du soin précieux de l'instruction de leurs enfans, de leurs compatriotes: imitons les. Je suis &c.

* M. le Duc de Chaulnes. ✠ M. Beaurat.

Lettre XXV.

8. fev. 1789.

L'esprit d'observation, Monsieur, est beaucoup plus rare qu'on ne pense: le génie ne va jamais sans lui, & il le tient de la nature. C'est un tact sûr & qu'on ne peut définir, un coup d'oeil ferme qui dans les effets voit leur cause, ou dans la cause les effets qu'elle doit produire: & cependant ce coup d'oeil n'appartient qu'après de profondes méditations; car la vérité s'arrache péniblement du fond du puits, & ne se présente pas d'elle même à celui qui la désire: il faut lui faire bien des sacrifices, la conjurer longtems pour obtenir sa faveur. Celui qui n'a que de l'esprit apperçoit quelques lueurs, quelques rayons avec lesquels il s'égare souvent; le génie seul découvre une lumière éclatante qui l'éclaire dans la vaste solitude de l'espace: & sa marche n'est point incertaine. — Pythagore, tout occupé de la théorie des sons, entend, en passant devant la porte d'un forgeron, le bruit des marteaux sur l'enclume: le génie s'empare de son ame, l'illumine: il entre, il examine le poids des marteaux: il a déja conçu tout le système diatonique, & ne rentre chez lui que pour le fixer à jamais, par des expériences qu'il a déja faites intellectuellement & dont il a saisi tous les résultats: il en déduisit ensuite le genre chromatique & enharmonique. —

Combien ont fait des rencontres aussi heureuses, & n'en ont rien conclu, ni pour débrouiller leurs idées,

ni pour avancer la science qu'ils cultivaient. Combien ont été trompés par de fausses apparences sur les= =quelles ils ont toujours marché, sans se douter qu'ils n'aboutiraient à rien! Combien ont mal pris des apparences fécondes, les ont mal suivies, ou dis= =traits par d'autres objets, ont abandonné la voye qui les aurait menés à la vérité! vûës fausses; vûës peu méditées; une cruelle légéreté d'esprit qui les a portés vers des fantômes, au moment de saisir la réalité desirée.

»Avant Képler, combien d'Astronomes avaient opiniâtrément suivi les révolutions des Planètes? puissans génies sans doute, auxquels n'était pas réservée la sublime découverte qui a comme créé un ciel nouveau pour l'Astronomie. Mais laissons à un maître* de l'art le plaisir de nous apprendre cette prodigieuse acquisition de l'esprit humain.

»Képler, par de longs calculs, déduits des obser= »=vations de Tycho-Brahé, avait trouvé les rap= »=ports des distances des planètes au soleil: il a= »=vait ensuite examiné ces distances; il les avait »combinées & retournées de mille façons differen= »=tes, pendant près de dix sept ans, pour trouver »quelqu'analogie vraisemblable entre la gran= »=deur des orbites & les tems employés à les parcou= »=rir. — Il voyait, par exemple, que Jupiter, éloigné »du soleil cinq fois plus que la terre, met douze »fois plus de tems à parcourir cette orbite qui est

* M. de Lalande: Mem. de l'Acad. des Sci. 1758. p. 188. & suiv.

„seulement cinq fois plus grande: c'est cette différence
„dont Képler cherchait à découvrir le mystère. Il n'
„avait encore rien imaginé de satisfaisant, lorsque
„le 6. mars 1618, plus occupé que jamais de l'objet de
„sa curiosité & de son impatience, formant des quar-
„-rés & des cubes presqu'au hazard, il s'avisa de com-
„-parer les quarrés des tems avec les cubes des distan-
„-ces: il les trouva d'abord dans un cas: il essaya promp-
„-tement le calcul sur un autre, mais trop de vivacité
„de joie peut être, l'égarèrent dans des fautes de cal-
„-cul, & l'éloignaient de ce qu'il cherchait: il crut
„trouver enfin que cette proportion n'était pas géné-
„-rale. Ce ne fut que 2. mois après, le 15. may 1618.
„que, toujours échauffé sur son objet, il reprit l'essor
„une seconde fois: il examina de nouveau comment
„la proportion qu'il avait soupçonnée, s'accordait avec
„les observations: il calcula mieux, & il trouva ce
„rapport exactement le même pour toutes les planètes.
„Dans ce moment, dix-sept ans de méditations & de
„calculs produisirent un éclat de lumière, & il en fut
„ébloui. Je craignais, dit-il, de me faire illusion à
„moy même, & d'avoir supposé ce qu'il fallait cher-
„-cher.„ — Les quarrés des tems périodiques des pla-
-nètes sont comme les cubes des distances au soleil.
Voila cette grande loy qui mériterait d'être écrite
en lettres d'or & que Newton écrivit d'une manière
mille fois plus précieuse par la sublime netteté de
ses calculs.

Le même Philosophe Anglois* „se trouvant un jour

*Lettr. à une Prince d'Allemag. T. II. let. 52. p. 204. & suiv.)

"couché sous un pommier, une pomme tomba sur sa
"tête. Elle fit faire bien des réflexions: — il en déduisit
"les loix des mouvemens des corps célestes & d'une infi-
"nité de phénomènes qui en dépendent. Il répondit à
"quelqu'un qui lui demandait comment il avait trou-
"vé le système du monde: en y pensant toujours —
"Il décompose un rayon de lumière au moyen d'un
prisme: les filets lumineux qui en forment le faisceau
se tangentent sur un papier, suivant leur réfrangibilités
spécifiques: le spectre se dessine toujours de même:
& la lumière est connue*; le télescope est inventé,
corrigé sur des principes calculés & invariables. —
C'est ainsi que, soumettant la Nature, des génies
méditatifs ont enrichi le dépôt de nos connaissances,
& renversé tous les systêmes d'erreur dont le genre
humain était infatué. — Il en est de même de l'Elec-
tricité, depuis le Physicien qui le premier, en frot-
tant un tube de verre, vit sortir des étincelles d'une
barre de fer qui était à ses pieds jusqu'à celui qui
nous démontra que le feu de la foudre était de la
même nature, & qui, avec cet enthousiasme du génie
à qui tout cède, commanda à la foudre même, sut
diriger & rendre nuls tous ses effets, en la faisant
évanouir dans un puits ou même à la surface de
la terre.

"Ceux qui sont dans l'habitude d'observer, dit un grand

* Elle ne l'est guères plus que du tems de Newton, si non quant à quelques effets, à quelques propriétés découvertes. La vérité la Nature est encore pour nous, à bien des égards, hortus conclusus, fons signatus! —

Maître* qui observa longtems avec succès, „ savent très „ bien qu'on est tous les jours arrêté dans les choses qui „ paroissent les plus simples, & qu'on ne doit pas se „ rendre aux premières apparences „. Il faut poursuivre son objet avec ardeur, avec obstination: s'en remplir intimement & sans distraction: la vérité ne veut point de partage dans notre culte; il faut, comme au ciel, lui faire violence: & au moment heureux, marqué par le grand Etre rémunérateur des efforts du sage, le trait part: le soleil, dans un beau jour d'été, lance, comme un éclair, son premier rayon qui chasse les ténèbres & illumine tout l'horizon.

Non, les esprits superficiels, ces raisonneurs verbeux toujours contens d'eux mêmes, qui savent tout expliquer, & présumant, dans leur ignorance, connoître tous les mystères de la Nature, ne doivent jamais prétendre à ces faveurs: eux dont le babil importun fatigue si souvent l'oreille de l'homme sensé, le trouble dans ses méditations: gens desoeuvrés qui ne savent que parler sans rien dire, prêts à parler sur tout; & croiraient manquer à ce qu'ils se doivent à eux mêmes, s'ils vous faisaient l'honneur de vous écouter & d'être de votre avis: — défaut trop commun dans la société, contre lequel je prémunirai fortement mes Eleves, leur apprenant à parler peu, à méditer beaucoup, à n'écouter que ceux qui pourront les instruire, sans ostentation, sans prétention, & à fermer l'oreille à tous ces intrépides conteurs dont fourmille votre cité. Heureux celui qui forcé

* M. l'Abbé Nollet, sur l'ouïe des poissons: Mem. de l'Acad. des sci. 1743. p. 202.

de rester auprès d'eux, y est comme un automate, nullement occupé d'eux, & tout entier à ses propres pensées; mais la politesse, une frivole honnêteté en font une vertu. Eh bien! si nous sommes obligés de les recevoir, il faudra bien le faire avec décence, de manière cependant que bientôt ils ne reviendront plus nous tourmenter.

Mais las! je m'inquiète peut être en vain: mes petits Marmots & moy ne mériterons aucune attention. — Il est néanmoins un si grand nombre de créatures désœuvrées qui ne savent où porter leur inutilité, leur ennuy, leur sotte curiosité & qui ont fatigué tout le monde! il faudra bien en avoir aussi notre part; faste le ciel qu'elle soit aussi courte qu'il sera possible. — Pardon, Monsieur; me voila insensiblement bien loin de ce que je voulais vous dire dans cette lettre: l'esprit d'observation, nécessaire pour nous étudier, m'a conduit au delà du terme que je m'étais proposé: car je voulais vous parler de plantes, de minéraux, d'animaux. Bien des systèmes s'offrent devant nous, dont nous n'avons par trop envie de charger notre mémoire, & peut être d'embrouiller toutes nos idées: de sorte que nous saurions confusément ce qu'ont dit de certains respectables à la vérité: & d'autant plus confusément que nous les respecterions davantage: car leurs méthodes s'accordent si peu! & dans ce conflict de renseignements différens, nous ne saurions plus à quoy nous entenir. — Mais puisqu'il me reste si peu de marge pour ces grands objets, c'est assez pour aujourd'huy. — Adieu.

Lettre xxvj.

11 fev. 1789.

Quelles terribles nouvelles, Monsieur, vous m'annoncez, & comme tout bon Citoyen doit en être amérement effrayé! Quelle facheuse perspective pour l'avenir! Quoy, le 26. Janvier il y a eû des combats sanglans dans les rues de Rennes: on y sonnait le tocsin: c'était comme une ville prise d'assaut: les boutiques fermées; les fuyards poursuivis avec acharnement: les portes enfoncées; deux jeunes hommes du tiers-état laissés pour morts sur la place: le Parlement, oisif spectateur, fauteur même, par son inaction au moins, de cette cruelle tragédie: le Présidial seul informant contre les assassins & la noblesse plus insolente que jamais!

O Nobles, portion précieuse de la nation, & aujourd'huy si dégénérés! — ou plutôt toujours les mêmes. Nos absurdes préventions ont trop longtems fasciné notre esprit! Nous, du tiers-état, avons eû jusqu'ici malgré toutes les apparences qui ont presque toujours été contre vous, nous avons eû une foy bien robuste: Nous croyions que vous étiez les amis, les protecteurs, les appuis du peuple, que vous défendiez au dehors par vos armes, luy que vous avez presque toujours tyrannisé dans vos terres! Nous croyions que la douce humanité, fruit des connoissances & de l'éducation soignée qu'on vous donne, résidait en votre sein comme dans

son sanctuaire, malgré le mépris dont vous nous accablez, la morgue stupide dont vous vous targuez, les exactions dont vous nous grevez, les attentats lents & non moins barbares dont vous vous êtes toujours rendus coupables envers nous. Une action vertueuse, compatissante d'un seul de vos ordres, (nous avouons de bien bon cœur qu'il en est parmi vous plusieurs qui méritent toute notre vénération,) effaçait à nos yeux mille actes de violence commis par les autres: quelques amers généreux parmi vous ont absous & sauvé le plus grand nombre qui leur ressemble peu. Vous ne nous sembliez élevés au dessus de nous que pour être plus affables, plus bienfaisans, plus justes: & dans le moment de crise, vous avez levé le masque, & vous vous montrez des tigres altérés de notre sang, affamés de notre subsistance; & vous voulez que tout concourre à nous écraser & que nous mêmes sanctionnions, par notre consentement, notre oppression! dans vos imbécilles prétensions vous voulez être tout & que le tiers-état ne soit rien! tandis que dans la réalité vous n'êtes rien & le tiers-état tout. Est-ce de vous ou de lui que sont formées nos armées? si vous versez quelques gouttes de sang, il en verse des torrens. Est-ce vous ou lui qui enrichissez la nation par l'agriculture, par le commerce, par les manufactures? Est-ce vous ou lui qui cultivez les sciences, les arts & qui les avez portés, par des progrès rapides souvent ralentis par vous

même, à ce degré de perfection qui nous met au dessus des autres nations? L'esprit de vertige s'est emparé de vous; & dans une société bien réglée, vous mériteriez d'être renfermés, fortement enchaînés & nourris au pain & à l'eau. La Noblesse du Roussillon vient de se montrer digne de son titre auguste; mais vous la plûpart ressemblez à celui qui, est-il dit dans un papier public lancé contre vous, ne veut à Paris que des valets, dans ses terres que des esclaves, dans ses colonies que des Negres & que des morts où il peut hériter.

Le 27. dit-on, Monsieur, le combat a recommencé avec plus d'acharnement: 8. gentilshommes ont été tués & 28. blessés; vous ne me direz rien des morts du tiers-état qui n'est pas invulnérable. C'est donc tout le corps des Nobles qui est infecté du poison de l'injustice & de la tyrannie: aucun d'eux ne s'est opposé au carnage! Dans le vicomte de Thiars, capitaine sage qui commande dans la province, il devrait encore! — O si les murmures, longtems étouffés, éclatent; si les ressentimens de l'injustice, longtems comprimés, se communiquent & sont soutenus de l'approbation, même tacite de quelques grands, je vois dans chaque païsan un incendiaire, aussi peu coupable que les Negres qui prétendent n'avoir que trop acquis par notre barbarie, le droit d'abîmer nos plantations d'Amériques. — Le brave jeune homme du tiers-état qui signe: Omnes omnibus, a déjà envoyé des huissiers à Nantes: 500. jeunes gens jurent à la Bourse de mourir pour les intérêts de la patrie & de la justice:

=ce: 500. autres partent de la Normandie, animés du même esprit; 200. de Poitiers courent sous leurs bannières: ils se font suivre par des chariots chargés de vivres & de munitions; & voilà, au sein de la Patrie, la guerre civile allumée. — Je frémis, & tout bon citoyen en fait autant sur les suites désastreuses qu'annoncent de commencemens aussi féroces. C'est bien ici qu'on peut répéter ces vers de Voltaire.

O ma Patrie, ô France, tes malheurs
A l'Anglais même arracheraient des pleurs!

Tous ces papiers répandus dans le public, dont vous m'envoyez plusieurs, ne servent qu'à me consterner davantage. Qu'est ce M. Necker, dont je m'étais formé la plus belle idée, & en qui je mettais toutes mes espérances? M. le Comte de Mirabeau, le fils célèbre et touchant & ardent Ami des hommes, Auteur de l'Histoire de la Monarchie Prussienne, livre sublime, impérissable; lui, dans l'accroissement de la vérité & dans la lumière duquel nous pouvons avoir toute confiance, excite toute notre méfiance contre ce M. Necker qui nous promettait tant! J'inculpe sa conduite & cette vertu dont lui & ses enthousiastes font si souvent parade: ce n'est qu'une vertu d'ostentation: un homme, tel qu'il se peint, aurait dû dans la crise actuelle, rester dans une vie privée: car il est en contradiction avec ses propres principes, & par tant est au dessous des circonstances. J'rappelle l'ancienne question sur l'emprunt fait à Genève, qu'il a résolue si honteusement pour ce Ministre, en lui prouvant, par ème

à la main, que, par son imperitie, il coûte quatre-vingt millions à la France. Il lui reproche vivement la prolongation du Papier-monnoye, à lui qui assure que la caisse d'Escompte est en bon état; que le trésor royal peut rester ouvert, puisqu'il peut faire ses payemens. Il me remplit de terreur en insinuant que c'est une ruse de Ministre pour se débarasser des Etats Généraux qui ne seront plus nécessaires: car il aura l'argent qu'il accaparera avec son papier, l'argent, sans lequel il fallait bon gré malgré les assembler; & il nous laissera son papier-monnoye qui n'aura plus de valeur. Faut-il donc soupçonner sa bonne foy? mais qui tient contre l'ambition de rester en place! sa vertu? mais en est-il à l'épreuve du desir de plaire à son maitre & de la subornation des fraudes des deux premiers Ordres! son style éloquent & emphatique? ce ne sont que des paroles qui ne coûtent rien, & qu'il est aisé de mettre à la place des raisons; le Peuple étant si facile à séduire par de belles promesses, & à entraîner par une élocution brulante.

Quel est cet autre qui tient la plume dans la correspondance? M. Cérutti: j'entens son nom pour la première fois. Il paraît ami zélé de M. de Mirabeau, & cependant enthousiaste de M. Necker. Il travaille aussi aux intérêts de la nation, à une bonne forme constitutionnelle, & s'est chargé d'un Mémoire contre les Evêques, qu'il prend, dit-il, depuis la crèche jusqu'au trône. — O Monsieur, qui ne gémit en voyant tant de maux! Les Evêques, qui pourraient respectivement se faire adorer dans leurs diocèses, qu'y

sont-ils? Vous le savez tout comme moy: & si la charité nous fait bien penser de ceux dont nous ignorons la conduite, comment nous refuser aux faits & dissimuler l'évidence? Peut être est-ce notre faute, à nous autres Pasteurs des divisions: trop de lacheté, une pusillanimité, abusivement décorée du titre de chrétienne, nous a fermé la bouche sur le désordre & les usurpations, & a laissé le mal s'accroître impunément: il est enfin extrême. Mais quel rôle affreux, s'il se forme dans chaque Diocèse une liste de plaintes motivées & des griefs constatés! Nous venons d'être sollicités, invités par le Curé de Diocèse d'Angers d'aller à un Mémoire qu'ils dressent & de nous unir à eux: & nous avons presque tous donné notre signature.

Cinq grands chefs renferment nos griefs dont le développement sera bien long. 1°. La répartition des Décimes faite si injustement que, malgré les Ordonnances du Roy à ce expresses & nos réclamations, le Tableau, qui devrait être suspendu dans la salle où nous payons, en est soigneusement caché à tous. 2°. La Chambre Ecclésiastique Diocésaine formée de Députés dévoués à l'Evêque, jamais élus par les Curés, & payés pour faire la répartition où les Curés ne sont pas épargnés, tandis qu'ils n'osent imposer ni l'Evêque ni les Chanoines, ni ceux qui sont bien protégés, qui ne payent presque rien: & une de leurs règles avec nous est d'imposer toutes Cures de 1200^{tt} à 100^{tt} & les quatre sols pour livre. 3°. Notre Député à l'Assemblée quadriennale du Clergé, qui nous est inconnu;

que nous n'avons jamais entretenu de nos intentions ni de nos plaintes, & que nous payons 12ᵐ par jour à Paris pour trahir nos intérêts, ou du moins pour ne les pas soutenir. 4°. Les lettres de cachet, scandaleusement exécutées contre de mauvais sujets, il se peut; mais ce n'en est pas moins une abominable Inquisition, un attentat contre la liberté & le droit de tout citoyen qui a celui d'être jugé par ses pairs, suivant les loix; d'être écouté dans ses défenses & convaincu avant d'être puni. On veut nous faire accroire que c'est pour éviter le scandale. S'il est jugé coupable, mais jugé tel par les loix, retranchez le du corps: s'il est trouvé innocent, poursuivez ses accusateurs, réduisez les à se dédire & le scandale sera ôté du milieu d'Israël. Tout-à-l'heure, sur une lettre de cachet, un Curé a été envoyé au Sabot à Angers. & après une courte absence, renvoyé à sa Cure. Quelle procédure plus illégale; quel procédé plus révoltant! S'il est infamé, son renvoy ne le lave, ni ne le réhabilite. Eh! quel bien peut-il faire dans sa place? Nous n'y pouvons rien que par la considération que nous y avons obtenue. 5°. La manière leste, méprisante, injurieuse dont nous sommes traités par nos Evêques qui nous abordent; quelqu'âge que nous ayons, le chapeau sur la tête; qui ne nous font point asseoir; qui, mandés de loin & sans azile à la ville que l'auberge, ne nous offrent ni leur table, ni rafraichissement; qui n'ont presqu'aucune relation avec nous, ne nous consultent sur rien; & qui enfin nous traitent comme les plus vils de leurs valets. —

Y a-t-il rien d'étonnant de leur part en ce point,

après qu'ils ont eû le front de porter la portion congruë d'un honnête homme, d'un Coopérateur comme eux, d'un Curé à 700ll & encore ont-ils pensé que c'était trop, puisqu'ils retiennent sur cette modique somme 500ll de dîmes: surquoy on a dit en 1785:

Les Evêques de l'Assemblée
Ont le front d'offrir aux Curés
Sept cens livres par chaque année.
Les bons Chrétiens en sont de scandale ulcérés.
Sola, dit un Plaisant, tu ne sais pas peut être,
Toy qui te plains de cette indignité,
Que si valet de chambre est parmi eux mieux traité,
C'est que valet de chambre est utile à son maître,
Discret agent de ses petits secrets,
Tandis que les Curés ne sont que des valets. —

M. le Chevalier de Boufflers me disait un jour: n'est-il pas vrai que vos Evêques vous témoignent moins de bonté, d'amitié, d'égards que moy & bien d'autres qui les valent bien. — A moy! lui répondis-je, ils n'oseraient; car s'ils s'oubliaient avec moy, s'ils étaient insolens, je le serais cent fois plus qu'eux avec eux. — J'ay l'ame haute: j'étais jeune & jeunesse ne craint rien. — Mais si dans l'amertume de notre cœur nous entrions dans les détails, vous verriez que nous avons à nous plaindre plus griévement d'eux que le tiers-état n'a sujet de se faire de la noblesse. Et comment parvenir à une régénération quand les deux premiers ordres, qui ne sont que trop puissans, sont pervertis à ce point

& s'opposent à tout changement qui les interesse? Voyez le Concile de Trente: qu'a-t-il amené? aucune régénération, aucune réforme, & la scission de plusieurs Eglises justement indignées de la corruption & de l'opiniatreté diabolique de la Cour de Rome. Il est vrai qu'il n'y avait que des Prêtres: c'est une espérance pour nous. — Je parle d'après M. de Fleury, ou si vous voulez, d'après son Continuateur qui n'a pas été démenti.

Les Etats Généraux ne seront-ils pas nuls aussi, comme nous le fait craindre M. de Mirabeau? Loin de nous surtout cette Pyramide, dont on empruntait l'image dans nos Assemblées, pour nous montrer un accord parfait, une harmonie, un ensemble. Toute idée de Pyramide est exécrable pour le Peuple: elle lui rappelle ces Pyramides d'Egypte que les Curieux viennent voir de si loin & qui ont été cimentées des larmes & du sang du Peuple. & qui, comme le dit un Auteur moderne emphatique, écrasent encore le sol de leur masse innommensurable. Si c'est l'emblême de l'état monarchique futur, rien de changé à l'état monarchique présent. Le Peuple sera la base, rangée dans la fange & dans la poussière, portant tout le poids des assises supérieures, qui s'éleveront sur lui & porteront d'autant moins qu'elles approcheront du sommet; couronnement inutile & de mauvais goût; édifice gothique, en raison inverse du bon sens: puis que le Prince doit être chargé du soin de tous qui, sous sa vigilance & son abri, n'ont qu'à goûter les douceurs de la vie. — Images trompeuses! n'en recherchez aucunes: ouvrez le Télémaque, & voyez y ce que doit

Lettre xxxvj.

être un bon Prince & quel est le bonheur de son Peuple.

Mais voilà une lettre toute politique : je vous l'abandonne : je n'ai pû me livrer à d'autres idées : le sang des Bretons, l'insurrection des jeunes gens du tiers-état trop bien justifiée par l'insolente brutalité des Nobles : tous les ressorts de l'état en contraction ; M. Necker dont l'image se barbouille dans mon esprit ; nos Evêques qui vont recevoir enfin la flétrissure qu'ils n'ont que trop méritée ; la fermentation dans tous les cœurs, dans toutes les têtes : toutes ces noires couleurs exposées à la vûe d'un Citoyen, d'un bon Citoyen, solitaire, livré à ses seules idées ; méfiant autant par la longue expérience des hommes que par la trempe de son caractère, ne sont pas de nature à s'effacer aisément. — Bonsoir, Monsieur. Je crains de passer une mauvaise nuit : les fantômes du jour m'assiégent dans mon sommeil, qui depuis quelque tems n'est guère tranquille : post tenebras spero lucem. Ah ! si cette espérance était bien vive, elle s'étendrait sur tous les instans de ma vie, & je jouirais intérieurement du calme profond dont je suis environné.

Lettre xxvij

13 fev.r 1789.

Je vais tâcher, Monsieur, de reprendre le cours paisible de mes études, horriblement troublé par tant de nouvelles inquiétantes. Je suis Citoyen avant tout; avant d'être homme de lettres & Instituteur de la jeunesse. Eh! que deviendra cette jeunesse, si leurs pères voyent leurs chaines appesanties & rivées! Et qu'a de consolant cette vaine image. —

* "Quand la politique humaine attache sa chaine "au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'au"tre bout au cou du tyran." — Combien s'embarassent peu de se rendre malheureux en faisant le malheur des autres! il en est d'assez farouches pour y trouver leur bonheur! Quel est cet tyran qui jouissait avec un plaisir barbare des cris douloureux de ceux qu'il faisait tourmenter? Cette anecdote n'est point d'un tems bien éloigné de nous. — Mais foyez encore de mon réduit, Spectres exécrables: laissez moy pour suivre mes études qui me unissent à personne; qui n'ont pour but que le bonheur de mes Concitoyens. — Je ne parlerai jamais à mes enfans de mes craintes & de ce qui les cause. Sans doute lorsque nous commencerons tous sera paisible & de jours sereins luiront sur nous. — Je m'arrache donc à mes terreurs: je détourne les yeux,

* Etudes de la Nat. par Jacq. Henry Bernardin de S.t Pierre. I. p. 456.

Lettre xxxij.

comme le sublime Pascal poursuivi par l'abîme qui se creusait au pied de luy. Puissai-je avoir la même application d'esprit pour ne pas voir les fantômes dont la terrible menace de se réaliser m'épouvantes!

— Encore une interruption. — C'est un paquet de votre part; mille graces vous soient rendues. Enfin voila les lettres de convocation aux Etats Généraux, pour le 27. Avril prochain, les Modèles d'assignation & l'ordre à tenir. Bientôt je les aurai du ministère public. C'est là sans doute un grand point; mais si ces Etats Généraux sont rendus inutiles, sont subjugués, par subornation, par l'empire des grands sur les petits, par la forme de donner les voix par ordres & non par têtes, ce qui semble être l'intention du Ministre; & tout serait perdu! — Une crainte de plus me tourmente: peut être est-ce pusillanimité ou sotte présomption: vous m'entendez: je crains qu'on n'ait assez bonne opinion de moy dans mon corps: qu'on ne m'y honore assez pour me donner son suffrage, & me faire Député à ces Etats redoutables, puisque d'eux dépendent tant de biens ou tant de maux. Oüi, j'ose le dire, je suis un bon citoyen, & j'ai assez de courage dans l'ame pour me sacrifier au bien de tous; mais que puis je y faire, moy, être faible qui me suis accoutumé à une vie paisible & casanière; passant plus de temps dans l'obscurité de mon cabinet que parmi les hommes? Je suis valétudinaire: le moindre dérangement

dans ma vie ordinaire dérange ma santé : une semaine de séjour à la ville, même dans ma famille, me rend malingre pour une quinzaine ; & sans les soins d'une sœur affectionnée & attentive, je ne vivrais pas.

Non, j'en conviens à mon grand regret, tant d'honneur n'est pas fait pour moy : je ne pourrais le supporter, & fort, la plume à la main devant mon bureau, je suis incapable de la vie active que ce grand œuvre exige, & je serais hors de combat avant même d'être arrivé sur le champ de bataille. Qu'on me laisse parmi les miens, dans mon obscure solitude, lever les mains vers le ciel, pour impétrer la miséricorde du très haut ; qu'on m'abandonne au zele d'Aaron : je n'ay pas assez de vigueur pour faire celuy du plus faible des combattans de Moïse. J'arriverais à Versailles sur mon boulet, & n'en reviendrais pas. Cet honneur coûterait trop à ma famille, sans produire aucun bien pour la chose publique. — Mais je me rassure ; ma crainte est démuée de tout fondement. Je suis convaincu qu'il en est un très grand nombre parmi nous qui méritent infiniment mieux cet honneur : auxquels je donnerai ma voix avec confiance, & qui justifieront notre choix par une conduite vigoureuse & patriotique, autant que par leurs lumières. — Je reviens enfin à nos études : pardonnez ; mais qui dans la crise actuelle, lorsqu'il s'agit d'une si grande réforme tant desirée, & qui doit amener

de si grands biens, qui ne devient pas politique malgré lui?

J'en suis resté aux 3. Règnes: les Végétaux, les Minéraux, les Animaux. Nous suivrons d'abord, avec nos garçons, les errements déjà destinés, lorsque je traitais avec leurs pères. - Verrons nous tout les systèmes? n'en verrons nous qu'un seul de préférence, dans la crainte qu'une Nomenclature, une Méthode, une classification différente n'embrouillent tout nos idées. Chacune vient d'un grand Maître: il ne faut pas se laisser éblouir par les noms; & ne chercher que ce qui peut nous être plus facile & plus avantageux. Non je n'ay encore rien d'arrêté sur ce point: nous avons de la marge, & je ne m'astreins pas tellement à mes premières idées, que je ne conserve pas devers moy, le droit d'en changer pour de meilleures. Pourquoy s'obstiner d'avance une ligne à suivre? je ne tiens opiniâtrement à rien qu'au bien que je veux faire: & quiconque, fût-ce un ennemi, me montrera une voie plus sûre & plus agréable, je m'y jetteray avec ardeur. J'espère n'avoir jamais cette petitesse d'esprit qui s'aveugle, suivant ses affections, sur les avantages & sur les désavantages. Tendre à mon but, l'instruction est tout mon désir. Je recevray tous les renseignemens avec reconnaissance: je ne suis nullement disposé à croire que je vois mieux que les autres.

Par exemple, j'ay une petite ressource pour

la Botanique. Il me semble qu'autrefois vous aviez dans votre ville de ces herboristes, hommes indigens, mais parfois intelligens, qui allaient dans les bois, dans les campagnes ramasser des plantes pour vos Apothicaires. Ce qui me donne en ces cas un petit scrupule, c'est que cette étude si agréable, se présente ainsi sous la forme dégoutante de médecine: qu'importe: c'est une connaissance utile: ils ne seront d'abord qu'herboristes pour parvenir à être Botanistes. Ils parcourront les bois, les campagnes, le bord des eaux, avec le fanatisme d'un Commerson peut être: ils acquierront de la vigueur & quelques lumières. Quand nous nous serons fixés à une marche; quand nous aurons étudié les différentes parties des plantes nous serons peut-être sur la bonne voye, & notre herbier s'enrichira insensiblement. Je ne veux, ni ne puis tout faire, mais je veux en faire assez pour donner à tous des idées générales; assez pour faire prendre l'essor à ceux qui se sentiront nés pour ce genre. — Mon employ est de montrer des armes convenables à l'amant de Déydamie.

Pour des minéraux je ne vois pas où prendre des échantillons; & sans eux, une description est comme muette & inintelligible. Les pierres sont sous nos pieds: nous aurons recours aux élémens donnés; & d'abord nous en ferons l'application tant bien que mal: l'habitude de voir nous rendra plus experts. Pour les animaux nous aurons dressé nos promenades, nos lectures, nos conversations de

tourneront sur ces objets suivant les rencontres, notre goût, ou nos dispositions : il est mille ressources en ce genre. Pourvû que nous apprenions quelque chose, quelleque soit la page du grand livre de la Nature que nous nous appliquerons à déchiffrer, qu'importe ; ce sera autant de gagné pour nôtre dépôt général. tous auront du vuë : ils ne seront nerfs sur aucun genre : il restera toujours à chacun son goût de préférence ; & ce n'est point un obstacle au développement des semences mises en chacun par la Nature, pour des fruits exclusifs.

Réfléchissez sur ce passage de l'Eloge de M. Bernard de Jussieu.* — " On a vû souvent des hommes " indifférens à tous les objets qu'on offrait successive- " ment à leur attention, & montrant pour toutes es- " pèces d'exercice de l'esprit une indolence que l'on pre- " nait pour de la stupidité, se porter tout à coup " vers un objet pour lequel ils semblaient uniquement " destinés, le suivre avec une véritable passion, & " déployer dès leurs premiers pas une adresse & une " sagacité qu'on n'eut pas soupçonnées ; mais rare- " ment des hommes que la Nature semblait avoir " formés par une organisation singulière, pour " n'acquérir qu'un seul genre d'idées, ont été dans " ce genre même des hommes supérieurs, & il ne faut " pas en être surpris : c'est alors exclusif pour un ob- " jet est une preuve qu'ils manquaient sans doute " de cette flexibilité, de cette mobilité d'esprit qui, " loin d'être incompatibles avec le génie, sert à mul- " tiplier ses moyens & ses ressources. "

* Mem. de l'Acad des Sci. 1773. part. 1ère p. 94.

Mais souvenez vous bien, s'il vous plait, Monsieur, que je cherche moins, quoyque ce soit la route, à faire ce qu'on appelle de Grands-hommes, des hommes célébres, qu'à faire des Citoyens instruits, qui sachent s'occuper de délassemens utiles: & après tout, comme je vous le dis, je ne sache pas que ma Méthode s'oppose à déceler le génie, s'il se trouve dans les miens. Je suis &c.

Lettre xxviij

15. fev. 1789.

Il me souvient avec plaisir, Monsieur, que dans l'hyver de 1782. lors que je faisais ma Philosophie aux Jésuites, on donna à l'Abbatiale un cours d'ostéologie & d'Anatomie: le Clerc, le Médecin mort dernièrement s'était chargé de l'un, & Delêtre surnommé Térence, Chirurgien d'un Régiment & apparemment en séjour, s'était chargé de l'autre: il faisait fort froid: la terre était couverte de neige. Une troupe de jeunes gens surtout s'y portait avec un empressement qui dura peu: la salle fut bientôt presque déserte: & je ne pense parqu'on ait tiré beaucoup d'utilité de leurs leçons. Le premier sujet, qui fut soumis au scalpel, était un homme mort à l'hotel-dieu; le second une fille de 16. à 17. ans: & plus, y allérent alors par une curiosité lubrique que par le desir d'apprendre: & même le premier coup d'œil satisfait, ce qui ne fut pas long, on n'y retourna plus.

Pour attacher à ces sortes de cours si utiles, une espèce d'attrait, il faudrait que le Gouvernement s'en mêlât; que la Municipalité y prît part, en donnant des prix; & que quelqu'Amateur en place se fît un plaisir, un honneur d'y présider. — Mais quand un homme, seulement bienfaisant & isolé, offrira de donner pour l'instruction publique; qu'il n'y aura pas d'autre mobile d'émulation qu'une pareille curiosité; que ceux même de l'art, qui doivent en profiter, ne s'y porteront pas avec ardeur, cet homme bienfaisant ferait mieux de poursuivre ses études seul pour lui & pour un ou deux amis, comme le fameux Méry: tout son appareil lui prendra du tems, & ce sera en pure perte. Je connais vos Citadins; tout prêts pour eux à la plaisanterie & rien à l'instruction.

Pour moy qui suis, comme on dit enfant de la balle, je n'avais guére besoin de leçons d'Ostéologie, je la savais passablement, & je la sais même encore assez pour m'entirer avec honneur avec mes enfans. Un squelette ne nous coûterait pas beaucoup; car de vouloir nous même nous en faire un; chercher des ossemens dans les charniers, les trier, les nétoyer & les raccorder, outre que ce serait dès l'abord un dégoûter mes enfans,* & même leurs

*Cependant je viens de voir, 14. fév. 1790. le petit bon-homme, dont je parlerai dans les dernières lettres de ce recueil, manier, avec ses petits camarades, une tête de mort trouvée par eux sur une fosse qu'on venait de faire, tâcher d'entirer les dents, se l'arracher les uns aux au-

parens, je ne me sens pas assez de sagacité & d'habi-
-tude à tout cela pour distinguer & choisir ce qu'il
nous faudrait; ce qui d'ailleurs entraînerait trop de
méprises & peut être de soins infructueux

La vuë d'un squelette effraye: les ossemens empor-
-tent une impression de malpropreté. Cependant les
Egyptiens s'en faisaient toujours présenter un dans
leurs festins: nous sommes bien sottement délicats;
quoy de plus naturel & de plus commun que la mort!
Il est si utile de s'appliquer à cette pensée, de se la
rappeller souvent! & comme est vraye cette belle
sentence des Livres saints: * pensez à votre dernière heu-
-re, & vous ne manquerez à aucun de vos devoirs! —
Quant à la malpropreté, c'est une idée puérile: ces
ossemens ont été lavés plusieurs fois dans des eaux
bouillantes; on peut même les enduire d'un vernis
de bonne odeur: après deux ou trois leçons, tout dé-
-goût disparaîtrait; & cette étude faite d'après les
principes de Méchanique si bien développés sur ce
point dans les Mémoires de l'Académie des sciences,
& dans des Traités particuliers, nous attacherait, nous
remplirait d'une admiration raisonnée, pour les
vuës sublimes du Créateur, exécutées avec tant de sa-
-gesse. Mais nous cacherions soigneusement à nos
jeunes filles cette page de notre leçon, de peur qu'elle
n'ost sur elles une impression de frayeur, sembla-
-ble à celle qu'éprouva jadis le Marquis d'Argens.

-tres: ils n'en avaient donc ni frayeur ni dégoût. C'est donc nous autres, grands enfans, qui nous forgeons, plûtôt qu'eux, mille fantômes qui nous épouvantent.

* Eccli. 7. 40.

Lettre xxviij.

Pour l'Anatomie, la dissection d'un corps humain était toute nouvelle pour moy. J'avais vû traiter des playes considérables, faire des mouchetures, des scarifications, des amputations; mais qu'était-ce auprès d'un cadavre qui reste immobile sous le bistouri du Chirurgien? la sensibilité n'est point émuë, & ne distrait point l'attention. Je vis faire l'incision cruciale & relever les quatre lambeaux; je vis ouvrir l'omentum & mettre les intestins à découvert; on nous montra les deux lobes du foye & leur position; on le tira de la poitrine: & je n'ay point oublié une apostrophe indécente au frere Cuisinier des Jésuites qui se trouvait là: nous vimes la pleure, la rate, les vesicules du poumon; mais on n'alla pas ou guére plus loin, qu'il me souvienne, & je n'y appris que ce que je savais déja par les figures que j'avais vûës, examinées dans les livres de mon pere. Notre démonstrateur ne nous fit rien voir de plus qu'un charcuitier; soit que des connaissances plus approfondies luy manquassent, soit l'adresse nécessaire pour vérifier tant de questions interessantes sur l'oeconomie animale par des expériences, recherches délicates & bienfaites, soit enfin que l'assiduité & l'attention ayent manqué de ma part. Je ne me rendit point ce beau portrait fait par M. D'Aubenton. *

" L'Anatomiste s'attache à l'individu qu'il a présent; il l'examine dans toutes ses parties: il le " contemple si attentivement qu'il le voit s'aggrandir sous ses yeux: à force de le détailler & de le diviser, il croit développer un monde entier. Cet " objet immense dans les détails devient immense

* dans l'hist. Nat. de M. de Buffon, t. VII. p. 183.

"dans les descripsions & occupe seul l'Anatomiste: il y
"applique tout son art, art dont les opérations sont si
"fines, si délicates qu'elles supposent la plus grande
"sagacité & la dextérité la plus parfaite. Tout se déve-
"loppe aux yeux d'un habile Anatomiste; il sépare
"les membranes les plus minces, il voit la direction
"des fibres les plus déliées; il suit les vaisseaux & les
"nerfs jusque dans leurs plus petites ramifications;
"il pénètre dans les cavités les plus serrées, il observe
"l'intérieur des filtres les plus serrés, il déploye les
"organes des parties les plus solides; il sait raffermir
"par des préparations, celles qui sont les plus molles;
"il coupe, il écarte, il enleve tout ce qui leur fait obsta-
"cle; il porte la lumière sur son sujet en y injectant
"des liqueurs colorées qui rendent sensibles à la vue
"les parties les moins apparentes, il les grossit à l'ai-
"de du microscope: enfin l'Anatomiste parcourt
"rise son sujet dans tous les points & descend jusqu'
"aux plus grandes profondeurs de l'analyse pour
"le considérer dans ses premiers éléments, tandis que
"le Naturaliste généralise toutes ses observations
"& s'éleve assez pour reconnaître d'un coup d'œil
"les résultats généraux de la Nature." Si vous vou-
lez lire une histoire bien interessante de l'Anatomie,
voyez celle qu'en a faite M. Lieutaud qui la prend
depuis les Prêtres de l'Egypte & la conduit jusqu'à nos
jours: on lit de son ouvrage un bel éloge dans les
Mémoires de l'Académie des sciences, année 1767.
part. hist. p. 48. & suiv. —

La jeune fille fut exposée sur la même table; &
vous pensez bien que jeunes & vieux y accoururent:
on s'y porta avec avidité. On me dit qu'une main,

pour le moins indiscrète, avait indécemment levé le voile qui la couvrait. Je ne vis rien, soit que je fusse absent, ou trop éloigné, soit que une main prudente rabattit aussitôt le voile de la pudeur: il ne m'en reste aucune idée. L'ouvrit-on aussi? je n'en sais plus rien: je le crois. Les parens de la fille, dans un pays d'ignorance & de sot préjugé, ne s'opposèrent-ils pas à cette espèce d'insulte? je l'ignore; il ne m'en souvient que très confusément: peut être il intervint un ordre de la ville pour faire cesser cette sorte de scandale. Ce qui fait peu d'honneur à vos citadins, c'est que ce cadavre, tout respectable qu'il fut par plus d'un motif, ne me paraît pas environné du voile de l'honnêteté publique: vous êtes loin d'être des Spartiates. Eh! que de Dévots pusillanimes, ou voulans paraître, & bien maladroitement, plus pudiques qu'ils ne le sont, font à l'Anatomiste un crime de ses recherches! ils se peignent tout avec les couleurs enluminées & dangereuses de la lubricité: ce qui rappelle, malgré qu'on en ait, ces vers que Molière a mis dans la bouche d'un abominable homme*:

.....Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez mon mouchoir.
.... Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées. —

& il le dévorait des yeux! — Ce qui rappelle encore ce beau passage de M. de Buffon: — ✠ „La puberté,

*Le Tartuffe, Acte III. Sc. 2. ✠ Histoire Natur. tome IV. p. 222.

"la circoncision, la castration, la virginité, l'impuis-
"sance sont cependant trop essentielles à l'histoire
"de l'homme, pour que nous puissions supprimer les
"faits qui y ont rapport: nous tacherons seulement
"d'entrer dans ces détails avec cette sage retenue qui
"fait la décence du style, & de les présenter comme
"nous les avons vûs, avec cette indifférence philo-
"sophique, qui détruit tout sentiment dans l'expres-
"sion, & ne laisse aux mots que leur simple signi-
"fication... —

Mais s'il se faisait, lors de mon court pélerinage à la ville, des dissections par des gens de l'art, com-me je me hâterais de mériter la bienveillance de ces hommes utiles! J'irais les voir, avec mes cheveux blancs, dont la neige n'aurait pas éteint l'ardeur qui brûle en mon sein: j'élèverais encore leur ame en leur soufflant une partie de la mienne: j'ajoute-rais à leurs sentimens naturels de décence: j'enflam-merais les étincelles qu'ils en portent en eux, ne-fut-ce que par bienséance, & je serais le premier à deux amphithéatre, avec mes enfans, les encou-rageant à secourir, les aider, à leur présenter les instrumens, à se saisir aussi des tenettes pour s'en servir suivant leurs directions. Et nous n'irions pas là sans avoir pris nos renseignemens par avance, & sans répéter ensuite sur nos livres ce qu'on nous aurait fait voir.

Croyez vous que les parens s'y opposeraient? N'auraient-ils pas toute confiance en moy? Mes enfans qui, comme tous ceux de leur age, ont de la curi-osité, ne m'abandonneraient pas pour quelque

Lettre xxxviij.

dégoût : ils me suivraient, ne fut-ce que par l'habitude de m'accorder leurs confiances, & dans la persuasion où je les aurais amenés, que je ne veux que ce qui leur est utile. Le dégoût s'il existe passerait bientôt : au reste m'y suivrait qui voudrait ; qui n'en serait détourné, ni par ses parens que je ne veux pas contraindre, ni par ses affections que je ne veux pas tyranniser. — C'est là l'étude de l'homme : & à qui convient-elle mieux qu'à l'homme ! Pour nos filles, sans doute leurs fibres délicates, sont susceptibles d'ébranlemens trop violens, d'émotions trop fortes ; elles ne soupçonneraient seulement pas où nous sommes allés : leur vûe trop faible ne pourrait nous soutenir, & leurs mains pures trembleraient de nous toucher : le sang, qu'elles s'imagineraient voir couler autour de nous, leur ferait bouillir le cœur. Les travaux, les connaissances d'un sexe ne conviennent pas à l'autre : nos robustes exercices disloqueraient leur frêle individu. Elles sont destinées par la nature à ramasser des fleurs, à en former des guirlandes de suaves odeurs pour les répandre sur notre route, pour embellir la carrière de nos jours. — Je suis &c.

Lettre XXIX.

19. fev. 1789.

Vous savez, Monsieur, que sans Chimie il n'est point de bonne Physique, parce que sans elle il est impossible de vérifier, de constater un grand nombre de faits qui mènent au dévoilement des mystères de la Nature; & que, sans elle, on ne connait que très imparfaitement & par des apperçus ou faux ou erronés les propriétés des corps. Cette science, qui s'enrichit tous les jours de nouvelles découvertes, n'est plus abandonnée à des prétendus Adepts ignorans ou fripons, & souvent l'un & l'autre à la fois. Elle a des principes bien connus, des procédés bien détaillés, un langage intelligible. Quel immense chemin elle a fait depuis 1675! " Jusque là, dit l'irréparable secretaire de l'Académie des sciences, année 1715. dans l'éloge de " M. Lémery, elle avait été une science où, pour ex" pliquer ses propres termes, un peu de vray était " tellement dissous dans une grande quantité de " faux, qu'il en était devenu invisible, & tous deux " presqu'inséparables. Au peu de propriétés natu" relles qu'on connaissait dans les mixtes, on en " avait ajouté tant qu'on avait voulu d'imaginai" res qui brillaient beaucoup davantage: les mé" taux sympathisaient avec les planètes, & avec " les principales parties du corps humain: un Al" kaëst, qu'on n'avait jamais vû, dissolvait tout:

Lettre xxjx

„les plus grandes absurdités étaient révérées à
„la faveur d'une obscurité mystérieuse dont elles
„s'enveloppaient, & où elles se retranchaient contre
„la raison. On se faisait honneur de ne parler qu'une
„langue barbare, semblable à la langue sacrée de
„l'ancienne théologie d'Egypte entendue des seuls Prê-
„tres, & apparemment aussi vuide de sens. Les opéra-
„tions chimiques étaient décrites dans les livres d'une
„manière si énigmatique, & souvent chargée à des-
„sein de tant de circonstances impossibles, ou inu-
„tiles, qu'on voyait que les Auteurs n'avaient voulu
„que s'assurer la gloire de les savoir, & jetter les au-
„tres dans le désespoir d'y réussir. Encore n'était-il
„par fort rare que ces Auteurs mêmes n'en sûssent
„pas tant, ou n'en eussent par fait tant qu'ils le vou-
„laient faire accroire." —

Si j'établissais mon Ecole à Orléans, où il y a un jardin public de plantes & un Démonstrateur; où l'on compte beaucoup d'habitans riches & curieux, je n'aurais aucun embarras avec mes élèves sur ce point important. Proust*, qui a travaillé longtems à Paris sous les Rouelles, & qui donne gratis un cours de chimie, dont les Amateurs payent seule-ment les frais, comme de raison, Proust me connaît, & aurait la complaisance de nous accorder une place dans son laboratoire: en tout cas nous cher-cherions les moyens de nous faire admettre dans la société: les Amateurs désintéressés sont trop bons

*Il vient d'avoir un grand débat sur l'affinage du sucre avec un M. Boucherie: les Juges n'ont pas encore prononcé.

BIBLIOTECA 90

citoyens pour faire payer cher à des jeunes gens de bonne volonté cette association qui leur serait utile soit pour le présent, soit pour l'avenir.

Mais dans votre ville, nulle ressource de cette espèce: & je ne suis pas assez expérimenté, malgré une ardente & assez longue étude de cette science dont les branches seules sont devenues immenses, pas assez riche pour entreprendre de tenir lieu de Prévost à mes enfans. Que d'ustensiles nécessaires dans un laboratoire! que d'objets chers! de simples distillations ne sont ni difficiles ni coûteuses; mais la seule partie des sels entraine quelques frais & des manipulations fort délicates: celle des métaux, des connaissances profondes; les acides, les alkalis... — Ouvrez un de nos livres Modernes le Dictionnaire de Macquer, les Opuscules de M. Lavoisier; & qui ne se sentirait animé du désir de les suivre! mais nous ne sommes en état sous aucun respect de répéter les mêmes expériences: tant de délicatesse, de sagacité, de ressources fondées sur une savante théorie: quelles attentions scrupuleuses dans toutes les manipulations! Celles de M. Priestley demandent autant d'adresse & sont moins coûteuses, & nous pourrions nous y attacher; mais jusqu'où irions nous? quel travail! n'importe: car quelle nécessité de répéter des expériences quelques bien faites qu'on les suppose! Lisez ce passage qui doit inspirer du courage aux moins entreprenans:

" J'ay été saisi d'étonnement, dit M. Meckel,*

Lettre xxjx

"quand j'ay vû, qu'après les recherches de tant d'Ana-
"tomistes du premier ordre, répétées tant de fois &
"si soigneusement par les célèbres Haller, Morgagni,
"Walter, Boehmer & Günter, dans le dessein de décou-
"vrir à fond la structure des mamelles*, il se présen-
"toit encore quelque chose à ajouter à leurs obser-
"vations: & j'ay presque honte de déclarer que la
"Nature elle même m'a conduit à les contredire sur
"certains points. J'ay été le témoin & l'admirateur
"des travaux de mon illustre Maître M. Haller, &
"depuis, de ceux de mon excellent Collégue M. Wal-
"ter, de façon que j'aurais crû perdre mon temps
"en le consacrant à l'examen ultérieur d'une partie
"aussi distinctement décrite; mais ayant répété
"leurs expériences, je me suis apperçû combien il
"étoit utile en physique de revenir cent & cent fois
"sur ses pas dans les choses même qui paroissent
"les plus connües, sans se dégouter de ce travail:
"ce qui fait voir combien s'éloignent de la route de
"la vérité ceux qui condamnent avec arrogance les
"peines qu'on se donne à répéter les mêmes expéri-
"ences, ne considerant pas qu'il n'y a point de su-
"jet épuisé & que la nature a toujours des richesses
"en réserve pour ceux qui ne se lassent point de
"l'examiner." —

Nous tacherons au moins d'apprendre un peu de

---

* Professeur d'Anatomie à Berlin: dissert. sur la résor-
=ption. 1770. — On pense bien que ce n'est pas sur cet
objet que je porterai mes enfans. C'est un exemple
général qui peut s'appliquer à tout.

la théories; & je crois que d'abord manquer & Beaumé nous suffiront. Mais en quel tems placer cette étude qui ne paroit si nécessaire? je ne sais trop: il y a tant à apprendre, & la jeunesse, tems le plus propre pour apprendre, est si courte! elle est si chargée d'exercices de toutes espèces! & je crains que tant de connaissances à la fois ne se brouillent & qu'il n'en résultes qu'un fatras inintelligible au propriétaire. Je n'ay point oublié la bouteille de Quintilien, dont le goulot étroit ne permet à la liqueur d'entrer que goute à goute: l'utilité d'un resté, le manque de place de l'autre! Je n'ay sur cela que la persuasion de l'utilité, & nul plan arrêté. Quand nous aurons les mains à la pâte, nous verrons à distribuer nos efforts. —

J'en étais resté là, tout occupé de mon objet, quand la nuit m'a pressé de sortir de mon cabinet. J'ay tenu conseil dans mon lit, & après une mûre délibération, j'ay conclu qu'il s'agissait moins de tout faire, que de bien faire ce que nous entreprénions.

* Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage;
La modération est la vertu du sage. — Voltaire.

Il faudra donc laisser cette étude pour un autre tems; lorsque mes enfans m'auront quitté & qu'induits par mes documens à une vie sérieuse, & rendus bien ardens à s'instruire, ils pourront disposer d'eux mêmes; je suis persuadé qu'ils n'abandonneront pas la route que je leur aurai tracée, & alors ils feront ce que leur cœur & leur amour pour la vérité leur dicteront: leurs penchans ne seront

Lettre xxxix.

que exaltés par les leçons qu'ils auront reçues.

Cependant nous serons probablement très avancés en géométrie, & parvenus au moment favorable pour bien apprendre la géographie. Nous aurons une sphère; au besoin nous en ferons: un globe céleste, un globe terrestre entre les mains nous serviront de modèles & abrégeront notre embarras. Nous ne nous bornerons pas à l'apprendre superficiellement comme nos filles. Un peu d'astronomie d'une côté, & les œuvres de M. Guettard de l'Académie des sciences de l'autre, nous enseigneront à placer les lieux d'après des principes sûrs, & à connaître l'intérieur & les curiosités de la terre. Nous emploierons utilement sur ces vieux les derniers mois qui nous restent: & j'aurai de petits Géographes qui, après avoir mesuré des surfaces palpables, en mesureront de plus considérables par la force de leur intelligence. — Il y a sur tous ces objets des livres élémentaires excellens: & si nos Académiciens ont entrepris tant de voyages si longs, couru tant de dangers, bravé les glaces du pôle & les feux dévorans de l'équateur, leurs efforts ne seront pas entièrement perdus pour nous. L'histoire de leurs courses est si intéressante! je ne me la rappelle jamais, sans que mon cœur s'épanouisse de joye & d'admiration.

C'est alors que nous verrons les systèmes du monde; les tourbillons de Descartes, la gravitation de Newton: nous nous perdrons dans l'immensité! O sans doute, Monsieur, nous rencontrerons alors parmi

nos Concitoyens un homme instruit & bienfaisant qui, prenant mes enfans par la main, les conduira dans les routes du génie, & prenant l'essor avec eux, les transportera dans l'empyrée! Je voudrais tout pouvoir, tout faire; mais je me connais trop pour m'en croire capable. Vous voyez que jusqu'ici je ne leur ay promis que de l'ardeur, des exemples, de l'émulation, des renseignemens généraux. J'en sais peut-être assez pour jouir des fruits que nous ont procurés les veilles de nos grands-hommes; mais pas assez pour guider mes enfans sur leurs voyes. L'aptitude & la mémoire ont apparemment manqué à l'étude assidüe que j'ay faite toute ma vie.

Vous parlerai-je des bons livres que j'auray lûs avec eux dans le cours de nos trois années, lorsque le mauvais tems ou des circonstances imprévües nous auront retenus à la maison, ou les auront ramenés vers moy dans les heures perdües de la journée? pas tous à la fois; mais tantôt les uns & puis les autres? Nous n'oublierons ni la Logique de Port-royal, livre inconnu dans les Collèges, à mon grand étonnement: j'ay vû quelques jeunes-gens sortis de l'Oratoire auxquels on n'en avait jamais parlé: — l'Introduction à la connaissance de l'Entendement humain de Locke, la Recherche de la vérité du P. Malebranche & autres de cette espèce. Je vous proteste que si nos enfans ne sont amenés par la Providence, nous ne perdrons pas notre tems: la bonne volonté ne nous manquera jamais; je ne crains que les infirmités pour moy & pour eux

la malveillance des parens: les quolibets, les plaisanteries, les injures ne m'arrêteront pas. — Me voici arrivé au terme que je m'étais proposé; je ne vous demande plus qu'un peu de patience pour deux ou trois lettres & pas davantage, pour me mettre en état de réserver de mes pensées sur ce sujet important. — Je suis &c. —

Lettre XXX

24. Fev. 1789.

Je n'ay jamais eû, Monsieur, cette sotte opinion que trois années, quelque bien employées qu'elles fussent, suffisaient pour faire de mes Enfans de petits Docteurs profondément instruits & prêts à répondre à tout: Accoutumé avec moy à chercher la vérité, à revenir souvent sur leurs pas, à retourner les objets sous toutes leurs faces: à considérer les voyes de grands hommes & à s'arrêter, non par une basse malignité, mais pour apprendre à se tenir en garde par de tels exemples, sur leurs erreurs, sur les fausses démarches & les efforts inutiles qu'ils ont faits; ils ne seront au contraire jamais empressés de parler: ils répondront toujours avec une modeste circonspection, disant avec timidité, mais avec franchise, ce qu'ils sauront, & surtout ne rougissant jamais d'avouer leur ignorance.

" Jan-Swieten disait que l'esprit humain était

* Mem. de l'Acad des Sci 1772. Vol. I. p. 124.

"si borné qu'il ne pouvait passer certaines limites.
"Il se moquait de ceux qui veulent absolument
"remonter aux prémières causes. On rit, ajoutait-
"-il, de Molière qui fait dire à son Candidat que
"l'opium endort, parce qu'il a une vertu soporative:
"il a cependant dit tout ce qu'on pouvait dire sur
"ce point: je n'en sais & n'en saura vraisembla-
"-blement jamais davantage." — Et M. Leroy, cet
habile Physicien s'exprime ainsi:* "Quoyque nous
"ayons fait un grand pas en découvrant l'identité
"du feu électrique & de celuy de la foudre, nos pro-
"-grés sont si lents en physique qu'il faut avouer
"que nous n'en sommes pas beaucoup plus sa-
"-vans sur l'origine & sur les causes de ce météore.
"Lorsque nous voyons le ciel embrasé de toutes parts,
"les éclairs se succéder avec la plus grande rapidi-
"-té, & la foudre éclater en cent endroits différens,
"tout ce que nous savons de plus que le vulgaire,
"c'est que cet immense volume de feu est du feu é-
"-lectrique; nos connaissances ne vont pas plus
"loin, & nous ignorons absolument comment &
"de quelle manière il se rassemble dans les nuées.
"Si nous nous doutons des causes qui font partir
"les éclairs, nous ne savons point quelle est la
"quantité de feu qu'ils lancent; pourquoy après
"qu'ils ont éclaté, les nuées semblent tellement dé-
"-pouillées de tout leur feu qu'il n'en paraît plus
"dans l'atmosphère: comment il revient ensuite
"peu à peu, pour éclater de nouveau & souvent

*Ibid. 1773. p. 675.

„d'une maniére plus terrible qu'auparavant: enfin
„quelles sont les sources où elles vont reprendre
„ce nouveau feu.„

Cependant on expliquait lestement ces grands mystéres à bancs d'autres sur les bancs de l'Ecole: comme le bon Pape Adrien dit Fra-Paolo*, ch'era dalla „fanciullezza nodrito, allevato & habituato nelli studij della Scolastica Theologia, teneva quelle opinioni per cosi chiare & evidenti, che non credeva „poter cadere il contrario in animo d'alcun huomo „ragionevole. Per il che non dava altro titolo alla „dottrina di Luthero se non d'insipida, pazza & „irragionevole: e giudicava che nessuna persona „se non qualche pochi sciocchi la credessero: e che „il seguito che Martino haveva, fosse di persone „che in sua coscientia tenessero per indubitate „l'opinioni Romane, fingendo altrimenti, irritati dalle oppressioni.„ —

O, Monsieur, c'est avoir selon moy beaucoup avancé dans la carriére que de savoir s'arrêter & dire qu'on ne sait pas: & c'est encore selon moy l'étiquette de la bétise effrontée, & le moyen d'aller toujours en arriére que de croire savoir ce qu'on ignore, s'étourdissant soy même par ses futiles raisons, cherchant par toute méthode qu'on estropie, à les rendre plausibles, & au défaut, y mettant beaucoup de chaleur, s'échauffant, parlant haut, & avec véhémence, se croyant offensé si l'on ne tombe pas d'accord, puisqu'on ne voit alors que des imbécilles ou des opiniâtres dans ceux qui refusent d'agréer ce qui les a persuadés: &

*lib. I. c. 20.

faisant ainsi la vérité sienne, se chargeant de ses intérêts; ou plûtôt les laissant de côté, les intérêts de cette malheureuse Etrangére parmi nous, pour soutenir ceux de son propre avis. Croyez, s'il vous plait que mes enfans seront guéris de cette sottise, ou si vous l'aimez mieux, seront bien prémunis contre cette maladie & préservés de ses funestes impressions. „ La vanité & la présomption contribuent à faire naître ce défaut, dit un livre que nous avons étudié; * on croit qu'il y a de la honte „ à douter & à ignorer: & l'on aime mieux parler „ & décider au hazard, que de reconnaître qu'on „ n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tout-pleins d'ignorance & „ d'erreurs, & cependant on a toutes les peines du „ monde de tirer de la bouche des hommes cette confession si juste & si conforme à leur condition „ naturelle: je me trompe & je n'en sais rien. „ — Je reprens mon propos. —

Ils ne sauront pas tout: ce n'était pas mon intention de leur tout apprendre; mais ils sauront quelque chose; le sauront bien: & de plus ils sauront la maniére d'aller en avant & de se perfectionner: car je leur en aurai généreusement prodigué tous les élémens. Ils sauront surtout s'occuper, & c'est beaucoup. Je serai toujours à leur service, & j'espére qu'ils me feront confidence de leurs desseins & de leur marche. Je leur donnerai encore des secours, lorsqu'ils ne seront plus sous ma direction immédiate. Je

* Logiq. de Port-Royal I. Disc. p. xjx.

leur auray surtout appris, ai je dit, à faire un bon usage de leur tems. Quand on sait bien l'employer, comme on peut aller loin! Et je leur en auray fait la preuve dans les trois années que nous aurons passées ensemble. Ils aimeront mieux gravir sur des rochers, grimper dans des lieux escarpés, parcourir les bois & la plaine à la poursuite des trésors de la Nature qui n'enrichissent point, qu'aller dans les jeux de billard ou de paume risquer leur petite fortune par l'appât de la gratter, & perdre sûrement un trésor bien précieux, leur tems & peut être leur innocence.

Le point le plus important pour un jeune homme, en sortant de mes mains, sera de se choisir une société qui ne lui fasse point perdre le goût des connoissances, l'amour de l'étude, & la sage vigilance de mettre à profit tous ses moments. Heureux celui qui trouvera parmi ses condisciples, un seul qui ait les mêmes penchans, & dont les vues se sont portées sur les mêmes objets! Alors voilà de quoi former une de ces siècles de l'égoïsme, cette intimité, ces amitiés antiques qui prendront tous les jours une nouvelle ardeur: c'est une même ame qui anime deux corps; l'un ne peut demeurer sans l'autre: il ne respire pas, il ne vit pas, lorsque la moitié chérie est absente: & comptez que c'est pour la jeunesse, le moyen le plus sûr d'éviter tous les dangers qui l'assiégent, d'avancer dans la science, & de produire des chefs d'œuvres en quelque genre que ce soit. Si ma petite Ecole se divise ainsi par

paires, je suis le plus heureux de tous les hommes: j'aurai fait autant d'heureux: j'aurai contribué à la durable intégrité de deux belles ames; & sur cette ligne toujours droite, ils avanceront en vertus autant qu'en connaissances: & mon Daxo, qui ne s'est guères illustré, pourra dans la suite présenter des modèles & des encouragemens. Vous voyez bien que dès lors tout se double, les facultés intellectuelles & pécuniaires, les vues, les efforts, les recherches, & partant il doit en résulter un produit double au moins: si je le calculais géométriquement, je le trouverais bien plus fort. Point sans doute de basse rivalité, d'odieuse jalousie: les vrais talens, les belles ames ne connaissent ces monstres que pour les détester, & ne sont jamais infectés de leur poison. Il n'y a pas à craindre qu'ainsi réunis, mes deux enfans perdent leur tems; encore moins qu'ils s'abandonnent à l'oisiveté & au mal: les petits momens de tiédeur qu'éprouvent même les plus studieux, ne se rencontreront probablement pas à la même époque: l'un soutiendra, ranimera l'autre; & celui ci lui rendra le même office à son tour: ils marcheront donc d'un pas toujours à peu près égal.

Loin d'eux ces jeunes écervelés qui les entraîneraient au billard, à la paume, à la chasse. Oüi, ces exercices pris modérément renforcent le corps, ... Mais jeunesse inconsidérée se laisse aisément emporter au delà des bornes! A Dieu ne plaise que je leur interdise tout divertissement, tout amu-

=sument, pourvû que ce ne soient que des amusemens, des divertissemens, & non des goûts effrénés, des pas=sions : qu'ils dansent, qu'ils sautent, qu'ils folâtrent; c'est de leur âge; mais pour retourner avec plus d'ardeur à leur travail, si j'en crois mes espéran=ces, leur travail même sera leur danse, leur chas=se, leur amusement: il leur tiendra lieu de tout. — Gardons-le de ces sociétés de personnes faites, mais des sociétés où l'on ne sait que jouer, babiller, suivre les regles insensées d'une honnêteté routini=ère qui consiste en assiduités, en reverences. D'a=bord ils ne concevront pas comment une créatu=re raisonnable peut demeurer sans penser, sans rien faire; & ils auraient de la peine à se plier à cette maniére de vivre: elle leur paraîtrait plus laborieuse que celle qu'ils ont suivie jusqu'à pré=sent; & s'ils s'y laissaient entraîner, ils en se=raient dans la suite retirés par une espéce de Syndérèse, de retour sur eux mêmes, & par la vûë seule d'un de leurs condisciples qui n'aurait pas oublié nos vieux principes. Cependant com=me un caractére bon & facile se laisse souvent entraîner plus loin qu'il ne veut aller, c'est contre cet écueil dangereux que je les précautionnerai avec toute l'ardeur dont je suis capable: & je puis en quelque sorte me promettre de ne pas parler en vain. J'ai confiance dans les premiéres se=

=mences

=mences que je jetteray dans leur cœur encore jeune,
& mon Horace m'en répond. — Nunc adhibe puro
Pectore verba puer: nunc te melioribus offer:
Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu. — I. Epist. ij. —

Une fois bien affermis & par une habitude de trois années, & par le goût qui aura eû tout le tems de se confirmer, bien affermis dans notre allure, ils ne voudront pas, ils ne pourront en prendre une autre. Seront-ils differens de moy? lors que je ne puis suivre ma marche ordinaire: que je ne puis donner du tems au cabinet, soit que quelque nécessité me déplace de mon manoir, soit qu'elle m'oblige à recevoir compagnie pendant quelques jours consécutifs & à leur faire société, je me sens tout malingre, je me pése à moy même: & si la corvée se prolonge, je sens un malaise qui peut avoir des suites. Mes enfans auront une habitude moins longue, mais ils auront plus d'ardeur. Que de choses à apprendre! qu'il est heureux d'être ignorant! que de mortifications on se prépare dans la société, & que de dangers dans le cours de la vie! Voila quatre sujets propres à fournir, non pas d'ennuyeux sermons, mais des discours d'amitié les plus vifs & les plus interessans.

Ils sauront comment s'arranger pour ne manquer à aucuns des devoirs raisonnables de la vie sociale: la matinée ne sera jamais mal employée: on est si frais! l'esprit est alors si leste! la conver-

=sation ne se perdra point en vains propos, en com=
=mérages : que leur importe ? ils voudront ou ap=
=prendre ou enseigner ; parler de ce qu'ils savent,
ou s'enquérir de ce qu'ils ne savent pas. La prome=
=nade ne sera jamais inutile ; leurs yeux, dressés
à l'observation, ne se fermeront pas stupidement
aux objets : tous sont capables de les faire penser,
réfléchir. Un bon livre, qu'ils porteront dans la po=
=che, les occupera au défaut des objets accessibles
à leur méditation ; & je ne craindrai point, comme
Rousseau, de les voir se promener seuls dans un
parc, dans un bois, dans la campagne, parce que
j'aurai fait de sorte qu'ils n'y trouveront point de mau=
=vais desseins, ne s'y abandonneront point à des
pensées moroses ; & que leur oisiveté n'est qu'ap=
=parente : ils ne seront jamais moins seuls que
lorsqu'ils seront ainsi livrés à eux mêmes.

Vous devinez toutes mes vues sur le plan que je leur
traiterai, ou que je leur laisserai se tracer à eux
mêmes, mais sous ma direction, & d'après les grands
exemples dont j'aurai profondément gravé les
traits dans leur ame. Ce n'est pas à vous qu'il est
nécessaire de développer verbeusement un projet ;
vous entendez à demi mot. Je suis &c.

Lettre XXXj

27. fev. 1789.

Avant de finir, Monsieur, sur ce sujet impor-
tant de notre Correspondance, car je touche au ter-
me de mon entreprise, résumons ce que je vous
ay écrit presqu'à la hâte, assez sûr de mes vûës,
après les avoir digérées dans de longues médita-
tions. — Voyons un peu ce que nous avons fait dans
nos trois années, & jugeons si nous les avons bien
employées: s'il en résulte des fruits précieux pour
le cœur & pour l'esprit des Enfans, dont je me
suis chargé avec tant de plaisir & dans les plus
flatteuses espérances. —

Nous savons assez bien notre Histoire sainte:
quand même, ce qui ne se peut supposer, nous
ne nous en occuperions jamais dans la suite, notre
Mere qui ne nous sortira pas de la mémoire. —
Nous connaissons bien notre Histoire de France, de-
puis François I. & c'est sans doute une longue
carriére que nous avons fournie & la partie la plus
interessante. Mes Eleves n'en resteront pas là, j'es-
pére: il est si honteux d'ignorer l'histoire de son
pays! Ils reverront plus en détail ce qu'ils savent
déja & reculeront jusqu'à Pharamond. C'est sans
doute un spectacle trop beau & trop attachant,
que la décadence & la chute des premiéres races,
& les ressorts de la Politique qui leur en a substitué
de nouvelles, pour qu'ils s'en tiennent à nos pré-

=mier documens. Leur raison qui se mûrit tous les jours, leur ame qui prend un caractère, de la grandeur, de la fierté, leur esprit qui s'étend par de nouvelles vuës, suivront avec interêt l'intri=gue de ces grandes scènes: & après avoir connu les faits, ils voudront en connaître les fils & l'es=prit. — Trop sûr de leur ardeur pour l'étude, je les abandonne à leurs goûts respectifs; & leur a=yant bien fait sentir l'importance de chaque ob=jet, ils ne resteront pas où je les ay laissés. L'his=toire de nos voisins leur deviendra familière, ne fut-ce que par leur connexion avec nous. —

Ils ont répété presque toutes les expériences de l'Abbé Nollet: je leur ay montré de loin toutes les nouvelles découvertes: indiqué seulement. & je pense que c'est assez pour des ames jeunes & ardentes, affamées de connaissances, & sachant où trouver de quoy satisfaire cette faim, cette soif si louable. Oüi, nous trouverons & les Mémoires de l'Académie des Sciences, & les Transactions Phi=losophiques & les ouvrages des grands Physiciens; le desir est industrieux, & quand il est noble, il ne connaît ni la honte ni la timidité: nous mettrons à contribution des Riches qui probablement ne s'en doutent guères. Nous nous serons enrichis de ma=chines, d'ustensiles, que nous devrons pour la plûpart à notre industrie: & peut être se sera-t-il trouvé, parmi les nôtres, un enfant chéri de ses pa=rens aisés, qui leur aura permis de consacrer —

dans leur maison une salle à la physique. Ce se-
=ra le dépôt commun où dans la suite ils se rassem-
=bleront. Les plus beaux établissemens ont presque
toujours eû d'aussi faibles commencemens. C'est
ainsi que débuta la fameuse Société Royale de
Londres.: le Docteur Wilkins, qui dans un Collége
d'Oxford rassemblait dans sa chambre, un jour
par semaines, quelques hommes d'esprit, ne s'atten-
=dait pas à des progrès si étonnans. *"This illustri-
"ous Society had its original in an assembly of
"ingenious men, Who, before the Restauration, met
"Weekly in Wadham College Oxford, at the lodgings
"of Dr. Wilkins.. — Pourquoy n'en serait-il pas de
même parmi nous, tout éloignés que nous soyons,
par notre indolence & par notre inaptitude en gé-
=néral, de cette belle & noble Institution. — Vous di-
=rez que j'aime à me promener dans le pays des
chimères. Que voulez vous? j'ay la meilleure opi-
=nion de nos Concitoyens; si c'est mal voir, ils me le
pardonneront volontiers & m'épargneront sous
l'arme du ridicule. —

Nous connaitrons assez de la Botanique pour
marcher seuls & pour choisir le système qui nous
semblera le plus plausible. Au moins ne serons-ils
pas comme tant d'hommes qui, semblables aux
animaux, foulent aux pieds, sans pouvoir les
distinguer, les plantes qu'ils rencontreront sur leur

* Prof. Philos. Trans. abrid. L.

chemin dans les bois, le long des ruisseaux, ou dans les plaines. Ils ne se borneront pas à la science de la Botanique médicale; encore serait-ce une acquisition bien utile, comme je l'ay dit, s'ils sont riches & ont du goût pour les plantes, ils se feront un jardin qu'ils cultiveront de leurs mains: qu'ils peuvent enrichir à peu de frais, & où ils étaleront le système qu'eux mêmes se seront formés, s'ils sont mécontents des anciens: ils ont des ressources sans nombre, soit pour les lumières nécessaires, soit pour les envoys propres à compléter leurs collections. Heureux Botanistes, tu sais t'entourer des odeurs les plus suaves & des couleurs les plus agréables & les plus variées: ton empire est fait pour flater tous les sens, & tu n'as point, comme l'Anatomiste, à faire violence à la nature pour suivre ton étude: point de sang répandu, point de convulsions douloureuses à faire éprouver à des créatures sensibles: tous jours calme dans tes jouissances, tandis que ton cœur s'extasie, ton odorat n'est point infecté, ni tes yeux blessés par des scènes déchirantes.

Cependant ils auront une connaissance détaillée de l'homme, acquise, si non le scalpel à la main & par des dissections anatomiques, dans le traité lumineux qu'on en trouve partout. Après avoir étudié l'espèce avec Buffon, ils étudieront l'individu avec Haller, ce disciple fameux de l'Hypocrate moderne, du savant Boerhaave: Boerhaave, c'était le fils du Ministre de Woorhout qui l'occupait, dans sa jeunesse, à cultiver le jardin, & c'est de cet objet

=cur commencement qu'il est parti pour éclairer
l'Europe entière. Ses leçons de physiologie & de pa=
=thologie ont été commentées par deux hommes bien
célèbres, Haller & Van-Swietten qui se font honneur
d'être ses disciples, & qui sont, avec lui, les Maîtres
de tous ceux qui distribuent dans le monde la
santé & la vie. —

Mais la plus belle acquisition de mes enfans, c'est
leurs connaissances en Mathématiques: l'arithe=
=métique, l'algèbre, la géométrie leur sont devenus
familiers; & avec ces sciences quelles facilités inap=
=préciables pour tous les états qu'ils voudront em=
=brasser! il n'en est aucun qui n'implore leur secours:
ceux même qui leur paraissent étrangers en retirent
de grands avantages par l'esprit de méditation, par
la justesse des vues & la sureté des combinaisons, des
calculs: toutes les sciences dépendent de celle là:
le Marchand, le Jurisconsulte, le Médecin, le sim=
=ple Citoyen, celui qui vit du revenu de son bien. —
Ce n'est point à moi à vous faire l'éloge des Mathé=
=matiques, après tant de grands hommes qui l'ont
gravé en lettres d'or, soit à la tête des traités qu'ils en
ont donnés, soit dans le cours de leurs ouvrages. —

Ils sauront enfin d'une manière précise & rai=
=sonnée les Systèmes du Monde, bien mieux sans
contredit que leurs sœurs: la Géographie si nécessai=
=re à qui lit & étudie l'histoire, ils la sauront en
Astronomes, en Naturalistes. La langue Anglaise,
qu'ils connaîtront bien, leur procurera toutes les ri=

=chesses

=chesses de cette Nation rivale. Voila ce que sauront à peu prés mes Eleves, bien ou mal, plus ou moins, suivant leur dispositions & leurs goûts, après trois années passées avec moy: quelques uns auront encore appris l'italien, & suivant les circonstances un peu de dessin; sur tout leurs langues: & ils se seront formés à bien écrire; non seulement d'une manière lisible, mais d'un caractère bien dessiné & bien net.

Et je vous demande si tout cela n'est pas cent fois plus utile que tout ce qu'ils auraient appris dans le Collége, où l'on passe sept années de sa vie, après en avoir passé deux au moins pour mériter d'y être admis! & qu'y ont-ils appris? le latin! & à quoy bon tant de latin? - supposition gratuite, vous le savez tout comme moy. - pour connaitre les Loix, la Philosophie, la théologie, puisque c'est la langue qu'elles parlent. Pour la théologie, passe encore; mais est-il nécessaire de donner sept années préliminaires pour s'en mêler? est-il nécessaire d'apprendre à faire des vers latins, des thèmes latins interminables, la réthorique en latin, pour entendre le latin de la théologie? - Les loix! M. Pothier a écrit en français. La logique de Port-Royal est en français & suffit; la Morale & la Metaphysique sont en français; nos grands livres de philosophie sont en français: je lis Descartes & Malebranche en français: Locke en anglais ou en français sur la traduction de M. Coste. Les anciens Philosophes Grecs parlaient-ils la langue des Egyptiens chez lesquels ils allaient

puiser les connaissances? avaient-ils des Collégiens pour la langue Egyptienne & aucun pour la langue Grecque? Les Romains écrivaient-ils en grec, & Ciceron, qui sentait toute la pauvreté de sa langue pour écrire ses traités philosophiques, conseilla-t-il jamais aux Romains d'abandonner le latin pour le grec? Horace* eut la pensée d'écrire en grec, mais ç'aurait été, dit-il, porter du bois à la forêt & de l'eau à la riviére. — Vous voyez tout comme moy, que c'est suivre stupidement une routine stupide, consacrée par un trop long usage, & que, dans notre siécle de lumiéres, il est bien tems d'abolir, puisqu'à notre honte il subsiste encore; à la honte des Professeurs qui en vivent, des Citoyens qui en rougissent, des hommes en place qui en sentent le ridicule, mais qui, par faiblesse, laissent aux choses aller leur train. Arrivés enfin au moment d'une régénération générale que la raison va opérer, pourquoy nos Colléges seraient-ils soustraits à son heureuse influence?

Je vais vous confier, Monsieur, un dernier projet qui me tourmente depuis longtems. A quoy sert votre Collége & les Professeurs que vous payez si chérement, vû le peu qu'ils donnent? Renvoyez moy tous ces Marchands de mauvais latin: que les Pédagogues répandus dans la ville, le montrent aux enfans qu'on y met de trop bonne heure pour leur plaisir & pour leur raison. Je voudrais qu'on ne le leur commençât qu'a 14. ou 15. ans & plus tard encore: occupez les plutôt d'écriture & d'arithmétique. Mettez-

* I. Sat. x.

Lettre xxxj.

dans votre Collége un Maître de Mathématiques, un de Physique & d'Histoire Naturelle, un d'Histoire Politique, un quatrième enfin de langue française, anglaise & italienne; dans la suite peut-être un d'allemand; mais tous bien choisis, hommes ardens pour le vrai bien de la Patrie, qui ne s'amusent pas niaisement à repaître les enfans de minuties, comme on fait depuis si longtems; donnez leur un Directeur animé des mêmes principes & de la même ardeur: qu'ils suivent à peu près les exercices décrits dans notre Correspondance & de mieux digérés encore: payez les bien: assurez leur une certaine aisance quand ils seront hors de combat: & vous verrez quel changement opérera sur votre sol ce changement longtems desiré & que la raison sollicite & appelle par cent mille bouches. Soyons enfin raisonnables & n'exigeons pas de nos enfans, auxquels on donne une éducation si déraisonnable, des connaissances qui fassent honneur à la patrie, des mœurs qui fassent honneur à leur cœur, & qui les rendent le soutien, la consolation & la gloire de leur famille, & un amour insatiable pour l'instruction, tandis que de la manière dont on s'y prend on leur a donné une aversion bien fondée pour toutes sortes d'études.

Pourquoy ce changement n'est-il pas encore fait? Vous le savez comme moy: c'est que la raison & le bon sens ne prévalent que lentement & après un long cours de sottises: c'est qu'ils ont un million d'obstacles à vaincre. — Pauvre espèce humaine, —

comme tu es inconséquente & frivole! — Et moy je suis sûr, qu'en faisant tous mes efforts pour amener ce changement, efforts dont on devrait me savoir gré, je me fais un grand nombre d'ennemis. Il en est tout d'intéressés à ce que tout reste au même état; & à qui le mieux, le bien importe peu même avec la conviction du mal présent, pourvû qu'ils y trouvent leur subsistance! O Patriotisme, vertu méconnuës parmi nous, est-il vray que tu sois naître de l'extrémité même de nos maux? — Ainsi soit-il.

Lettre xxxij

2. Mars 1789.

Encore une lettre, Monsieur, & ce sera la dernière sur ce sujet important de notre Correspondance: je n'y reviendray plus; mais tout ce que j'ay acquis, en cette longue exposition, le droit de me promener dans le pays des chimères, permettez moy d'en user encore une fois & j'abandonneray desormais mon projet à son destin quelqu'il soit, ou pour le bonheur de nos Concitoyens, s'il s'exécute, ou pour leur malheur s'il reste sur ces feuilles: ce n'est pas moy qui leur manqueray, s'il y a jour à le réaliser: si non j'ay la confiance de croire qu'il me fera toujours honneur dans leur esprit: qu'ils en conceveront des sentiments de reconnaissance pour moy, & de regret, s'ils sont

raisonnable, de ce que je n'aurai pû l'effectuer, ou de ce qu'aucun, ayant l'espoir de réussir, n'a eû le courage de l'entreprendre. Ah! je n'ambitionne pas une statuë publique! tant de gloire me ferait rentrer dans le silence de la retraite; je ne cherchais qu'à être utile & à mériter la seule récompense que le savant Person obtint à Lyon & le pieux Persan à Compiégne.*.

Mais loin de moy les doléances & les tristes réflexions; laissons nous entraîner au délire de l'imagination & de l'espérance. — Si l'on consentait à faire évaluer le Collége à vos Marchands de latin & à me le livrer! c'est trop peut être: une vieille Institution se soutient encore par tant de liens sur ses vieux supports vermoulus & même sur ses ruines! Nous la ferons nécessairement tomber, en établissant l'empire de la Raison, & par la comparaison de mon Etablissement. Comparaison! pourra-t-il votre Collége la soutenir, votre Collége! la soutenir aux yeux d'un homme qui aura un grain de sens commun? Permettons luy donc de subsister jusqu'à cet heureux moment où il viendra tomber, si parvis componere magna ... comme Dagon devant l'Arche, comme l'idole de la stupidité aux pieds de la saine raison.

Je fermerai donc d'abord chez moy; il vous souvient que ma maison est bien petite, & je n'aime par à me donner des entraves inutiles, & à m'entourer de devoirs qui exigent nécessairement ma

* Voy. Rollin, Trait. des Etud. tome II. p. 640.

présence sans interruption : - je formerai d'abord mon école chez moy : mais elle passera bientôt, j'en ay la douce & ferme espérance, chez un de vos Citoyens, riche, généreux, épris du beau desir d'être utile, qui nous prêtera une salle & toute les commodités : je trouveray bientôt quelques Adjoints bénévoles. — Est-il possible que dans les tems heureux qu'amènera la révolution desirée, la régénération dont tous s'occupent, il ne se trouvera pas de Citoyens ! Il en est tant chez vous qui n'ont rien à faire & qui pourraient faire beaucoup ! Oüi, je me le promets, je feray tout ce qui sera en moy, & les adjoints viendront, & m'aideront de leurs talens & de leur personne. Les Mathématiques, l'Histoire naturelle & politique, la Physique, les Langues trouveront des Maîtres : il n'y a que les commencemens qui soient difficiles, & cependant initiateurs : mais le branle donné, tout ira de lui même ; nos jeunes gens instruits seront professeurs à leur tour, instruisans, après s'être animés des mêmes sentimens. L'un se sera trouvé plus propre à un genre, un second à un autre, -- & ils seront peut être plus capables de la chaire que nous leur abandonnerons : & ainsi d'âge en âge chacun se faisant un devoir d'en former, au bout de six, de neuf ans, il y aura la presse : nous ne serons embarrassés que du choix. - Une telle Institution municipale entraîne tant d'avantages, qu'il faudrait être aveugle pour ne les pas voir, & insensible pour

Lettre xxxij.

ne pas s'y prêter. Bientôt donc nous aurons à démeu-
=re de bons Professeurs que nous mêmes aurons
formés ; & notre établissement petit & fragile pren-
=dra de la consistance & de l'aplomb. Je me berce
déjà de la délicieuse espérance de voir notre ville,
renonçant à la prétension de la sotte Urbanité dont
on lui fait honneur, en revêtir une fondée sur la sci-
=ence & sur les talens ; des professeurs à demeure &
se perfectionnans ; une Academie, non de belles let-
=tres, mais de connaissances utiles, sortant de ce sol
fertilisé & se glorifiant de ses membres, nés dans son
sein, rayonnans de lumières, acquises par leurs réflex-
=ions & par leur travail, qui se mêleraient à celles
des grands hommes du monde savant, & mettans
aussi du leur à la masse des connaissances humaines.
Quel beau moment pour moy, sur le bord de ma
tombe, dans le séjour même de la mort, où tout ce
qui est de moy ne sera pas enseveli, de jetter les
yeux sur mes enfans, de les voir prospérer ! — Ces
progrès, cette gloire seraient mon ouvrage !

Je destine ma succession & mon employ à une
jeune créature... Ciel ! pourquoy est-il encore en-
=fant & moy si vieux ! Pourquoy n'ai je presque pas
l'espérance de le former, de l'installer ! Luy 3. ans
moins, & moy 54. 3. moins ! — Mais voyez, jugez, s'il
vous plait, Monsieur, si je m'abuse, si je m'infatue
d'une pure chimère ; si l'espoir, que je conçois, que
je nourris avec complaisance, est illusoire. Je n'
ay que des faits à vous rapporter : M. de Mairan
savait lire à 4. ans, & l'avait appris sur les lettres

des figures de géometrie; mais que d'enfans ont beaucoup promis & n'ont rien tenu! que de petits Docteurs qui, grands, ont été imbéciles! Oüi, dit-on, il en est ainsi fort souvent à Paris où, si tous répondaient fidélement aux beaux jours de leur enfance, il y aurait moins de badauts & tant de grands hommes: Mais à la campagne où l'éducation est si grossière, si négligée; où presqu'aucun enfant ne promet, il doit en être bien autrement.

Le fils d'un païsan, de la figure la plus jolie; l'air le plus spirituel, de la constitution la plus délicate, est né près de moy: je suis son parrain: nourri de mauvais lait jusqu'à 10. mois au moins, tems auquel on l'a sevré & trop tard, il a crû sous mes yeux: à 2. ½ ans il a pris le dessus; à 31. mois, il a donné des signes d'une singulière intelligence; beaucoup de mémoire; il connaissait toutes les lettres de l'alphabett, à l'endroit comme à l'envers, au moyen des cartes sur lesquelles je les avais gravées: il n'y a pas là l'ombre de routine. Au bout de cinq semaines passées sans me voir, parce qu'il était malade de la rougeole & de fort mauvais rhumes, il a été rapporté chez moy: je croyais qu'il avait oublié ses lettres; il les a toutes reconnües aisément. — Il a commencé à épeler; son pere, l'ayant mené à l'école, parce que j'espére que sans mettre le nez sur le livre, il apprendra à épeler en entendant les autres, son pére s'est avisé de le faire lire contre son gré; il a pleuré; on l'a menacé, il a pleuré plus amérement, & pris un tel dégoût-

pour la lecture, qu'il ne veut plus voir même ses cartes. J'ay appris tout cela malheureusement trop tard. — Dès le commencement on s'est éloigné de mes principes! je voulais obtenir tout par caresses & par douceur. Tant il est vray que l'Instituteur doit être présent à tout, & ne s'en rapporter à personne. Qu'est devenue l'ardeur naturelle de mon Petit pour la lecture?

A cette époque, mars 1788, il est du 31. Juillet 1785. voulez vous un trait qui marque du jugement? On luy avait donné un morceau de pain assez long, & qu'il voulait aller manger chez son père: il le met dans sa poche & part. La partie supérieure emporte celle qui était dans la poche; le morceau tombe; il continue sa route sans s'en appercevoir. — Tu perds ton pain, mon petit, luy dis je. Il ne répondrien, revient sur ses pas, ramasse son pain, le coupt en deux, & le remet dans sa poche. Je le regarde en silence: & à son mouvement prompt & décidé, je me rappelle le trait que J. J. Rousseau cite dans son Emile, à l'occasion d'un cerf-volant dont, le fils de Milord Syde, estimant la position par l'ombre, dit: il est sur le grand chemin. Rousseau s'extasie: mon petit n'avait que 2. ans 8. mois: quel age avait le jeune Anglais?

Le 18. 7bre dernier, il était très malade du cerveau; je me trouvais point de remèdes efficaces: j'étais désolé. Et ce que je perdrais ce petit Innocent sur lequel je fonde tout mon plaisir futur? car remarquez que je n'ay guères ici d'autre

compagnies, d'autres amusement. Malebranche, dont vous connaissez la vie, ne pensait il pas sur les passetems comme moy : & des Anglais qui, par admiration pour ses talens, étaient venus le voir à Paris, ne le trouvèrent-ils pas à jouer avec des enfans? pardonnez ; on aime à justifier ses faibles= =ses par de grands exemples. — Pardonnez, me disais= =je, l'enfant de mon imagination? s'il l'était de la nature, peut être me serait-il moins cher ; car il me reprocherait ses existence, & je ne trouverais guère d'accommodemens avec moy sur ce point. s'il meurt, je seray inconsolable. — Il disait à sa mère : por= =te moy, je ne puis me tenir debout : je n'ay point de jambes ; le bon Dieu m'en donnera d'autres. — La scolopendre broyée a fait des merveilles : il était tout à fait mieux lorsque ma sœur l'a mené à la messe dans la Sacristie d'où il pouvait voir le Prê= =tre de près : il examinait tout attentivement : on luy a défendu de parler à l'Eglise. Le soir il a dit à sa mère, comme par réminiscence : tu ne verras plus le bon-dieu. — Pourquoy donc, mon fils? — M. l'Abbé, a-t-il repris avec un petit air de colère, l'a cassé & il l'a mangé. — S'il n'y a pas plus de raisonnement, je ne voy pas où vous en trouverez.

Enfin il se porte bien, il va gayement à l'école : sa sœur plus jeune que luy, dont il était un peu jaloux & avec quelque raison, en meurt : il ne luy faisait plus de caresses ; il n'en a plus parlé. Quelques se= =maines après, il l'a demandée : où est donc Elise?

Lettre xxxij.

nom qu'il luy avait donné ; mais voyant que sa mé= re pleurait, il s'est tû & n'en dit plus rien.* Hier, 2. gbres, son père & sa mère, passant la soirée chez moy, il a dit : où est donc Délise ? — Il a baissé subitement les yeux : il a senti qu'il avait fait une indiscrétion criminelle ; il n'a pas insisté, regardant sa mère d'un œil de côté & à demi fermé. Aujourdhuy, il ne peut souffrir qu'on luy en parle : — je n'aime point, dit-il, voir des malades : — & quand on amène dans la conversation ce qui regarde ma Mère, ma mé= re qui l'aimait si tendrement ! il dit simplement : elle : & jamais son nom : si l'on s'y arrête & qu'on s'obstine, il crie. — Encore m'entrait-le 6. février, les yeux fixés sur le méridien que j'ay tracé sur un carreau du salon, les prémiers jours de ma démeure ici, j'observais s'il était midy pour reg= ler ma montre. — Que fais-tu là, Parrain, m'a-t-il dit ? — Je regarde s'il est midy. — Est-ce que tu n'as pas ta montre à la cheminée ? est-ce que tu ne l'as pas montée ? —

Mille choses peuvent déconcerter mes vûës : le terme est trop éloigné : mourir luy ou moy, avant son éducation, se démentir ne pas répondre à mes soins, se libertiner, autres intentions soit de luy, soit de la nature, soit de ses parens ; que sais je ? — Mais projettons dans le lointain. Il est pauvre : je ne suis pas riche : je l'emmeneray avec moy : & ne se trouvera-t-il pas parmi vous

* C'est ainsi que je lis sur mon memorandum qui depuis un an est bien augmenté.

un seul Périclès l'Athénien, par la générosité? Il en est qui désirent toujours de la bienveillance des hommes; peut être le connaissent-ils mieux que moy, car j'y ay quelque confiance. Si Périclès employait son crédit & ses richesses à soutenir & à faire connaître ceux qui en avaient besoin, & qui languissaient dans l'obscurité. Le plus grand mérite est celuy qui met tous les autres en état de rendre à la société les services effectifs qu'ils peuvent ou qu'ils doivent luy rendre. " —

Mon petit a une figure si jolie, si interessante! est-il vray que nous ne trouverons que des cœurs de bronze, & que la figure sera une lettre de recommandation inutile, quoyqu'unie à des talens qui n'attendent qu'une légère pluye d'argent pour se développer? C'est à luy que je livreray mon école; telles sont mes vues; c'est luy qui en remplira tous les devoirs: si nous conquérons le collége, par la force de la raison & de l'exemple, il en remplira successivement toutes les chaires. Tout s'améliorera, & riche comme moy, du sentiment d'avoir été utile à la patrie, & du petit fond qu'elle laissera à ceux qui l'auront servie, il passera dans la jouissance de l'estime des autres & de luy même, une vieillesse qu'il tâchera de rendre encore utile. Peut être en deux cours d'instruction de suite chacun, luy & moy aurons le bonheur de former des successeurs.

Il me semble vous entendre dire: mais cet enfant est donc le vôtre: les entrailles paternelles parlent & vous décèlent. Non, en honneur; je ne me serais

pas pris si tard à imiter l'Abbé de S. Pierre : c'est l'enfant d'un paysan ; qui sera toujours faible & qui montre une aptitude supérieure. En le livrant aux travaux de la campagne, il serait sans doute mille fois plus heureux : un métier peu pénible & proportionné à sa constitution lui procurerait sa subsistance & un bonheur assuré. C'est une victime qui, par la nature dont je suis le vœu, semble destinée à se sacrifier pour le bien de la patrie dans un genre rare, & la nature lui en a départi tous les dons : je crois au moins les reconnaître en lui. Tant la contrarient & en tant de points ! ne la contrarions pas ainsi. Il sera malheureux peut-être comme tous ceux que la gloire attend : en s'y refusant serait-il heureux ? je ne sais ; mais y a-t-il à balancer entre le bien d'un individu & celui de la patrie ? Je ne fais point un sacrifice aussi douloureux que Brutus : j'en fais un dont moy même je lui donne l'exemple : & je lui répéterai ces beaux mots d'Arrie à son meilleur ami : Paetz, non dolet : qui se consacre à un tel simulachre n'y regarde pas à deux fois.

Mais c'est assez, Monsieur ; mille remerciments de votre patience & de vos encouragements que vous m'avez donnés. Je vais désormais m'occuper de nos Assemblées & des Etats généraux : car je suis Français & me me sens pas exempt de la fermentation générale. Je suis &c.

f i n.

BIBLIOTHEQUE